

Faculté de philosophie, arts et lettres

Kinshasa, ville en devenir

L'engagement dans *Mathématiques congolaises*
et *Congo Inc.* de In Koli Jean Bofane

Auteur : Marie-Emilie SIMONET
Année académique 2018-2019
Master en langues et lettres françaises et romanes,
orientation générale, finalité approfondie

Remerciements

Merci à Monsieur Pierre Piret pour la découverte que fut In Koli Jean Bofane, pour son professionnalisme, sa patience et sa disponibilité. Suivre ses cours tout au long de mon Master a été pour moi un réel enrichissement.

Merci à Madame Isabelle Ost, dont les enseignements ont marqué la manière dont j'apprends et j'aime la littérature.

Merci à Mesdames Isabelle Chariatte et Éloïse Brezault de m'avoir fait parvenir leurs articles et d'avoir marqué leur intérêt pour mon travail.

Merci à Madame Martine Demillequand pour ses relectures, son sourire, sa gentillesse, ses ondes positives et surtout, pour son envie de partager.

Merci à Aurélie, mon acolyte, d'avoir été là pour me sauver de mes déboires informatiques, pour nos rires gargantuesques et pour nos photos Vénus aux quatre coins du monde.

Merci à mes amies de toujours, pour leur soutien et leur amour infini ; merci à Maité d'avoir accompagné mes réflexions deleuziennes et d'avoir partagé avec moi les nombreuses heures passées en bibliothèque ces derniers mois ; merci à Emilie pour ses relectures et ses précieux conseils ; merci à Noya pour ses encouragements, même depuis l'autre bout du monde.

Merci à Juliette, ma petite sœur, qui tenait à ce que je la mentionne dans mes remerciements parce qu'elle est allée me chercher à manger quand j'avais faim et que ma tenue « rédaction de mémoire » ne m'autorisait pas à faire un pas dans la rue.

Merci, enfin, à ma maman. Pour sa force d'esprit, pour sa confiance, pour son humour et pour ses relectures. Merci, infiniment, pour nos échanges littéraires passionnés. Merci pour tout.

Table des matières

Remerciements	1
Introduction	5
Partie 1 : Sous le regard de l'Occident	8
Chapitre 1. Le mythe africain	8
1.1 L'Occident et l'Autre	8
1.2 L'orientalisme	9
1.3 L'Autre absolu	10
1.4 L'expérimentation coloniale	12
1.5 La fin des colonies	15
1.6 Survivances du mythe africain.....	17
Chapitre 2. Faire entrer l'Afrique dans le monde	21
2.1 De la négritude au désenchantement.....	22
2.2 Les écrivains de la nouvelle génération	25
Partie 2 : Le Théâtre des ombres	29
Chapitre 3. Le pouvoir postcolonial	31
3.1 La fiction de l'État	31
3.2 Un monde de prédateurs	34
3.3 Promiscuité du pouvoir et corporéité.....	37
3.4 L'institutionnalisation du chaos	42
Chapitre 4. Un monde en perte de sens	44
4.1 La mort du sorcier et du léopard	44
4.2 Mascarade kinoise.....	48
4.3 La dimension onirique de Kinshasa	52
4.4 L'ambiguïté des identités	55
4.5 De la postcolonie.....	57
Chapitre 5. Kinshasa comme non-lieu	58

Partie 3 : Fuir dans le monde	61
Chapitre 6. Lignes de fuite	62
6.1 La littérature mineure.....	62
6.2 Chemins initiatiques.....	68
6.3 Corps désarticulés	76
6.4 Foules invisibles.....	79
6.5 Les hétérotopies du désir	81
6.6 Hétérolinguisme et intertextualité.....	83
Chapitre 7. Être au monde	86
7.1 La Relation.....	86
7.2 Kinshasa, ville en devenir	88
Conclusion	90
Bibliographie	93

Introduction

À la lecture des deux premiers romans de In Koli Jean Bofane, *Mathématiques congolaises*¹ et *Congo Inc. Le testament de Bismarck*², qui constituent le corpus de ce travail, deux intuitions ont émergé dans notre esprit. La première prend la forme d'une question qui peut sembler triviale de prime abord, mais qui fut pourtant à l'origine des nombreux autres questionnements qui ont permis la réalisation de ce travail : qu'est-ce que le Congo ? La réponse paraît simple et pourtant, au moment de la formuler, de lui faire prendre forme par les mots, elle échappe. Au travers de ses romans, en effet, Jean Bofane semble encourager son lecteur occidental à s'interroger sur ses propres représentations, celles qu'il maintenait jusque-là au rang de vérités immuables, absolues, et qui le rassuraient dans sa compréhension du monde. Au fond, quand nous lisons, de quel Congo avons-nous envie d'entendre parler ? La seconde intuition, quant à elle, n'était qu'un sentiment vague qui ouvrit cependant la voie à diverses pistes de recherche qui se révélèrent fructueuses par la suite : dans les romans de Bofane, au-delà de la mise en récit de la pauvreté et de la violence, Kinshasa semble animée d'une vie incroyable. Sous la plume de l'écrivain, la capitale est vivante, galvanisée par un souffle et une énergie imprévisible qui la rendent à la fois extrêmement proche et pourtant si difficile à appréhender.

Ces premières impressions de lecture constituent le terreau de ce mémoire. Elles trouvent leur dénominateur commun dans l'attention portée aux relations de domination qui unissent l'Occident et l'Afrique subsaharienne et qui se déclinent généralement sous le mode binaire de centre et périphérie. Aujourd'hui encore, et ce malgré la fin des colonies, l'Occident conserve une attitude conquérante et dominante vis-à-vis de ces pays africains ; quelle place reste-t-il alors pour l'Afrique subsaharienne sur l'échiquier mondial, si ce n'est celle d'entité inférieure, simple satellite gravitant autour de nations données comme puissances économiques, politiques et culturelles ? De ces relations inégales émerge ainsi la question de l'identité de ces pays de la périphérie, et, dans le cas qui nous occupe, du Congo plus particulièrement. Comment, dans ces conditions, se définir autrement que « par rapport à » et au-delà des discours occidentaux ?

¹ BOFANE In Koli Jean, *Mathématiques congolaises*, Arles, Actes Sud, 2008 (Babel). Toute référence à cette édition du roman sera désormais indiquée dans le texte par l'abréviation du titre « MC » suivie du numéro de page correspondant.

² BOFANE In Koli Jean, *Congo Inc. Le testament de Bismarck*, Arles, Actes Sud, 2014 (Babel). Toute référence à cette édition du roman sera désormais indiquée dans le texte par l'abréviation du titre « CI » suivie du numéro de page correspondant.

Ces problématiques, qui traversent sans aucun doute possible les romans de Jean Bofane, nous invitent alors à entrer dans l'étude de *Mathématiques congolaises* et de *Congo Inc.* sous le prisme de l'engagement. Thématique classique s'il en faut à l'heure d'analyser les œuvres d'écrivains africains francophones : déjà, les tenants de la négritude entendaient rétablir la valeur des peuples colonisés en affirmant une identité africaine globale trouvant sa source dans la culture et la tradition. Ce faisant, ils prenaient radicalement position contre l'opresseur au travers d'une littérature délibérément engagée et militante. Pourtant, si l'impulsion au départ de l'écriture est la même pour Jean Bofane, à savoir le constat désarmant d'un Occident dominant qui dérobe aux peuples d'Afrique subsaharienne la possibilité de se dire, l'engagement qui caractérise ses romans est tout différent de celui de la négritude. L'écrivain s'éloigne ainsi de la négritude, comme beaucoup d'écrivains africains francophones contemporains, et renouvelle, à notre sens, l'engagement dans la littérature en proposant un engagement qui soit proprement *littéraire*. En d'autres termes, l'engagement chez Bofane n'est plus un engagement militant qui se revendique dans un combat à mener contre l'opresseur et dans lequel la littérature se fait alors le relais d'une cause à défendre. Au contraire, la littérature se désenclave des idées qui lui sont extérieures pour devenir sa propre fin. Dans ces conditions, elle devient alors une instance productrice d'effets : en travaillant directement le réel, elle interroge le vivre ensemble et redonne sa voix au peuple congolais.

Ce mémoire se consacre donc à l'étude des enjeux propres à l'engagement littéraire de In Koli Jean Bofane et à la manière dont, dans ses deux premiers romans, il travaille les questions de l'identité et des représentations. L'action de *Mathématiques congolaises* et *Congo Inc.* prenant principalement place à Kinshasa, une attention toute particulière sera portée à l'image de la ville que développe l'auteur, ainsi qu'à la manière dont les nombreux personnages s'inscrivent au sein de cet espace. La première partie de ce travail, intitulée « Sous le regard de l'Occident », entreprend de revenir sur les rapports inégaux et violents qui caractérisent la rencontre entre l'Occident et l'Afrique subsaharienne. Il s'agira d'analyser la manière dont l'Occident, en quête de sa propre narration, se construit et affirme sa supériorité en opposition radicale avec l'altérité. Le mythe africain, produit de la lecture de l'espace de ce continent par l'Occident, imprègne aujourd'hui encore les esprits et emprisonne l'Afrique subsaharienne dans un carcan d'images et de représentations. La prise en compte de ce mythe permet, dans un second temps, d'investiguer la question de l'identité et de l'engagement au fil des différentes générations d'écrivains africains francophones. Cette première partie nous permet ainsi d'affiner les

enjeux spécifiques des romans de Jean Bofane : en effet, l'auteur tient compte des représentations présentes à l'esprit de son lecteur occidental et les convoque de manière originale dans ses intrigues.

Si la première partie se veut avant tout historique et informative, la seconde partie, « Le Théâtre des ombres », se centre désormais sur l'analyse des romans de notre corpus. In Koli Jean Bofane reprend le mythe africain au sein d'une configuration littéraire particulière dans laquelle Kinshasa se trouve aux prises avec un chaos qui s'institutionnalise. Les personnages expérimentent en effet ce que nous avons nommé un « blocage premier » qui entraîne un dérèglement généralisé de la société congolaise. L'auteur met ainsi en scène une ville en perte de repères et qui, évidée de toute consistance, se peuple des silhouettes fantomatiques de ses habitants.

Enfin, dans notre troisième et dernière partie, « Fuir dans le monde », nous interrogerons plus particulièrement l'engagement de Jean Bofane à l'aide du concept de littérature mineure de Gilles Deleuze et de Félix Guattari, et de la notion de Relation développée par Édouard Glissant. Jean Bofane tourne et retourne les attentes du lecteur occidental afin de laisser entendre un *quelque chose d'autre* qui s'émancipe des hiérarchies et des idéologies pour s'inscrire dans le devenir. Nous étudierons ainsi comment les personnages et l'écriture de Bofane tracent des lignes de fuite pour trouver des issues *dans* le monde ; la littérature devient alors le lieu où s'invente une humanité à venir.

Partie 1 : Sous le regard de l'Occident

La rencontre entre l'Occident et le continent africain s'est opérée sous le signe de la violence et de la négation de l'Autre, culminant dans l'appareil colonisateur mis en place au cours des XIX^e et XX^e siècles. Le mythe africain, fascinant et dangereux, fruit de la lecture de l'espace de ce continent par un Occident à la fois désireux de maîtriser la totalité des savoirs sur le monde et en quête de sa propre narration, imprègne aujourd'hui encore les esprits. Il est la justification première autant que le produit de cette relation conflictuelle et inégalitaire entre ces deux entités géographiques. La lecture de ce mythe et sa reconnaissance permettent, au demeurant, d'investiguer la difficile problématique identitaire qui hante aujourd'hui encore les écrivains francophones d'Afrique noire.

Chapitre 1. Le mythe africain

1.1 L'Occident et l'Autre

« L'Afrique est une fiction, une invention du regard de l'autre. Mais est-ce une image existante, ou celle que l'on voudrait voir ? »³. Par ces mots, Kossi Efoui, romancier, dramaturge et chroniqueur togolais, renvoie avec force à l'Histoire d'une Afrique dépossédée d'elle-même par l'extérieur. Les contacts entre Européens et Africains n'ont guère laissé de place à l'affirmation de l'altérité en un langage propre. Si l'homme noir se met à exister, ce n'est en effet qu'en tant qu'Autre absolu constitué par le discours occidental. Arrachée à son Histoire, l'Afrique est d'emblée rêvée, fantasmée, écrite, représentée et insérée dans une vision du monde particulière désireuse d'englober tous les états de la connaissance ; l'Occident éprouve le besoin d'imprimer, de calquer un sens extrinsèque sur cet espace énigmatique afin de se le rendre intelligible. Au départ de cette imagerie exotique se trouvent les textes bibliques et les récits d'exploration des premiers voyageurs, sur la base desquels se construit un imaginaire toujours ambivalent : l'Afrique attire et inquiète, fascine et répugne, mais est au moins prise dans un système – lisible, décodable, accessible donc – qui rassure le monde occidental dans sa maîtrise.

Afin de mieux comprendre les enjeux et implications d'une telle institution imaginaire du continent africain, il nous faut revenir aux origines du discours occidental sur l'Autre dans ses relations avec l'altérité. Ainsi, dans sa thèse de doctorat *L'individu*

³ EFOUI Kossi, entretien avec GUÉGUEN Josiane, « Kossi Efoui », dans *Afrology*, s.d., [en ligne] <http://www.afrology.com/?p=8356>.

*dans la littérature africaine contemporaine. L'ontologie faible de la postmodernité*⁴, Carmen Husti-Laboye situe la genèse de l'élaboration d'un tel discours dans la rencontre entre l'Orient et l'Occident : celle-ci provoqua pour l'Occident la constitution d'une vision du monde modelée par un savoir imaginaire mêlant expérience du réel et fantasmagories⁵. Selon l'auteure, cette rencontre a sans doute institué les modalités discursives de construction de la différence avec toute autre altérité pour l'Occident, et ce de manière durable. Elle précise : « dans le cadre de ce "savoir", le discours sur l'Afrique a constitué l'apogée d'une fictionnalisation de l'altérité, géographique, raciale et culturelle »⁶.

1.2 L'orientalisme

Dans un premier temps, il semble pertinent d'aborder la notion d'orientalisme telle que développée par Edward Saïd en parallèle avec la recherche d'une identité commune occidentale face à un univers encore inconnu, effrayant et dangereux. Le rapprochement progressif des Occidentaux avec les terres étrangères peuplées d'êtres mystérieux s'est incarné dans la mise en avant d'une condition occidentale supérieure à l'Autre situé tout en bas de l'échelle humaine. La binarisation du monde, d'un « Nous » en opposition avec un « Eux », conforte petit à petit l'Occident dans son identité d'être développé et civilisé ; elle justifiera par la suite l'interventionnisme européen cristallisé et réalisé dans la mission civilisatrice de la colonisation.

Dans son ouvrage *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Edward Saïd définit l'orientalisme comme suit :

L'orientalisme comme institution globale qui traite de l'Orient, qui en traite par des déclarations, des prises de position, des descriptions, un enseignement, une administration, un gouvernement : bref, l'orientalisme est un style occidental de domination, de restructuration et d'autorité sur l'Orient.⁷

Comprendre l'orientalisme, ajoute-t-il, nécessite de le considérer comme l'ensemble des discours produits de manière systématique par l'Occident à propos de

⁴ HUSTI-LABOYE Carmen, *L'individu dans la littérature africaine contemporaine. L'ontologie faible de la postmodernité*, Thèse pour obtenir le grade de docteur de l'Université de Limoges en littérature française, présentée le 14 décembre 2007, sous la direction de Michel Beniamino, [en ligne] <file:///C:/Users/Marie-Emilie/Downloads/2007LIMO2012.pdf>.

⁵ HUSTI-LABOYE Carmen, *op. cit.*, p. 13.

⁶ *Ibid.*

⁷ SAÏD Edward, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, 3^e éd., Paris, Seuil, 2005, p. 32 (Points Essais).

l'Orient ; ceci autorise de générer, d'engendrer l'Orient d'un point de vue sociologique, idéologique, et imaginaire⁸. Une identité globale orientale est ainsi développée des seuls points de vue et langage occidentaux, beaucoup moins basée sur l'expérience de la réalité empirique que sur la mise en récit de cette réalité, non rencontrée pour elle-même mais englobée dans une vision du monde qui se veut, se croit et se dit -universelle. L'orientalisme assoit ainsi l'hégémonie occidentale sur la base d'un système de dichotomies producteur de stéréotypes et cristallisant la différence entre l'Orient et l'Occident. L'Orient devient mirage de sensualité, de richesses, d'exotisme, mais aussi espace hérétique et irrationnel. S'élabore ainsi la réification simpliste et imaginaire d'un espace géographique qui perd alors toute sa complexité.

L'orientalisme permet d'envisager la manière dont l'Occident appréhende l'altérité, ses modalités de compréhension du monde et sa manière de penser sa propre place au sein de l'univers. Comme le rappelle Carmen Husti-Laboye, « l'Orient, a permis au monde occidental de préciser son identité » en instituant « un modèle de construction de la différence, connoté la plupart du temps comme différence négative »⁹. L'Occident affirme son identité en constituant l'Autre par la négative, étayant ainsi son image propre et justifiant sa supériorité. Cette différenciation négative permet de mesurer le degré de l'intensité de la rencontre avec l'Afrique, et plus particulièrement avec l'Afrique subsaharienne.

1.3 L'Autre absolu

L'exploration de l'ensemble du continent africain par les Européens ne débute réellement qu'au XV^e siècle et se prolongera jusqu'au XIX^e siècle¹⁰. Pendant longtemps, l'Afrique restera pour l'Occident une terre inexplorée, peuplée d'hommes et de femmes étranges. Elle catalyse ainsi l'ensemble des discours sur l'altérité fondés sur la supériorité de l'Occident et sur la vision binaire et stéréotypée de l'Autre. Comme l'affirme Achille Mbembe dans l'introduction à son essai *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*, l'Afrique incarne aux yeux de l'Occident la figure de l'Autre absolu :

⁸ SAID Edward, *op. cit.*

⁹ HUSTI-LABOYE, Carmen, *op.cit.*, p. 18.

¹⁰ *Ibid.*

Qu'il s'agisse du continent noir ou des autres « mondes non-européens », cette tradition [politique et philosophique occidentale] a longtemps récusé l'existence de tout « soi » en dehors que le sien. [...] Mais c'est en rapport avec l'Afrique subsaharienne que la notion de l' "Autre absolu" a atteint son point d'orgue. Ainsi qu'on le sait désormais, l'Afrique en tant qu'idée et en tant que concept a historiquement servi et continue de servir d'argument polémique à l'Occident dans sa rage à marquer sa différence contre le reste du monde. À plusieurs égards, elle constitue encore l'antithèse sur fond duquel l'Occident se représente l'origine de ses propres normes, élabore une image de lui-même et l'intègre dans un ensemble d'autres signifiants dont il se sert pour dire ce qu'il suppose être son identité.¹¹

Cet extrait éclaire tant l'aspect de la construction de l'Afrique comme « idée » que la nécessité de cette construction imaginaire à la représentation que l'Occident se fait de lui-même sous le mode de l'antithèse. L'Afrique subsaharienne figure tout ce que l'Occident n'est pas, et en cela, lui est intrinsèquement inférieure. Cela rejoint la notion de différenciation négative que développe Edward Said. L'identité de l'Afrique lui est résolument attribuée de l'extérieur grâce au prisme d'un imaginaire qui établit le continent et ses habitants comme *mythiques*. Le stéréotype de l'« Africain noir » dominé par ses sens imprègne la société occidentale et justifie sa dévalorisation.

Cette vision, notons-le, comporte une ambivalence. Elle conforte l'Occident dans son identité, par contraste, ainsi que dans la conviction de sa supériorité, mais insinue toutefois une ombre, un doute dont témoigne cet extrait du roman *Au cœur des ténèbres* de Joseph Conrad : « Non, ils n'étaient pas inhumains. Voilà : voyez-vous, c'était le pire de tout – ce soupçon qu'ils n'étaient pas inhumains »¹². L'Afrique subsaharienne comme récit imaginé et formulé dans des termes occidentaux « ne possède jamais les choses et les attributs qu'il "est dans la nature humaine" de posséder. Ou, lorsqu'elle les possède, il s'agit, en règle générale, de choses et d'attributs de moindre valeur, de niveau peu élevé et de piètre qualité »¹³. Achille Mbembe parle ainsi d'un « méta-texte sur l'*animal* »¹⁴ qui englobe l'ensemble des discours portant sur le continent africain et qui inscrit sa trajectoire sous un signe double : celui de l'étrangeté et du monstrueux, « de ce qui, tout en ouvrant devant nous une profondeur attirante, ne cesse de se dérober à nous et de nous échapper. L'on s'efforce par conséquent d'en découvrir le statut »¹⁵, mais aussi celui de l'intimité : « [...] l'Africain appartiendrait, jusqu'à un certain point, à un monde qui ne nous est pas

¹¹ MBEMBE Achille, *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*, Paris, Karthala, 2000, p. 9 (Les Afriques).

¹² CONRAD Joseph, *Au cœur des ténèbres*, éd. avec dossier, Paris, Flammarion, 2017, p. 101 (GF, 1583).

¹³ MBEMBE Achille, *De la postcolonie, op. cit.*, pp. 7-8.

¹⁴ *Ibid.*, p. 8.

¹⁵ *Ibid.*

impénétrable »¹⁶. L'Autre apparaît comme la part refoulée de l'Occident, d'où sa dangerosité et l'étrange fascination qu'il exerce sur ce dernier. Yann Le Bihan, dans son article « L'ambivalence du regard colonial porté sur les femmes d'Afrique noire », localise cette ambiguïté de la représentation de l'Afrique des sens au travers d'un processus projectif :

En effet, tandis que les relations entre « l'Occident et l'Afrique » s'intensifient au cours du XVII^e siècle, les nations européennes offrent des valeurs de discipline, d'abnégation, de contrôle sexuel qui s'avèrent difficiles à respecter. L'altérité autorise alors la projection des fantasmes, en particulier sur les « Africains noirs » supposés occuper le dernier échelon d'une « hiérarchie humaine ».¹⁷

Achille Mbembe, quant à lui, fait remarquer que l'Afrique ne fait pas seulement partie des constructions imaginaires de l'Occident mais en constituerait en réalité l'inconscient nécessaire au maintien de son ordre propre¹⁸.

L'Afrique subsaharienne est ainsi le réceptacle d'un ensemble d'images négatives à valeur contrastive – et nécessaires en ce sens –, avec l'idéal occidental de ce que devraient signifier « humanité » et « société ». Dans un même temps, l'étrange sentiment que procure une possible proximité entre l'Occident et les peuples d'Afrique accentue peur et fascination et recharge le mythe africain d'une énergie d'autant plus importante que celui-ci donnera naissance au projet colonial du XIX^e siècle et le légitimera.

1.4 L'expérimentation coloniale

Si la colonisation de l'intérieur du continent africain ne débuta réellement qu'au XIX^e siècle, le XVIII^e siècle voit déjà se forger en Occident la conscience fortement ancrée de l'hégémonie et de la supériorité de l'espace européen sur le reste du monde.

Le XIX^e siècle connaît ainsi la mise en place de ce que Carmen Husti-Laboye considère comme l'expérience pratique de la création imaginaire de l'Afrique¹⁹ : le projet colonial impérialiste. Motivé par des enjeux économiques non négligeables, notamment suite à l'exploration en profondeur du continent et à la découverte de richesses jusque-là insoupçonnées qui abondent sur (et sous) le territoire africain, ce projet est pensé avant tout

¹⁶ MBEMBE Achille, *De la postcolonie, op. cit.*

¹⁷ LE BIHAN Yann, « L'ambivalence du regard colonial porté sur les femmes d'Afrique noire » dans *Cahiers d'études africaines*, n° 183, 2006, p. 518, [en ligne] <https://www.jstor.org/stable/pdf/4393604.pdf>.

¹⁸ MBEMBE Achille, *De la postcolonie, op. cit.*, p. 9.

¹⁹ HUSTI-LABOYE Carmen, *op. cit.*, p. 20.

comme une tâche que les Occidentaux se doivent de mener à bien : civiliser les populations locales. Puisque l’Africain est un être inférieur, animal, incomplet, et l’Occidental un être civilisé et rationnel, il incombe à ce dernier d’aider, de protéger et de civiliser les peuplades dites « primitives ». De plus, puisque ce discours construit sur l’Autre se teinte aussi, comme le précise Achille Mbembe, du sentiment d’une certaine intimité, l’expérience coloniale s’en retrouve d’autant plus encouragée :

Au fond, il [l’Africain] nous est familier. Nous pouvons en rendre compte de la même manière que nous pouvons comprendre la vie psychique de la *bête*. Nous pouvons même, à travers un procès de domestication et de dressage, conduire l’Africain à une vie humaine finalisée. Dans cette perspective, l’Afrique est essentiellement, pour nous, un objet d’expérimentation.²⁰

Le projet expérimental de la colonisation peut alors se mettre en place, afin de relever les populations inférieures et les extirper du « fond des âges » dans lequel celles-ci sont embourbées, mais aussi, en filigrane et subséquemment, pour servir les intérêts occidentaux bien éloignés de ceux de l’Afrique subsaharienne. La colonisation du XIX^e siècle constitue l’apogée du savoir occidental sur l’Autre : on lui confère une identité stable, stéréotypée, marquée par un imaginaire qui lui est étranger, et on lui attribue un rôle purement utilitaire. Achille Mbembe caractérise ainsi cette identité « au point de rencontre entre la choséité et sa néantisation » : « Il [le colonisé] appartient à l’univers des choses immédiates – choses d’utilité s’il le faut, choses pétrissables (et périssables) dans tous les cas, choses futiles, superflues, au besoin »²¹. Les colons procèdent à une véritable conquête des territoires et écrivent dessus comme sur une page blanche, modelant la réalité locale selon leur bon vouloir : « Les colonisateurs ont réduit la diversité de la réalité locale dans les lieux à conquérir à une structure artificiellement unique »²². D’autres modèles, sociaux, économiques, politiques sont plaqués sur une réalité préexistante. Il en va de même concernant les réalités spatio-temporelles, ainsi que le précise Bertrand Westphal dans son article « Quelques considérations pour une géocritique de l’espace africain » : partout, le colon s’est empressé de changer les structures locales, de redéfinir les frontières et de renommer les lieux²³. Plus largement, les Occidentaux se sont partagé l’ensemble du

²⁰ MBEMBE Achille, *De la postcolonie*, op. cit., p. 8.

²¹ MBEMBE Achille, *De la postcolonie*, op. cit., p. 238.

²² HUSTI-LABOYE Carmen, op. cit., p. 22.

²³ WESTPHAL Bertrand, « Quelques considérations pour une géocritique de l’espace africain », dans ALBERT Christiane, *Littératures africaines et territoires*, Paris, Karthala, 2011, p. 50 (Lettres du Sud), [en ligne] <https://www.cairn.info/litteratures-africaines-et-territoires—9782811105129-page-45.htm>.

continent africain et ont par-là même modifié des tracés établis antérieurement. La région du bassin du fleuve Congo, attisant particulièrement les convoitises, fut l'objet de tensions extrêmes entre les différentes puissances européennes. C'est sur base de ces tensions que débuta la Conférence de Berlin en 1884. Présidée par le chancelier Bismarck, qui entendait imposer des règles à la colonisation et ainsi assurer à l'Allemagne sa part de richesses, la conférence aboutit en 1885 à la création de l'État indépendant du Congo, gouverné à titre personnel par le roi des Belges Léopold II, « Roi-Souverain » du territoire ainsi nouvellement dessiné.

L'Afrique, et le Congo en particulier, devient une fiction, un espace réifié, manipulé et écrit par la plume occidentale. Le continent est dépouillé d'une quelconque logique intérieure propre, la colonisation étant venue appuyer la création fictive du continent dans le discours par une création concrète spatiale, temporelle, politique et économique. C'est ainsi qu'il faut comprendre les mots de In Koli Jean Bofane lorsque celui-ci écrit que le Congo est un « concept » (CI, p. 271), le concept étant par définition une « idée générale et abstraite que se fait l'esprit humain d'un objet de pensée concret ou abstrait, et qui lui permet de rattacher à ce même objet les diverses perceptions qu'il en a, et d'en organiser les connaissances »²⁴. Le sous-titre du roman *Congo Inc. Le testament de Bismarck* fait d'ailleurs explicitement référence à la Conférence de Berlin à l'origine de la création de l'État indépendant du Congo, tout comme son épigraphe, qui reprend les paroles de clôture de la conférence prononcées par Bismarck : « Le nouvel État du Congo est destiné à être un des plus importants exécutants de l'œuvre que nous entendons accomplir... ».

Les espaces coloniaux du XIX^e siècle ainsi conçus par les nations européennes peuvent être pensés en termes de « lieux » et de « non-lieux » tels que définis par Marc Augé : « Si un lieu peut se définir comme identitaire, relationnel et historique, un espace qui ne peut se définir comme identitaire, ni comme relationnel, ni comme historique définira un non-lieu »²⁵. Le cas des colonies en Afrique subsaharienne répond à la définition du non-lieu du point de vue des trois critères énoncés par Marc Augé. Une identité globale est en effet assignée aux peuples des territoires sur lesquels s'impriment les colonies, identité qui se fonde sur un imaginaire qui n'appartient pas aux individus concernés. L'espace est non pas conçu comme un espace relationnel, c'est-à-dire un espace construit

²⁴ « Concept », dans *Dictionnaire de français Larousse*, [en ligne], <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/concept/17875>.

²⁵ AUGÉ Marc, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1992, p. 100 (La librairie du XXI^e siècle).

par des relations interpersonnelles, mais comme le lieu de l'application superficielle d'un modèle (qui varie selon les nations colonisatrices). Enfin, les peuples qui habitent les colonies ont été arrachés à *leur* Histoire par l'intervention des Européens et englobés dans une Histoire qui est en réalité celle du colon. Bien entendu, comme le précise Marc Augé, il n'existe pas de lieu ou de non-lieu absolu : « Il [le non-lieu] n'existe jamais sous forme pure ; des lieux s'y recomposent ; des relations s'y reconstituent ; les ruses « millénaires » de « l'invention du quotidien » et des « arts de faire », [...] peuvent s'y frayer un chemin et y déployer leurs stratégies »²⁶. Mais l'espace des colonies est avant tout créé par le mot, celui de l'Occident, notamment lors de la Conférence de Berlin, et n'existe alors que par celui qui l'évoque. Les colonies en tant que projet, en tant qu'expérience, sont dans une certaine mesure dénuées des caractéristiques anthropologiques qui font du lieu, un *lieu*. Xavier Garnier va en ce sens lorsqu'il écrit qu'« il n'est pas surprenant que la ville coloniale ait été perçue comme le laboratoire de la surmodernité »²⁷, ce qui n'est pas sans rappeler, la « Kinshasa, laboratoire du futur » (CI, p. 289) de Jean Bofane.

1.5 La fin des colonies

Ainsi, les colonies marquent l'apogée de la suprématie de l'Europe sur le reste du monde et la binarisation de ce monde en catégories accommodantes et productrices de sens et de différences typiques de la modernité : le monde est conceptualisé « dans un canevas polarisé opposant, par exemple, modernité et tradition, ville et campagne, centre et périphérie, sociétés « chaudes » et sociétés « froides », culture et nature, mâle et femelle [...] »²⁸.

En même temps, le XX^e siècle voit la montée des protestations, en Europe et dans les colonies, contre cette hégémonie occidentale. Après la Première guerre mondiale, les indépendantismes se font entendre plus clairement, bâtissant le chemin qui mènera petit à petit aux mouvements d'indépendance des années 60. Nous assistons alors à la fin de l'eurocentrisme, ainsi que le précise Carmen Husti-Laboye : « Le monde qui, jusqu'alors, percevait l'univers à partir d'un point unique assiste au déplacement de ce point

²⁶ AUGÉ Marc, *op. cit.*, p. 101.

²⁷ GARNIER Xavier, « Écrire les villes africaines postcoloniales », dans *Versants : revue suisse des littératures romanes*, n° 60, 2013, p. 14, [en ligne] <https://www.e-periodica.ch/digbib/view?pid=ver-001:2013:60::532#17>.

²⁸ DE BOECK Filip et PLISSART Marie-Françoise, *Kinshasa. Récits de la ville invisible*, Bruxelles, La renaissance du livre, 2005, p. 41.

et à la multiplication des systèmes de valeur et de repères. Le regard monolithique du colonisateur est remplacé par le regard pluriel des pays colonisés »²⁹. D'objet réifié par le regard occidental dominant, l'Afrique parvient, en théorie, à l'acquisition du statut de sujet maître de son destin.

Avec les indépendances se pose la question identitaire de ces pays nouvellement libres. Les relations avec l'Occident et l'expérience de la colonisation avait apposé sur les pays d'Afrique subsaharienne une identité globale africaine qui ne tenait pas compte des réalités et des disparités locales. Cette identité globale s'est appuyée tant sur les constructions imaginaires occidentales de l'Africain que sur le projet colonial concret, qui a modifié les réalités et les modes de structuration autochtones de ces réalités, et qui a ignoré les disparités présentes au sein des multiples sociétés locales, le tout dans un processus dynamique complémentaire de fondement de l'altérité totale et d'homogénéisation.

Au Congo, une fois l'indépendance acquise, de tels questionnements identitaires sont reflétés de manière symptomatique dans le cadre du régime dictatorial de Mobutu, qui domine le paysage politique à partir de 1965. En quête de légitimité, celui-ci fait appel à un retour à l'authenticité afin d'affirmer sa mainmise sur le pays nouvellement nommé République du Zaïre :

Le retour à l'authenticité s'est structuré comme marquant une opposition aux anciens maîtres coloniaux et à l'Occident. Il était articulé autour de tout un ensemble de références idéologiques et de symboles aux racines beaucoup plus profondes, provenant d'un réservoir de métaphores précoloniales et relevant du domaine du pouvoir traditionnel.³⁰

Mobutu reprend à son compte les éléments d'une tradition supposée commune, qui permettrait un retour à un état de fait précédant l'intervention occidentale sur le continent africain, légitimant par le fait même son statut de « Père de la Nation ». Cela étant, cette idéologie de l'authenticité permet d'entrevoir l'idée prégnante de l'existence d'une identité africaine stable qui pourrait être retrouvée au sein de la tradition et de la coutume. Or, comme nous le verrons par la suite lorsqu'il s'agira d'envisager les caractéristiques possibles d'une littérature africaine au travers des générations d'écrivains de la période coloniale et postcoloniale, il y a un paradoxe à vouloir revenir à une hypothétique identité

²⁹ HUSTI-LABOYE Carmen, *op. cit.*, p. 23.

³⁰ DE BOECK Filip et PLISSART Marie-Françoise, *op. cit.*, p. 88.

africaine, à une essence africaine qui daterait d'avant les colonies, lorsque l'image même d'une identité africaine est une construction qui provient en réalité du discours colonial.

1.6 Survivances du mythe africain

L'enthousiasme des indépendances laisse place à une période de désenchantement lorsqu'aux espoirs de liberté, d'affirmation de soi et d'implantation de la démocratie succèdent les conflits ethniques, la violence et les dictatures. Aujourd'hui, les transitions démocratiques dans certains pays d'Afrique subsaharienne comme le Congo-Kinshasa ne se font pas sans mal : « [...] l'indépendance (*ablode*) a amené la division et les conflits ethniques, la révolution (*ehuzu*) a amené la répression et la délation tandis que la démocratie (*demoklasi*), elle, a apporté le mensonge, la dévaluation du franc CFA et l'inflation »³¹.

La domination occidentale ne s'est pas non plus terminée avec les indépendances. Les termes de cette domination se sont simplement déplacés au travers du phénomène de la mondialisation, passant d'une partition du globe entre le monde occidental et le monde non-occidental vers une dualité Nord-Sud qui sous-tend une hiérarchie entre un Nord développé et un Sud synonyme de pauvreté et de sous-développement. La mondialisation implique la création d'un marché commun, unique, par la libre circulation des biens, des services et des personnes. Le modèle économique et politique des colonies entraînait une dépendance des colonies vis-à-vis de la métropole : c'était un système basé sur la hiérarchie et l'unilatéralité. En revanche, au sein du marché mondial, les états sont en théorie interdépendants : il y a une dépendance mutuelle et une réciprocité. Cette dépendance mutuelle n'efface toutefois pas les hiérarchies et les inégalités, tout au contraire : la mondialisation est traversée par des rapports de force motivés par les intérêts nationaux des grandes puissances, et ce phénomène ne possède pas les mêmes impacts aux différents coins de la planète. D'une part, comme le précise Christian Bouquet, « les pays pauvres sont directement gouvernés par une autorité internationale qui élabore des modèles [économiques] conçus selon ses normes propres et qui les applique dans un contexte

³¹ BAKO-ARIFARI Nassirou, « Décentralisation et rapport global-local : formes du politiques, intermédiation et mode de représentation locale (Atelier 1) », dans *Bulletin de l'APAD*, n° 16, 1998, p. 5, [en ligne] <https://journals.openedition.org/apad/541>.

historique et culturel étranger »³². D'autre part, les ressources premières des pays anciennement colonisés continuent d'attiser les convoitises des pays dits « développés » :

Quand la cupidité s'allie au mépris, installé depuis plusieurs siècles chez les représentants des "civilisations supérieures", le pire finit toujours par advenir. [...] Certes, ils ne manient pas eux-mêmes la kalachnikov ou la machette, ils n'ordonnent pas directement les exactions commises par les mercenaires ou les miliciens. Mais elles sont l'aboutissement d'une logique continuée de partage "géopolitique" du monde, de captation du pétrole et autres matières premières.³³

Ce point de vue intéressé des grandes puissances se détecte précisément dans *Congo Inc.*, dans lequel Kiro Bizimungu, dit Commandant Kobra Zulu, mercenaire, est présenté par le narrateur comme un acteur de la mondialisation :

Ils s'étaient rencontrés, si l'on peut dire, dans le territoire de Mwenga, dans le Sud-Kivu, là où quelqu'un – assurément un grand sorcier de la mondialisation – avait décrété que la terre était plus fertile qu'ailleurs, parce que pleine de cailloux et de métaux rares, et qu'il suffisait de gratter un peu pour pouvoir multiplier les options sur n'importe quel téléphone de nouvelle génération. Le devin avait prétendu qu'il suffirait de saigner la terre du Kivu en surface pour posséder des satellites de télécommunication aux performances et aux spectres les plus époustouflants. [...] Ainsi, les hommes de Kiro Bizimungu, dit Commandant Kobra Zulu, avaient débarqué par camions afin de contribuer à réaliser l'utopie d'ex-hommes d'État et de milliardaires réunis à Urugwiro Village. (*CI*, pp. 132-133)

Kobra Zulu, seigneur de guerre, et ses hommes « s'étaient faits les supplétifs zélés de la mondialisation et avaient été récompensés en conséquence par la communauté internationale. Certains de ses camarades, [...] adoués par l'ONU, étaient devenus vice-présidents [...] » (*CI*, p. 80). Ainsi, au nom de la mondialisation et du développement, les grandes puissances étendent et fortifient leur influence dans les pays du Sud, dont les sous-sols regorgent de richesses qui échappent aux pays d'Afrique subsaharienne pour entrer dans les flux de la globalisation, et ne bénéficient donc pas aux populations locales. Pire, ces mêmes populations sont les premières victimes des conflits et des violences engendrés par la concupiscence internationale et par l'exploitation des ressources premières. C'est ainsi que Charlène, qui deviendra par la suite Shasha la Jactance, « l'enfant-putain » de Kinshasa, se voit contrainte de fuir son Kivu natal avec ses frères après que son village ait été décimé par les factions qui ravagent sa région : « Depuis leur naissance, le Nord et le

³² BOUQUET Christian, « La mondialisation est-elle le stade suprême de la colonisation ? Le transfert des modèles mondialisés dans les pays pauvres », dans *Cahiers d'Outre-Mer*, n° 238, 2007, p. 197, [en ligne] <https://journals.openedition.org/com/2363#quotation>.

³³ VERSHAVE François-Xavier, *Noir Chirac*, Paris, Arènes, 2002, p. 203 (Documents).

Sud-Kivu étaient le théâtre, à grande échelle, des atrocités les plus innombrables. Les Blancs appelaient cela une guerre de basse intensité » (*CI*, p. 55).

Après les indépendances, les relations de domination se sont faites moins explicites, mais elles n'ont pas cessé pour autant. L'Afrique subsaharienne est réifiée, confinée dans un statut uniquement utilitaire, déterminée par des instances extérieures à elle. Situé au centre du processus de mondialisation, l'intérieur du continent africain en est pourtant exclu : « La voix de l'Afrique s'est perdue dans le dédale de la mondialisation »³⁴. L'Afrique, aujourd'hui encore, est enlevée à elle-même par le regard de l'Occident, qui lui assigne une identité et un rôle à jouer au sein de la mondialisation. Le mythe africain continue de coloniser les esprits. C'est ce que développe Joseph Tonda dans son livre *L'impérialisme postcolonial. Critique de la société des éblouissements* :

Ainsi, pour reprendre les termes de Césaire, ma position est que la « haine de soi » de l'« homme de fer forgé » par la « société capitaliste » a son secret dans la colonisation de son inconscient par la *valeur* transsubstantialisée en l'Autre, la Chose. Cette posture signifie qu'il existe un colonialisme noir impensé et impensable qui a pour territoire ou possession l'inconscient « bourgeois ».³⁵

Dans *Congo Inc.*, le personnage d'Aude Martin, l'africaniste, incarne cet esprit occidental colonisé par le mythe africain. Son attirance pour Isookanga se révèle être quelque chose d'incompréhensible mais d'irrésistible, qui ne s'exprime qu'au travers de clichés et de stéréotypes qu'elle ne cesse de marteler à chaque rencontre avec le Pygmée. Elle est comme ensorcelée par le corps noir, énergétique, et sensuel de l'Autre :

La musique, la sueur et l'alcool s'étaient emparés d'Aude Martin. Elle ne savait plus où donner de la tête. Elle sentit sa culotte en danger et se crut ensorcelée ; quelque chose d'ancestral l'empêcherait de se délivrer de ce charme funeste. Elle en avait entendu parler. On disait que c'était comme un grigri qui perdait les femmes issues d'un pays colonisateur lorsqu'elles se montraient imprudentes et frivoles. (*CI*, pp. 192-193)

Il existe donc aujourd'hui encore un carcan d'images, héritier du mythe africain développé par l'Occident, qui enveloppe l'Afrique et l'empêche de se penser par elle-même. L'Afrique des sens, l'Afrique animale et dangereuse, l'Afrique malade, misérable et corrompue : tous ces horizons d'attente sont repris dans les romans de Jean Bofane avec

³⁴ MAGNIER Julien, *Pour une littérature de l'interdépendance. Littérature et renouvellements politiques en Afrique noire, à partir de Mongo Beti*, Thèse pour obtenir le grade de docteur de l'Université de la Sorbonne Nouvelle – Paris III en littérature générale et comparée, présentée le 23 novembre 2009, sous la direction de Jean Bessière, [en ligne] <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00947690/document>.

³⁵ TONDA Joseph, *L'impérialisme postcolonial. Critique de la société des éblouissements*, Paris, Karthala, 2015, p. 17 (Les Afriques).

une distance explicite. Dans *Mathématiques congolaises* par exemple : « L'adjudant Bamba Togbia comptait jouer sur deux tableaux : le fantasme qu'ont les Blancs sur la cruauté de l'Afrique, et le sentiment d'humiliation » (MC, p. 182). Dans *Congo Inc.* aussi : « Et dis-moi ce que les gens ont le plus à craindre au Congo ? Les microbes ! » (CI, p. 93).

Le regard voilé des pays développés, chargé des images construites au fil du temps et qui ont contribué à coloniser les esprits, se pose désormais aussi sur l'Afrique au travers des écrans. Les médias montrent les images d'un continent qui correspondent à l'idée que l'on s'en fait, et qui participent à l'implantation durable de telles images dans les esprits. Jean Bofane illustre ce positionnement des médias étrangers dans *Congo Inc.*, alors que la révolution des shégués bat son plein après que l'un des leurs ait été tué par un policier : « Pendant qu'Yvan Amar faisait son possible pour obtenir un son net et ne rien perdre de tout ce qui se disait, les journalistes, comme une bande de frelons en rut, se positionnaient déjà, kilowatts en surchauffe, en vue d'obtenir le cliché le plus dramatique de la confrontation [...] » (CI, p. 116). C'est également ce qu'exprime Edouard Glissant dans un entretien avec Héric Libong et Boniface Mongo-Mboussa : « On voit beaucoup l'Afrique à la télévision. Le sida, les massacres, les guerres tribales, les misères... Mais en fait, on ne voit pas l'Afrique. Elle est invisible »³⁶. L'Afrique n'existe qu'au travers du regard dominant du Nord qui calibre sa vision dans la direction pointée par les objectifs des caméras. Le reste n'existe pas. Le reste est invisible.

Comment les écrivains et les intellectuels des pays colonisés ont-ils, hier et aujourd'hui, entrepris un travail de déconstruction et de reconstruction identitaire afin de sortir le continent de son invisibilité ? Comment la littérature offre-t-elle la possibilité à l'Afrique subsaharienne de faire entendre sa voix ? Comment travaille-t-elle la question des représentations afin de renverser le point de vue hégémonique sur l'Afrique ? En d'autres termes, de quelle(s) manière(s) les auteurs issus d'Afrique subsaharienne s'emploient-ils « à ouvrir des brèches dans ce carcan d'images et d'horizons d'attente qui enveloppe jusqu'à aujourd'hui le continent » ?³⁷

³⁶ GLISSANT Edouard, entretien avec LIBONG Héric et MONGO-MBOUSSA Boniface, « Un peuple invisible pour sauver le monde réel », dans *Africultures*, s.d., [en ligne] <http://africultures.com/un-peuple-invisible-pour-sauver-le-monde-reel-1071/>.

³⁷ GARNIER Xavier, « Évolution actuelle des littératures africaines », dans *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, n° 59, 2007, p. 98, [en ligne] https://www.persee.fr/doc/AsPDF/caief_0571-5865_2007_num_59_1_1641.pdf.

Chapitre 2. Faire entrer l'Afrique dans le monde

La violence de la rencontre entre l'Occident et l'Afrique, qu'il s'agisse de la violence concrète ou de la violence de l'imaginaire, les deux ayant partie liée, a occasionné des changements brutaux et radicaux dans les sociétés des colonisés. La domination exercée par l'instance hégémonique occidentale sur les savoirs et sur les représentations a peu à peu généré des mouvements de résistance chez les dominés. La naissance de l'affirmation d'une identité africaine globale reformulée par les Africains eux-mêmes s'inscrit dans ce contexte d'affirmation face à l'opresseur étranger. Ce travail de réappropriation identitaire permet l'émergence d'une littérature africaine, définie dans un premier temps comme le médium de la résistance et du nationalisme africain. Cette littérature est ouvertement engagée, politique, et bien que son entreprise soit contestée par la suite par les écrivains africains contemporains, elle représente une étape importante vers l'élévation d'une voix africaine.

Il nous semble essentiel de retracer le parcours de la littérature africaine écrite, de son émergence à aujourd'hui, afin d'appréhender les enjeux qui l'entourent au fil des générations d'écrivains, et ainsi de mieux comprendre les positionnements divers des écrivains dits de la « nouvelle génération ».

Dans son article « Les enfants de la postcolonie. Esquisse d'une nouvelle génération d'écrivains francophones d'Afrique noire », Abdourahman Waberi trace les contours de ce qu'il identifie comme une nouvelle génération d'écrivains³⁸. Il situe cette nouvelle génération dans la continuité littéraire généralement admise par la critique :

Nous passerons rapidement sur les trois premières générations, à savoir celle des pionniers (1910-1930), celle des tenants de la Négritude (1930-1960), celle de la colonisation et du désenchantement postcolonial (à partir des années 1970) pour nous intéresser à la quatrième, celle que nous appellerons les enfants de la postcolonie (qui s'est signalée surtout à partir des années 1990).³⁹

Les quatre générations d'auteurs dont il est question dans cet extrait correspondent à quatre ères historiques distinctes : l'ère coloniale, l'ère anti-coloniale, les indépendances et l'ère postcoloniale.

³⁸ WABERI Abdourahman, « Les enfants de la postcolonie. Esquisse d'une nouvelle génération d'écrivains francophones d'Afrique noire », dans *Notre librairie*, n° 135, 1998, pp. 8-15.

³⁹ *Ibid.*, p. 8.

2.1 De la négritude au désenchantement

La première génération d'écrivains francophones d'Afrique noire est généralement occultée dans l'Histoire littéraire en raison de son ambiguïté vis-à-vis du pouvoir colonial. En effet, comme l'affirme Frantz Fanon, dans un premier temps, les intellectuels africains sont tributaires de l'image octroyée à l'Afrique par l'Occident : « Dans un premier temps, l'intellectuel colonisé prouve qu'il a assimilé la culture de l'occupant. Ses œuvres correspondent point par point à celle de ses homologues métropolitains. C'est la période de l'assimilation identitaire »⁴⁰. Les premiers écrits s'alignent dans la mouvance coloniale et reprennent l'imaginaire occidental corroboré par les œuvres littéraires qui proviennent de la métropole : « C'est une littérature écrite pour satisfaire la fringale d'exotisme des amateurs de littérature coloniale : ce qui explique son empreinte réaliste et ethnologique »⁴¹. Toutefois, Salomon Ramcy Kabuya propose de considérer cette période autrement que comme celle de la « génération de la honte », en tenant compte des conditions de prise de parole des dominés dans le champ colonial :

[...] leur action n'est pas à considérer comme une allégeance, mais une distance nécessaire pour produire une parole nègre. Dans un climat de répression et de colonialisme triomphant, [...] il fallait, pour les intellectuels africains, trouver la zone adéquate de prise de parole, sans effaroucher les colons et en même temps ouvrir une brèche pour une écriture littéraire.⁴²

En d'autres termes, si les premiers pas de cette entreprise littéraire africaine se dessinent au sein de l'expérience coloniale et ne prennent pas directement position contre l'oppression, ils ouvrent cependant la voie à une prise de parole fondatrice qui permettra l'émergence des mouvements militants nationalistes africains. Par ailleurs, comme le note Carmen Husti-Laboye, cette première génération acquiert petit à petit un versant plus subversif qui travaille à la récupération de la représentation de l'Afrique par l'Afrique⁴³. Cette entreprise de subversion culminera dans l'engagement politique et culturel des membres du mouvement de la négritude.

⁴⁰ FANON Frantz, *Les damnés de la terre*, Paris, Gallimard, 1991, p. 268 (Folio actuel, 25).

⁴¹ NYELA Désiré, « La littérature africaine ou les paradoxes d'une métalittérature », dans FRANCIS Cecilia et VIAU Robert, *Trajectoires et dérives de la littérature-monde. Poétiques de la relation et du divers dans les espaces francophones*, Amsterdam / New-York, Rodopi, 2013, p. 225 (Francopolyphonies).

⁴² KABUYA Ramcy, *Les nouvelles écritures de violence en littérature africaine francophone. Les enjeux d'une mutation depuis 1980*, Thèse pour obtenir le grade de docteur de l'Université de Lorraine en littérature générale et comparée, présentée le 28 juin 2014, sous la direction de Dominique Ranaivoson et Huit Mulongo, p. 95, [en ligne] http://docnum.univ-lorraine.fr/public/DDOC_T_2014_0175_KABUYA_NGOIE.pdf.

⁴³ HUSTI-LABOYE Carmen, *op. cit.*, p. 26.

Dans l'entre-deux-guerres, des protestations contre les empires coloniaux se font entendre tant dans les villes coloniales que dans les métropoles. C'est à Paris, dans les pages d'une revue estudiantine intitulée *L'étudiant noir*, qu'apparaît pour la première fois le terme « négritude » sous la plume du Martiniquais Aimé Césaire. Celui-ci définit la négritude comme « la simple reconnaissance du fait d'être noir et l'acceptation de ce fait, de notre destin de noir, de notre histoire et de notre culture »⁴⁴.

En s'inspirant notamment des combats menés alors outre-Atlantique par les Afro-américains, Césaire, le Sénégalais Léopold Sédar Senghor et le Guyanais Léon-Gontran Damas entreprennent de rendre à l'homme noir sa dignité par l'affirmation de son identité proprement africaine. L'objectif est ainsi de revaloriser une identité africaine en faisant référence à la culture, et dans un même temps de refuser l'assimilation à une identité imposée par l'extérieur en la rectifiant. Le mouvement de la négritude se présente dès lors comme un contre-discours qui entend rechercher dans la coutume et la tradition les arguments contre le discours de l'opresseur. Il s'agit d'aller à la rencontre des origines, de retrouver une essence africaine afin de réunir autour d'une même valeur tous les peuples noirs. « Au déni d'humanité du discours occidental s'insurge donc la négritude à travers l'affirmation et la célébration des valeurs de la culture et des civilisations nègres sous le modèle rhétorique du « nous aussi » »⁴⁵. Arrimant le culturel au politique, le mouvement exprime opposition au projet colonial et affirmation et valorisation de l'africanité au travers de la littérature qui se fait ouvertement engagée, militante et collective. Par la poésie, par l'action politique, Césaire, Senghor, Damas et bien d'autres se veulent les porte-paroles du peuple noir pris dans son ensemble et défendent vivement l'émancipation des opprimés.

Par la suite, le mouvement de la négritude sera fortement critiqué et renvoyé à ses propres paradoxes. En effet, beaucoup ont vu dans cette entreprise de fondation d'une identité africaine globale par le biais d'un retour aux sources la reprise à rebours du discours totalisant du monde occidental :

[...] le paradigme que les tenants de la Négritude utilisent pour définir leur identité est un héritage issu de la fabrique mythique occidentale. Le *conatus essendi* recèle donc un piège, il met en marche un processus mimétique à l'issue duquel on adopte, sans le savoir, le discours de l'autre pour se définir en opposition à lui.⁴⁶

⁴⁴ CÉSAIRE, cité par SENGHOR dans « Problématique de la négritude », repris par VAILLANT, Janet G., *Vie de Léopold Sédar Senghor. Noir, français et africain*, Paris, Karthala, 2006, p. 294.

⁴⁵ NYÉLA Désiré, *op. cit.*, p. 225.

⁴⁶ KANE Momar Désiré, *Io l'Africaine. L'Afrique et ses représentations : de la périphérie du monde au cœur de l'imaginaire occidental*, Paris, L'Harmattan, 2009, p. 128 (L'Afrique au cœur des lettres).

Quoi qu'il en soit, la négritude prépare le chemin vers la prise de conscience d'une identité africaine positive à affirmer. Les indépendances consacrent le désir d'émancipation des peuples colonisés. Avec la libération des États africains, la question du panafricanisme tel que prôné par la négritude se pose : peut-on parler d'un nationalisme africain global ou doit-on enserrer le nationalisme dans les limites des frontières étatiques ? Y a-t-il réellement une culture commune ayant directement partie liée avec une identité noire et, par conséquent, une littérature dite panafricaine réunissant tous les auteurs noirs francophones, ou doit-on dériver cette littérature africaine au pluriel et envisager qu'il n'y ait non pas *une* littérature africaine mais *des* littératures africaines ? De plus, les nouveaux États indépendants réunissant de nombreuses ethnies différentes au sein d'un même pays, doit-on considérer la littérature en fonction du pays ou plutôt de l'ethnie d'où elle émerge ? Si des tentatives de réponses ont été apportées, la question de la dénomination et de la délimitation géographique et/ou culturelle de la littérature africaine francophone fait aujourd'hui encore l'objet de nombreux débats.

Dans les années qui suivent la libération des peuples, un changement de tonalité survient dans les écrits des intellectuels du continent. À l'effervescence politique et à l'espoir qui imprègnent la littérature à partir des années 1930 jusqu'aux indépendances succède la désillusion provoquée par l'instauration de régimes dictatoriaux dans de nombreux pays, après un simulacre d'implantation de la démocratie. Beaucoup d'œuvres littéraires écrites et publiées après 1960 donnent à voir un continent africain désespéré, marqué par les conflits ethniques et les violences étatiques. En 1968, la publication du roman *Les Soleils des indépendances* de Ahmadou Kourouma fait véritablement événement et marque un tournant dans l'esthétique du roman africain. Les générations précédentes privilégiaient dans le roman une écriture réaliste au service d'une démonstration didactique. Cette littérature correspond généralement au roman à thèse, que Susan Rubin Suleiman définit ainsi : « Un roman "réaliste" (fondé sur une esthétique du vraisemblable et de la représentation) qui se signale au lecteur comme porteur d'un enseignement, tendant à démontrer la vérité d'une doctrine politique, philosophique, scientifique ou religieuse »⁴⁷. Dans le roman post-indépendance toutefois, les auteurs se détachent peu à peu d'une écriture réaliste pour adopter ce que Yves Clavaron, reprenant l'expression de Kenneth W. Harrow, appelle une « littérature de l'oxymore »⁴⁸. L'écriture se fait délire,

⁴⁷ SULEIMAN Susan Rubin, *Le roman à thèse ou l'autorité fictive*, Paris, PUF, 1983, p. 14 (Écriture).

⁴⁸ CLAVARON Yves, « Politique et roman postcolonial : le désenchantement des indépendances chez V. S. Naipaul (*The Mimic Men*) et A. Kourouma (*Les Soleils des indépendances*) », dans DURAND-LE GUERN

jouissance, violence. Le style se fragmente. Le grotesque, la parodie et le bizarre se côtoient et envahissent les pages. L'écrivain dénonce les politiques, se moque des tyrans, et prend conscience que l'homme noir n'est plus seulement la victime de l'Histoire, sentiment qui culminera avec le génocide du Rwanda :

On ne peut plus aujourd'hui écrire en Afrique, comme si le génocide de 1994 au Rwanda n'avait jamais eu lieu. Pas parce que la temporalité et avec l'histoire ne connaissent pas la régression. Le génocide qui eut lieu dans les Grands Lacs en 1994 n'est pas seulement la culmination sur le continent africain du temps de la violence [...]. Tragédie la plus violente que l'Afrique ait connu ces derniers temps, il est aussi le symbole d'une idée qui désormais fait corps avec la terre africaine : l'extermination de masse perpétrée par des Africains sur des Africains.⁴⁹

2.2 Les écrivains de la nouvelle génération

À partir des années 1990, nous assistons à l'émergence de ce que la critique littéraire africaniste a perçu comme étant une nouvelle génération d'écrivains africains francophones. Ceux que Abdourahman Waberi nomme les « enfants de la postcolonie » sont « presque tous nés après l'année fatidique de la décolonisation africaine : 1960, d'où ce surnom, réducteur, comme toute étiquette »⁵⁰. Avec cette nouvelle génération, la rupture avec la négritude semble être consommée. Les tenants de la négritude s'appuyaient en effet sur le levier culturel dans leur argumentation anticolonialiste. La culture africaine, commune à tous les peuples noirs, était revalorisée dans un mouvement de différenciation positive : « Il s'agissait pour les écrivains de la négritude de porter globalement les valeurs du monde noir et cela ne pouvait se faire que par une référence constante aux différents substrats culturels des sociétés africaines »⁵¹. La littérature était le médium de la revalorisation culturelle, le moyen de s'affirmer contre l'oppression, le biais par l'entremise duquel les idées étaient propagées et le combat pour la libération était en grande partie mené.

La nouvelle génération d'écrivains africains francophones se démarque quant à elle par le refus d'appartenir à toute communauté. Le lien entre la littérature et la culture africaine, qui permettait aux écrivains engagés de la négritude de construire et de revendiquer une identité africaine globale, devient de plus en plus ténu. Cela peut s'expliquer notamment par le fait que ces auteurs écrivent généralement à partir d'une

Isabelle et GALLERON Ioana (éd.), *Roman et politique. Que peut la littérature ?*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011, p. 279 (Interférences), [en ligne] <https://books.openedition.org/pur/39271>.

⁴⁹ NGANANG Patrice, *Manifeste d'une nouvelle littérature africaine. Pour une écriture préemptive*, Paris, Homnispères, 2007, p. 24 (Latitudes Noires).

⁵⁰ ABDOURAHMAN Waberi, *op. cit.*, p. 11.

⁵¹ GARNIER Xavier, « Évolution actuelle des littératures africaines », *op. cit.*, 98.

position d'exil. Loin du continent africain, héritiers des « soleils des indépendances » et de la génération du désenchantement, qui avait déjà commencé à introduire des ruptures dans la poétique littéraire, ces écrivains de la diaspora n'idéalisent désormais plus les racines africaines. Ils ne se réclament plus d'une africanité et ne désirent plus être les porte-paroles d'une quelconque communauté, comme leurs prédécesseurs. Ils vivent en France ou en Belgique et se considèrent comme étant écrivains avant tout, Africains dans un second temps : « Pour forcer un peu le trait, on pourrait dire qu'auparavant on se voulait d'abord nègre et qu'aujourd'hui on se voudrait d'abord écrivain et accessoirement nègre. C'est là un changement appréciable »⁵², écrit Abdourahman Waberi. Le regard sur le monde et sur la création littéraire se métamorphose. Beaucoup d'auteurs de cette génération transcontinentale, provenant de pays africains divers, prennent ainsi explicitement position contre l'africanité revendiquée par leurs prédécesseurs et affirment par-là même leur volonté d'être avant tout reconnus pour leur art. Kossi Efovi déclare ainsi, à propos de la mission qui incombe à l'écrivain africain : « L'écrivain africain n'est pas salarié par le ministère du tourisme, il n'a pas mission d'exprimer l'âme authentique africaine ! [...] Comprenons une fois pour toutes que nous n'avons pas de parole collective ! Nous ne devons allégeance à personne ! »⁵³. Quelques années plus tard, l'écrivain togolais ajoute, dans un entretien avec Taina Tervonen : « C'est une façon de récupérer un cliché. "Les Africains" ça a été l'invention d'un Occident qui se perçoit comme totalité et qui fabrique une totalité. Pour moi, le fait de dire que je suis Africain, c'est une façon d'entretenir un ancien rêve panafricaniste »⁵⁴. Les auteurs de la nouvelle génération cautionnent donc une lecture de leurs écrits en tant qu'œuvres littéraires produites par des individus écrivains, au-delà de toute considération sur leurs origines.

Pour Xavier Garnier, « une telle position est le fait d'écrivains qui revendiquent un bagage culturel mondial »⁵⁵. Nous assistons à une diversification de la création littéraire, perçue avant tout comme création individuelle qui s'inscrit au sein de la République mondiale des Lettres. Pour ce faire, ces auteurs doivent aussi souvent composer avec les exigences des instances de légitimations littéraires occidentales, afin d'être reconnus sur la scène culturelle.

⁵² WABERI Abdourahman, *op. cit.*, p. 11.

⁵³ EFOVI Kossi, cité par DOUIN Jean-Luc, « Écrivains d'Afrique en liberté », dans *Le Monde*, 22 mars 2002, [en ligne] https://www.lemonde.fr/archives/article/2002/03/22/ecrivains-d-afrique-en-liberte_4211457_1819218.html.

⁵⁴ EFOVI Kossi, entretien avec TERVONEN Taina, « La Polka au pays de la rumba », dans *Africultures*, septembre 1998, [en ligne] <http://africultures.com/la-polka-au-pays-de-la-rumba-555/>.

⁵⁵ GARNIER Xavier, « Évolution actuelle des littératures africaines », *op. cit.*, p. 99.

Les éléments ci-dessus expliquent pourquoi beaucoup de critiques voient, avec l'avènement de cette nouvelle génération des « enfants de la postcolonie », la fin de l'engagement littéraire dans la littérature africaine, d'autant plus que les auteurs eux-mêmes s'identifient comme étant non-engagés, en rupture avec les revendications de la négritude. C'est le cas, par exemple, de l'écrivain congolais Alain Mabanckou, qui écrit dans son article « Le chant de l'oiseau migrateur » :

[...] Pour l'écrivain originaire d'Afrique comme moi, toute la difficulté est de reconsidérer sa position, le poids qu'il porte d'une mission souvent nuisible à son épanouissement, parce qu'on lui aura pendant longtemps expliqué que la littérature était une rébellion qui ne pouvait prendre sa source que dans la communauté.⁵⁶

Le même Alain Mabanckou affirme que « écrire un livre ne veut pas dire être le porte-parole d'un pays, d'un continent »⁵⁷. Ces auteurs se préoccupent de l'écriture avant tout et estiment ne pas avoir à transmettre de message au profit d'une cause ou d'un peuple. Il s'agit pour eux de se libérer des carcans d'une détermination identitaire et culturelle :

[...] l'apparition de cette nouvelle communauté sur la scène littéraire française et africaine peut s'expliquer par l'affaiblissement sans précédent pour la littérature africaine du sentiment d'appartenance mais aussi, et corrélativement, par le renforcement, typiquement postmoderne d'un nouveau sentiment de coexistence dans un même espace géographique et dans un même temps historique.⁵⁸

In Koli Jean Bofane, quant à lui, s'exprime relativement peu sur ses motivations littéraires. Il se met à écrire tardivement, bouleversé par le génocide des Tutsis au Rwanda :

J'ai su très tôt que je voulais être écrivain, mais à 40 ans, je ne me sentais pas encore à la hauteur. Et puis, il y a eu le génocide des Tutsis. Un million de morts au Rwanda, six millions de morts au Congo. Il m'a alors semblé qu'il fallait prendre la parole pour corriger les inepties sur ces massacres que racontaient les soi-disant africanistes, tous européens ou américains d'ailleurs.⁵⁹

Confronté à une situation médiatique qui lui semble profondément injuste et révoltante, Jean Bofane décide alors de faire entendre sa voix. Il le fait au travers d'un

⁵⁶ MABANCKOU Alain, « Le chant de l'oiseau migrateur », dans LE BRIS Michel et ROUAUD Jean (éd.), *Pour une littérature-monde*, Paris, Gallimard, 2007, p. 63.

⁵⁷ MABANCKOU Alain, « Réponse d'Alain Mabanckou à Jean-Luc Raharimanana », dans *Africultures*, 23 janvier 2004, [en ligne] <http://africultures.com/reponse-dalain-mabanckou-a-jean-luc-raharimanana-3263/>.

⁵⁸ HUSTI-LABOYE Carmen, *op. cit.*, p. 42.

⁵⁹ BOFANE In Koli Jean, entretien avec CHANDA Tirthankar, « In Koli Jean Bofane : le Congo l'habite aussi », s.d., [en ligne] <http://www.rfi.fr/afrique/20180923-rencontre-dejeuner-jean-bofane-exile-congo-belle-Casa-Bruxelles>.

engagement littéraire – car ses romans sont bel et bien des romans qui *s'engagent* – qui diffère nettement de celui de la négritude, et que nous nous proposons d'analyser dans la suite de notre étude.

Partie 2 : Le Théâtre des ombres

Le contact entre les deux aires géographiques et culturelles que sont l'Occident et l'Afrique subsaharienne se place sous le signe de la violence physique et imaginaire. De cette rencontre découlent inexorablement de difficiles tourments identitaires pour les pays du cœur du continent, d'autant plus que la domination occidentale se perpétue sous la forme d'un néo-colonialisme caché sous les traits de la mondialisation. Malgré les indépendances, le voile du mythe africain continue d'obscurcir les yeux de l'Occident, qui associe toujours l'Afrique subsaharienne au paradigme d'un continent mortifère, à la fois proche et lointain, où la cruauté, la maladie et la pauvreté rencontrent la beauté sauvage et le vertige des sens. Le rôle économique et utilitaire attribué aux colonies se retrouve aujourd'hui dans la perception que le Nord entretient vis-à-vis du Sud, considéré comme le réservoir de l'humanité en termes de ressources naturelles et de richesses. Le continent africain répond ainsi à une série d'horizons d'attente et de représentations qui le dépossèdent et l'enlèvent à lui-même.

Les romans d'In Koli Jean Bofane ont ceci de particulier qu'ils reprennent le paradigme de l'Afrique prisonnière des ténèbres de la violence et de la cruauté⁶⁰. Dans ses récits, il dépeint son Congo natal et sa capitale, Kinshasa, en reprenant un imaginaire et des contenus qui confortent son lecteur occidental dans l'image que celui-ci se fait du continent africain, et lui permet de réactiver une série de convictions et de représentations historiquement associées sans grand recul à l'Afrique subsaharienne. L'auteur donne ainsi à voir la survivance du mythe africain au travers de figures et de situations « types » que l'on s'attend aisément à voir apparaître dans des récits prenant place au Congo-Kinshasa. Les thèmes de la prostitution, de la corruption, des enfants des rues, de la pauvreté et de la cruauté, qui font partie, parmi d'autres archétypes, de l'imaginaire construit et communément admis du monde africain, sont ainsi bel et bien présents dans *Mathématiques congolaises* et *Congo Inc.* La reprise de thèmes attendus pourrait s'expliquer par des raisons purement commerciales, Bofane étant publié chez Actes Sud, une maison d'édition française. Il s'agirait alors, pour l'écrivain, de ne pas bousculer le lecteur et de répondre à

⁶⁰ Ainsi que le note Véronique Bragard : « Bofane's Congo does not come out of darkness as such. It remains dark, corrupt and evil ». BRAGARD Véronique, « Out of Darkness ? Bofane's afropean ndombolo trickster resistance in *Mathématiques congolaises* », dans *Essays in French Literature and Culture*, vol. 52, n° 1, 2015, p. 70.

un horizon d'attente occidental, s'assurant ainsi le bon accueil de ses romans par le grand public.

Nous soutenons toutefois que ce motif commercial réduit le projet littéraire de Jean Bofane à une simple écriture exotique et occulte en grande partie la richesse de ses récits congolais. Au travers de ses deux premiers romans, In Koli Jean Bofane intègre les stéréotypes dans une nouvelle configuration littéraire au sein de laquelle la mégapole Kinshasa, victime de l'interventionnisme étranger, se trouve aux prises avec un chaos qui s'institutionnalise. L'auteur reprend et retourne les attentes du lecteur sur elles-mêmes en représentant une ville bloquée par la « vision dualiste du monde où le Congo ne peut exister que dans son rapport à l'Occident »⁶¹, et qui ne parvient plus à se situer par rapport à sa réalité au sein d'un monde globalisé.

Ainsi, dans ses récits, il met en scène un pays dont la structure étatique a tourné à la fiction et où le pouvoir est accaparé par des puissances qui poursuivent une série d'enjeux économiques fort éloignés des intérêts de la population. Il offre ainsi la vision d'un Congo réifié et saigné à blanc, victime des jeux d'influence et exploité jusqu'à l'extraction de ses moindres ressources. Le pays, dessiné à grands traits de crayon lors de la conférence de Berlin, est ainsi « fidèle au testament de Bismarck » (*CI*, p. 272). Cette situation politique se révèle être le symptôme d'un pays qui a perdu tout lien d'évidence avec sa propre Histoire, et renforce la problématique question de l'identité congolaise. C'est donc une capitale – et, partant – un pays, qui sont privés de tous repères et de toutes certitudes, en perte de sens auquel se raccrocher. Sous la plume de Bofane, la ville devient un théâtre, un monde de spectacle, d'illusions et d'éblouissements dans lequel les limites deviennent floues et la réalité ambiguë.

Kinshasa devient alors un non-lieu au sens où l'entend Marc Augé, un « espace métaphorique stéréotypé »⁶² peuplé des fantômes et des silhouettes étranges de ses habitants. Bofane, au travers de ce portrait du Congo, semble alors poser la question qui sous-tend ses deux premiers romans : comment, dans ces conditions, habiter le monde ?

⁶¹ BREZAULT Éloïse, « Mondialisation et « afrocontemporanéité » dans *Congo Inc.* ou comment repenser la mémoire coloniale et la modernité ? », dans BREZAULT Éloïse (éd.), « Les enjeux de la mémoire dans la littérature et les arts contemporains de la République démocratique du Congo », *Francofonia*, n° 76, 2019, p. 71.

⁶² *Ibid.*

Chapitre 3. Le pouvoir postcolonial

3.1 La fiction de l'État

Dans *Mathématiques congolaises* et *Congo Inc.*, Jean Bofane montre que l'État, au sens d'une structure publique centrale soumise à une série de normes juridiques qui lui sont supérieures, n'existe pas au Congo. Au contraire, l'auteur nous donne à voir un univers dans lequel la fonction publique a depuis longtemps quitté ses attributions légitimes pour se métamorphoser en un simulacre de pouvoir manipulé par une poignée d'individus dont les intérêts se situent résolument très loin de la chose publique et sociale. Filip de Boeck affirme en ce sens « [...] l'État a implosé pour se réduire à "un trou noir de pouvoir" »⁶³. Avec l'implosion de la structure étatique, les frontières entre les domaines privés et publics se brouillent et la sphère publique se voit contaminée par l'intrusion de jeux d'influence, de luttes pour l'accaparement du pouvoir et de manipulations uniquement motivées par l'appât du gain. La corruption se fait le symbole du brouillage entre le privé et le public et la figure maîtresse qui régit les rapports politiques au Congo : « Le dysfonctionnement de l'appareil étatique est corrélatif de l'activation de solidarités interpersonnelles familiales, claniques, clientélistes, etc. »⁶⁴. De manière significative, la première de couverture de *Mathématiques congolaises* est en réalité la partie centrale d'un tableau réalisé par l'artiste congolais Chéri Samba intitulé *Le commun des politiciens*. Cette toile prise dans son ensemble représente un homme dont l'apparence et l'expression évoquent à la fois l'opulence et l'arrogance. Les revolvers et les billets de banque d'origines diverses qui bordent le cadre de la peinture laissent à penser que l'individu berce dans des activités suspectes et dangereuses. Avec *Le commun des politiciens*, c'est le cynisme et la corruption qui caractérisent la classe politique congolaise que Chéri Samba pointe du doigt. Le tableau, qui occupe une place de choix dans la disposition matérielle du roman, donne le ton. Ainsi, dans *Mathématiques congolaises*, les politiciens sont régulièrement décrits comme étant corrompus jusqu'à la moelle : « Okito Omba était un politicien de longue date pour qui la corruption passive et le détournement de fonds étaient considérés comme un mode de vie » (*MC*, p. 142). Tous sont engagés dans des transactions illégales de nature diverse, à l'image du personnage de Makanda Rachidi, à la tête du Parti de la nouvelle démocratie, groupe

⁶³ DE BOECK Filip et PLISSART Marie-Françoise, *op. cit.*, p. 88.

⁶⁴ GARNIER Xavier, « Corps et politique dans les littératures d'Afrique », dans BESSIÈRE Jean (éd.), *Littératures francophones et politiques*, Paris, Karthala, 2009, p. 16, (Lettres du Sud).

politique d'opposition en réalité financé par le pouvoir présidentiel afin de faire croire à un semblant d'organisation démocratique :

Son parcours politique avait été des plus chaotiques, suivant en cela les fluctuations de ses prises de position. Dans un pays où la corruption était érigée en mode de gouvernement, l'homme avait jusqu'ici usé du jeu subtil et lucratif du chantage à l'ordre public. Il n'avait qu'à remuer un peu et le président s'empressait de le faire taire avec de l'argent. (*MC*, p. 20)

La corruption ronge le pays, des plus hautes sphères du pouvoir aux politiciens situés tout en bas de l'échelle jusqu'aux patrons véreux : « une certaine rumeur dit aussi que leurs patrons se rendent à des rendez-vous aussi secrets que nocturnes, pour recevoir leurs dollars et leurs instructions de la présidence » (*MC*, p. 111). Au Congo, le pouvoir appartient à celui qui s'en empare, et la population, consciente de cet état de fait, assiste aux manipulations politiques avec résignation : « Encore un coup d'État ! Et qui serait encore une fois voué à l'échec ! Qu'allait-on encore inventer pour leur rendre la vie difficile ? » (*MC*, p. 270). La politique est un jeu modelé par les arrangements et les relations clientélistes, et tant pis pour le peuple s'il a faim. Ainsi, « avec arrogance, l'illégal et l'arbitraire sont par conséquent devenus les seuls éléments capables de rendre visible un "État" de plus en plus fictif »⁶⁵.

Dans *Congo Inc.*, Jean Bofane fait un pas plus loin dans la représentation d'un pays soumis aux luttes de pouvoir et à la corruption. Les acteurs de la concupiscence ne sont plus seulement les politiciens et les patrons malhonnêtes, mais aussi les seigneurs de guerre, les pasteurs vénaux, les Casques bleus, les multinationales et les grandes institutions internationales telles que l'ONU « [...] parce que là aussi, comme dans l'existence réelle, on ne pouvait bien mener une guerre qu'abrité par des résolutions de l'organisation internationale » (*CI*, p. 19). L'État n'a plus aucun contrôle sur les transactions qui s'opèrent dans son pays et qui définissent les véritables relations de pouvoir. Dans le meilleur des cas, il ne fait que participer au banditisme institutionnel, au même titre que tous ceux qui désirent s'emparer des richesses du Congo. En partant du policier, situé tout en bas de l'échelle, qui n'hésite pas à extorquer le plus pauvre de tout ce que celui-ci possède : « Ce jour-là, autour du marché, les citoyens victimes du harcèlement du policier Zemblavaient eu l'heur de discuter moins que d'habitude, d'où pour lui une augmentation des gains perçus et de la rentabilité de son activité » (*CI*, p. 99). Ici, un officier, figure de l'État, s'en

⁶⁵ DE BOECK Filip et PLISSART Marie-Françoise, *op. cit.*, p. 88.

prend directement à la population pour s'enrichir personnellement. Quant à Kiro Bizimungu, pourvoyeur de la mondialisation et anciennement seigneur de guerre, il occupe désormais, grâce à la communauté internationale, le poste de directeur général de l'Office de préservation du parc national de la Salonga, et il compte bien profiter de sa position et de son impunité vis-à-vis de l'autorité publique pour continuer à s'emparer des richesses du pays : « Depuis son arrivée à Kinshasa, il avait réalisé que le véritable pouvoir, c'était la richesse, obtenue grâce à un pragmatisme sans faille et à une puissance de feu qu'il fallait maintenir. Ce n'est qu'avec ces éléments clés qu'il était possible de conquérir de vastes territoires regorgeant de minerais enfouis à fleur de terre [...] » (CI, p. 78). Le lecteur comprend d'ailleurs rapidement que Kiro Bizimungu, prêt à mettre le Congo à feu et à sang, travaillait main dans la main avec les forces internationales de l'ONU du temps où il était encore seigneur de guerre à plein temps : « En échange de minerai d'or ou de diamant, des casques bleus [*sic*] livraient de l'armement, des munitions, un peu de renseignement » (CI, p. 188). Quant à la figure du Casque bleu corrompu, elle apparaît sous les traits du Lituanien Waldemar Mirnas, venu prendre avantage de ce que le Congo pouvait lui offrir, depuis les jeunes filles qui se prostituent dans les rues de Kinshasa jusqu'aux ressources naturelles qui gonflent le sol congolais :

Le Kivu, où il avait été affecté ensuite, ne valait pas mieux, mais le climat y était plus agréable et le pays des Pachtonnes ne recelait pas de coltan, de cassitérite ou de diamants. L'Afghanistan, c'était bon pour les ploucs. Au Congo, au moins, tout était possible, même changer de vie et de climat, si l'on faisait un petit effort. Il suffisait de se baisser pour rafler la mise et se casser sous des cieux plus cléments [...]. (CI, p. 182)

Le Casque bleu est ainsi responsable de la mort d'une faction de soldats sous son commandement lors d'une transaction avec les hommes de Kiro Bizimungu qui aurait mal tourné. Après la signature des traités de paix, les seigneurs de guerre qui peuplent les rues de Kinshasa, aujourd'hui vêtus en costume-cravate, n'entendent pas arrêter leurs activités illégales, avec, pour complices, l'État congolais et le reste du monde :

Vous croyez quoi ? Que parce que je suis ici, à Kinshasa, là-bas dans la brousse on est au chômage technique ? [...] Nous, on aura toujours besoin de matériel pour bien faire notre travail, et les matières, là, j'en ai encore, je peux vous payer de la même façon qu'avant, il suffit de me le dire. Votre boulot, c'est expédier, non ? Un peu pour la MONUCC⁶⁶, un peu pour mes gars, qu'est-ce que vous en pensez ? (CI, p. 186)

⁶⁶ La mission de l'ONU pour la Consolidation du Congo.

Ainsi, le pouvoir au Congo n'appartient pas à une instance publique mais est détenu par des individus au-dessus des lois. C'est tout l'objet de la réflexion de Tshilombo dans *Mathématiques congolaises*, alors qu'il manigance pour se débarrasser de ses ennemis politiques : « L'indépendance serait-elle le facteur indispensable pour atteindre l'excellence ? Sommes-nous contraints, pour réaliser les plus grands desseins, de nous libérer de certaines règles ? De vivre au-dessus des lois ? » (*MC*, p. 248). La possibilité même de rendre la loi est d'ailleurs rendue caduque dans un pays gouverné par la corruption. En effet, alors que dans un État fonctionnel, le crime est extérieur et est puni par la loi, la corruption témoigne de l'insertion durable du crime au cœur du système social, rendant poreuse la frontière qui existait autrefois entre ce qui est légal et ce qui est illégal. La corruption contamine toutes les sphères de la société et « fait basculer à terme tous les principes, jusqu'à menacer le principe même d'humanité »⁶⁷. Les intérêts privés dirigent les décisions, dessinent le paysage local du pouvoir et justifient la violence exercée sur le peuple. L'État, en tant que structure publique, n'existe pas : le pouvoir est accaparé par tout un chacun, diffus dans une société régie par l'arbitraire qui fait peser l'ombre de la mort sur le peuple congolais. La structure étatique se délite jusqu'à n'être plus qu'un simple écran qui ne trompe personne. « Tombé victime de l'instabilité politique et d'un capitalisme bandit qu'il a lui-même engendrés, l'État est donc devenu pure fiction »⁶⁸.

3.2 Un monde de prédateurs

La représentation littéraire de Kinshasa dans les romans de Jean Bofane se fait l'écho de lieux qui existent réellement. Plus précisément, l'écrivain convoque fréquemment des rues, des avenues, des boulevards et des ronds-points qui quadrillent le centre de la mégapole, le quartier de la Gombe. Ces lieux de passage portent tous ou presque des noms qui rappellent la lutte pour l'indépendance et pour la liberté du peuple congolais : l'avenue Kasa-Vubu (*MC*, p. 13), du nom du premier président de la République du Congo après l'indépendance du pays, l'avenue de la Libération (*CI*, p. 121), le boulevard du 30 juin (*CI*, p. 33 ; *MC*, p. 31) qui commémore le jour de l'Indépendance, le boulevard Lumumba (*MC*, p. 18), l'avenue de la Justice (*MC*, p. 8), le rond-point de la Victoire (*MC*, p. 47), etc. Ironiquement, dans les récits de Bofane, ces routes et ces ronds-points sont empruntés avant

⁶⁷ GARNIER Xavier, *Le roman swahili. La notion de « littérature mineure » à l'épreuve*, Paris, Karthala, 2006, p. 168 (Lettres du Sud).

⁶⁸ DE BOECK Filip et PLISSART Marie-Françoise, *op. cit.*, p. 88.

tout par les puissants qui roulent dans des voitures « à la cylindrée un peu trop importante pour être honnête » (*MC*, p. 222).

Le peuple, quant à lui, tente de gagner de quoi vivre chaque jour sur le bas-côté de ces grandes avenues foulées par les nantis. Les marginaux, tels que les enfants des rues, vivent également dans le centre de la ville, mais en périphérie. Ils établissent leurs quartiers dans un hangar appelé le « Maquis » dans *Mathématiques congolaises*, ou bien ils prennent possession du Grand Marché une fois la nuit tombée et les commerçants partis dans *Congo Inc*. Le reste de la population rejoint les quartiers périphériques de la ville : « Le soir, le centre perdait de son foisonnement au profit des quartiers plus éloignés de la ville. Le peuple n'habitait pas de ce côté-ci, le quartier était réservé aux nantis et à ceux qui ne se souciaient pas des règles [...] » (*CI*, p. 161). Kinshasa attire des populations venues de partout dans le pays. Ces personnes déracinées qui arrivent en nombre perdent de la visibilité au sein de cette « humanité grouillante » (*MC*, p. 23) qui caractérise la capitale foisonnante. De la périphérie du centre où, le jour, les Kinois tentent de gagner leur vie coûte que coûte, les habitants disparaissent le soir dans les quartiers périphériques d'une ville dont les infrastructures elles-mêmes se désagrègent et se décomposent jour après jour. Pour ces populations, l'électricité ne fonctionne qu'occasionnellement et les chemins parcourus à pied sur des kilomètres pour rejoindre le lieu de travail ne sont pas asphaltés. Ainsi, à Binza-Ozone, où habite le sorcier Mbuta Luidi, les maisons sont « exiguës, bâties dans l'urgence » et « du sable partout transformait le quartier en proie facile pour l'érosion » (*MC*, p. 70). Au manque d'infrastructures répond le manque de soins et de services :

Comme tout le monde, il était obligé d'assister à la dégradation de la situation. L'État ne remplissait plus son rôle que de manière symbolique, Célio était bien placé pour le savoir. Chaque jour, le pouvoir d'achat s'amenuisait. Les denrées alimentaires étaient rares et hors de prix. Le système de santé n'existait plus depuis longtemps. Le sida et ses conséquences s'étant ajoutés à tout cela, l'ensemble était devenu ingérable. Les gens ne tenaient plus que par la peau qui les recouvrait. (*MC*, p. 210)

Les Kinois disparaissent dans une ville qui s'érode, invisibles qui luttent parmi les invisibles, à l'image de Gaucher qui, témoin du massacre de Limete commandité par le gouvernement lui-même, promet à l'adjudant Bamba et à son lieutenant Landu de disparaître dans les quartiers surpeuplés de la ville : « Il se souvint brusquement qu'il avait un oncle éloigné habitant Masina dans les faubourgs de la ville. Il leur assura que là-bas, parmi la multitude, il deviendrait soluble, invisible à quatre-vingt-dix pour cent et

naturellement biodégradé » (*MC*, p. 62). Cette population qui fourmille occupe une position subalterne absolue. Anonyme, elle est constamment la proie des puissants qui parcourent les grandes artères de la ville et pour qui la foule est un objet à manipuler et/ou une source d'extorsion. Ainsi, dans *Mathématiques congolaises*, Célio s'interroge : « Telle était donc la règle universelle ? pensa Célio. Les plus grands mangeaient-ils systématiquement les plus petits ? Aux yeux de gens comme Tshilombo, Baestro et tous ces infortunés n'étaient-ils que des insectes ? » (*MC*, p. 242). Dans *Congo Inc.*, le constat est le même : les pauvres forment « comme un troupeau de gnous qui n'auraient rien à faire les uns des autres » (*CI*, p. 128). Ils sont inévitablement la cible des plus forts qu'eux :

Au-dessus de cette pyramide alimentaire figuraient les grands prédateurs, les policiers et militaires en civil qui tentaient de tirer leur épingle du jeu en attaquant à plusieurs, en isolant la proie, en montrant les dents, pour finalement laisser la victime délestée d'une partie de son magot et frustrée, parce qu'elle n'y pouvait rien, mais que c'était la loi qui régnait dans cette jungle du Grand Marché [...]. (*CI*, p. 128)

Le champ sémantique de cet extrait ne trompe pas : Kinshasa est un véritable terrain de chasse. Les personnages puissants des romans de Jean Bofane sont régulièrement associés à des animaux prédateurs et dangereux qui s'emparent des biens et des personnes indistinctement. Dans *Congo Inc.*, le surnom de Kiro Bizimungu alors qu'il sème la terreur dans l'est du Congo avec son groupe armé est Kobra Zulu. Dans *Mathématiques congolaises*, Tshilombo, directeur du bureau Information et Plans, est régulièrement rapproché du crocodile : « [...] sous le babillage de souris il y avait une mâchoire de crocodile [...] » (*MC*, p. 90)⁶⁹. Bamba et Landu, son adjudant, sont tour à tour des fauves ou des requins dont le « 4x4 bleu marine sillonnait la ville, pareil aux fauves que l'on appelle de façon appropriée prédateurs » (*MC*, p. 51). Quant à Makanda Rachidi, s'il « affichait des airs de lion des savanes, et avait comme eux le goût de la chair fraîche, sa nature profonde était plutôt celle des hyènes car, pour l'instant, il ne pouvait que se contenter d'imiter leurs ricanements intérieurs » (*MC*, p. 200). La moquerie tangible du narrateur vis-à-vis du personnage ne permet pas d'oublier la cruelle loi du plus fort qui règne sur Kinshasa.

La puissance et le pouvoir semblent aller de pair avec la taille imposante, voire l'embonpoint, des personnages dans les romans de Bofane. Si le peuple se caractérise par

⁶⁹ Voir aussi : « La porte arrière de la Mercedes s'ouvrit alors et un soulier en caïman d'une pointure considérable apparut. Gonzague Tshilombo était venu consoler mère Bokeke de la mort de son neveu » (*MC*, p. 42).

son aspect fragile causé par la précarité et la faim, les prédateurs urbains se distinguent par leur stature. Gonzague Tshilombo « en imposait par la taille » (*MC*, p. 39) et « sa haute stature ne passait pas inaperçue » (*MC*, p. 193). Makanda Rachidi possède un « corps massif » et un « visage énorme, carré » (*MC*, p. 20). Bamba est également grand en taille, même s'il est dit de lui qu'il est « sec » (*MC*, p. 11). Il en va de même pour les personnages de *Congo Inc.* La première apparition de Kiro Bizimungu dans le roman laisse au lecteur une impression alarmante de puissance et de danger imminent : « L'homme, d'une stature imposante, le crâne rasé, la peau sombre, accompagné de deux gardes du corps, emprunta l'ascenseur jusqu'au cinquième étage » (*CI*, p. 77). Waldemar Mirnas, quant à lui, « était un géant de plus d'un mètre quatre-vingt-cinq. À quarante ans, l'embonpoint avait envahi sa taille » (*CI*, p. 225). Le Lituanien est représenté à plusieurs reprises savourant un repas copieux, préparé dans certains cas par Shasha la Jactance, l'enfant des rues qui une fois par semaine « était sa chose » (*CI*, p. 224). L'opulence, la domination et le pouvoir semblent aller de pair avec la corpulence, la stature imposante et le fait de bien manger. Waldemar Mirnas apparaît presque comme un bon vivant amateur de bonne chair, dans tous les sens de l'expression. Face à ces géants de pouvoir, le peuple qui a faim fait difficilement le poids. Les enfants des rues en particulier, pour survivre, ne peuvent montrer aucune faiblesse, pourtant trahis par leur apparence : « Leur physique était remarquable. La précarité avait asséché leurs muscles, les rendant aussi durs et noueux que de la corde. Il n'y avait pas d'enfants replets parmi eux » (*CI*, p. 84). Les personnages principaux des deux romans sont aussi de taille modeste : Célio est mince et « de taille très moyenne » (*MC*, p. 82) et Isookanga est un Pygmée. Ainsi, les habitants de Kinshasa vivent dans la menace constante de la prédation urbaine, insectes parmi les crocodiles, requins, serpents et autres animaux dangereux.

3.3 Promiscuité du pouvoir et corporéité

Le dysfonctionnement d'un État qui, gangrené par la corruption, se désagrège et s'achemine petit à petit vers une pure fiction, ainsi que la libre circulation de prédateurs assoiffés de pouvoir et motivés uniquement par l'appât du gain, indique que l'ancienne distinction entre ce qui est de l'ordre du public et ce qui appartient à la sphère privée s'est élimée depuis longtemps. Le pouvoir au Congo ne se concentre plus au sein d'une instance étatique mais circule dans la mégapole congolaise sous forme de flux ambiants. Les positions de pouvoir ne sont d'ailleurs pas acquises une fois pour toutes, « elles sont le

point de convergence d'une immense guerre d'influence »⁷⁰. Ainsi vont les pensées de Makanda Rachidi dans *Mathématiques congolaises* : « Il suffisait de gesticuler un peu, de se montrer opportuniste pour être remarqué par le chef de l'État et recevoir un poste et les avantages financiers associés. [...] Seuls les hommes sans scrupules et ne craignant pas de nager à contre-courant pouvaient réussir » (*MC*, p. 204).

Dans le Congo natal de Jean Bofane, le pouvoir est diffus, arbitraire et violent. Puisque l'État est une fiction, il n'existe aucun moyen efficace de faire appliquer les lois de manière juste et transparente. Le seul procès dont il est question dans les deux premiers romans de l'écrivain n'est qu'un « simulacre de procès » (*MC*, p. 307). Dans *Congo Inc.*, les seigneurs de guerre arpentent les rues de la ville sans être inquiétés. Et si Chiara Argento parvient finalement, après des mois de travail, à obtenir que Kiro Bizimungu soit arrêté, celui-ci s'enfuit avec sa femme et c'est finalement le peuple qui rendra justice en immolant l'ancien commandant Kobra Zulu :

La jeune femme ne comprenait pas cette apathie qui saisissait les dirigeants congolais au moment de neutraliser des individus qui leur étaient nuisibles. Il est vrai que les ramifications étaient tellement nombreuses et complexes que le tout ressemblait à un immense mikado menacé d'écroulement si on ne bougeait pas le bâtonnet approprié. Tout le monde était lié par des activités, avouables ou non [...]. Pour faire court, chacun tenait chacun par les bourses, dans ce pays. (*CI*, p. 262)

Selon Xavier Garnier, les écrivains africains francophones nous montrent « qu'il n'y a pas de sphère politique mais un milieu politique ambiant auquel nul n'échappe »⁷¹. Dans son article « Corps et politique dans les littératures d'Afrique », il établit la différence entre ce que nous appellerons le corps social et le corps privé. Le corps social est celui du citoyen, à savoir la « face publique et contrôlée de chacun d'entre nous »⁷². Le corps privé relève, à priori, de l'intime, du personnel, de ce qui généralement n'intervient pas dans la sphère publique. Dans une conception typiquement occidentale, l'État s'adresse au corps social, au citoyen, et le corps privé appartient à la personne. Ainsi, « la politique est repoussée ailleurs, hors des sensations corporelles, dans un monde d'idées abstraites concernant les modalités de cohabitation des corps »⁷³. Le corps matériel et désirant est privé, le corps réflexif, c'est-à-dire ce qui est de l'ordre des idées, est public. La division entre le public et le privé est nette : l'idée même de l'existence d'une sphère privée dépend

⁷⁰ GARNIER Xavier, « Corps et politique dans les littératures d'Afrique », *op. cit.*, p. 17.

⁷¹ *Ibid.*, p. 15.

⁷² *Ibid.*

⁷³ *Ibid.*, p. 18.

de l'existence d'un État « garant de l'organisation macropolitique »⁷⁴ des corps, un État structuré et structurant.

C'est ainsi que dans *Mathématiques congolaise* et *Congo Inc.*, le corps n'est pas l'affaire exclusive du privé, tout comme le pouvoir n'est pas du domaine de l'État. Si, nous l'avons dit, le pouvoir est diffus et accaparé par des personnes sans vergogne, relevant ainsi de la sphère du privé, alors ce pouvoir se caractérise par son arbitrarité, sa promiscuité avec l'individu et touche directement aux corps des personnes. Autrement dit, la frontière entre le privé et le public étant rendue caduque par la privatisation du pouvoir et l'inscription généralisée du crime au sein du système social, plus rien n'empêche les puissants de porter directement atteinte à la sphère intime du peuple qu'ils dominent, puisque celle-ci n'existe pas en tant que telle.

Dans les romans qui font l'objet de notre étude, cette atteinte à la corporéité des individus se fait sous le mode de la soustraction⁷⁵ et aboutit à « l'instrumentalisation généralisée de l'existence humaine et la destruction matérielle du corps humain et des populations »⁷⁶. De manière tout à fait significative, le second chapitre de *Mathématiques congolaises* porte d'ailleurs le titre « Apologie de la soustraction ». Ce mode spécifique de domination de la population kinoise, et de la population congolaise dans son ensemble, est omniprésent dans les récits d'In Koli Jean Bofane. Il s'observe par exemple au travers de l'attention portée à la situation de précarité extrême dans laquelle baigne la très grande majorité du peuple de Kinshasa, en raison notamment du manque de prise en charge de la part de l'État. Dans *Mathématiques congolaises*, la Faim est précisément un personnage à part entière qui prend les traits d'un serpent à deux têtes dévorant la population de l'intérieur :

Entre-temps, la Faim, au milieu de la population, gagnait du terrain, faisait des ravages considérables. Elle progressait en rampant, impitoyable comme un python à deux têtes. Elle se lovait dans les ventres pareille à un reptile particulièrement hargneux creusant le vide total autour de sa personne. [...] L'animal qui, depuis longtemps, avait pris la place des viscères, manifestait sa présence en affaiblissant le métabolisme, se nourrissant de chair et d'autres substances vitales. On était obligés de vivre sur ses maigres réserves.

⁷⁴ GARNIER Xavier, « Corps et politique dans les littératures d'Afrique », *op. cit.*

⁷⁵ WEST-PAVLOV Russel, « Participatory cultures and biopolitics in the Global South in In Koli Jean Bofane's *Congo Inc.* », dans *Research in african literatures*, vol. 48, n° 4, 2017, p. 113, [en ligne] <https://muse.jhu.edu/article/690424/pdf>.

⁷⁶ « the generalized instrumentalization of human existence and the material destruction of human bodies and populations » (Notre traduction). Dans MBEMBE Achille, « Necropolitics », dans *Public Culture*, vol. 15, n° 1, 2003, p. 14, [en ligne] https://warwick.ac.uk/fac/arts/english/currentstudents/postgraduate/masters/modules/postcol_theory/mbembe_22necropolitics22.pdf.

[...] A la question de savoir comment on pouvait aller, la réponse était : “*Nzala !*”, “la Faim !”. Elle s’était institutionnalisée. (MC, pp. 25-26)

La Faim frappe tout un chacun, sauf les puissants. Elle propage la maladie, dévore les entrailles, affaiblit les corps et impose au peuple la poursuite de la survie immédiate par tous les moyens possibles, même si cela implique de vendre son corps ou son âme. Elle est l’une des grandes forces agissantes de soustraction au Congo-Kinshasa.

Les corps et la vie des hommes et des femmes du pays sont manipulables selon les vœux et les intérêts. C’est l’un des postulats sur lequel repose le fonctionnement du bureau Information et Plans dans *Mathématiques congolaises* : « Mais nous, au Bureau, c’est la matière humaine que nous aurons à manipuler » (MC, p. 91). Alors, pour maintenir une façade de gouvernement en marche vers la transition démocratique, un massacre est organisé, le massacre de Limete. Pour garder secrètes les manigances du bureau Information et Plans, des militaires sont envoyés afin de faire disparaître le seul témoin qui pourrait révéler au grand jour les agissements du bureau en question, à savoir Gaucher, le frère de Baestro. Et pour s’assurer un prêt de plusieurs millions de dollars du gouvernement américain au budget de l’État ainsi que la signature de contrats pétroliers importants, un ressortissant français est enlevé, torturé et emmené dans une des nombreuses villas inoccupées transformées en cachots : « L’endroit était secret et, officiellement, aucun des prisonniers se trouvant là n’existait vraiment. De là à disparaître... » (MC, p. 185).

Dans le Congo de Jean Bofane, la vie ne semble pas avoir beaucoup de valeur si quelque chose d’autre peut être obtenu en échange. Ce régime de la soustraction culmine certainement dans la manière dont les populations sont asservies, utilisées, déplacées et massacrées par une série d’agents nationaux et internationaux dans le cadre de la mondialisation. À la lecture de *Mathématiques congolaises* et de *Congo Inc.*, et même si le phénomène de la mondialisation fait plus explicitement l’objet du second roman que du premier, il apparaît évident que dans la mise en réseau du globe, les Congolais ne participent pas à l’économie mondiale en tant que sujets mais bel et bien en tant qu’objets. La mise en abyme opérée par le biais du jeu vidéo *Raging Trade* invite à une lecture globale des luttes de pouvoir dont il est question dans *Congo Inc.*, mais aussi dans *Mathématiques congolaises* :

Il convoitait tout : minerais, pétrole, eau, tout était bon à prendre. C’était un raider, Isookanga, un vorace. Parce que le jeu l’exigeait : c’était manger ou se faire manger. Mais l’enjeu essentiel restait l’exploitation des ressources minières. [...] Pour atteindre

ces objectifs, il préconisait la guerre et tous ses corollaires : bombardements intensifs, nettoyage ethnique, déplacements de population, esclavage... (CI, p. 19)

Seuls les plus forts, ceux qui se sont départis de tout sens moral et de toute valeur, trouvent avantageuse la situation. Militaires, troupes internationales, groupes et firmes commerciales, milices et factions armées indépendantes : tous voient dans le corps des populations locales une matière à exploiter :

Les oubliés du miracle économique produisaient et manipulaient des denrées inestimables et rares, destinées à une technologie de pointe dont certaines applications avaient tout simplement pour but de les asservir encore davantage. Les circuits intégrés allaient produire des images et des concepts pour continuer à les persuader qu'ils seraient toujours les derniers des derniers sur la planète qui est la nôtre, et que tous leurs combats utopiques seraient toujours vains et, de toute façon, voués à l'échec. (MC, p. 129)

Dans cet extrait issu du premier roman de Jean Bofane, les « oubliés du miracle économique » constituent la main d'œuvre d'un capitalisme néolibéral sauvage dont ils représentent également les premières victimes.

Même constat dans *Congo Inc.*, où il devient tangible que tout, des terres ancestrales aux femmes, épouses et mères, appartient sans discussion aux puissants : « Contrôler une région, c'était également faire main basse sur des taxes, sur une main-d'œuvre à exploiter, sur les femmes dont ses hommes avaient besoin, et sur le sang, denrée que l'on pouvait faire couler en gage de soumission totale » (CI, p. 78). Soit les personnes abandonnent leurs terres à temps, soit les conquérants procèdent à « l'éradication systématique et méthodique d'une population donnée » (CI, p. 79). Les hommes et les femmes sont expulsés de leurs villages, réifiés, soustraits à leur humanité et réduits à de la vulgaire chair fraîche : « Cette partie du Congo était devenue une zone de non-droit où la chair humaine était débitée comme de la viande à l'abattoir et où seule la poudre avait encore voix au chapitre » (CI, p. 80). Le principe de soustraction est même érigé en règle lorsqu'il s'agit de démembrer en public le chef coutumier du village attaqué avant de procéder au carnage de l'ensemble des villageois : « Une règle avait été mise au point. Simple, mais délicate à appliquer, elle s'intitulait la "Règle de la soustraction posément accélérée" » (CI, p. 135). Dans un pays dont les frontières ont été dessinées par l'opresseur, qui perd le lien avec les traditions et où l'État, fictif, ne parvient pas à produire un discours central et officiel qui rassemblerait sa population⁷⁷ et consacrerait sa propre émergence en tant qu'entité publique,

⁷⁷ DE BOECK Filip et PLESSART Marie-Françoise, *op. cit.*, p. 88.

démembrer un chef coutumier revient à poser un acte très fort. S'acharner à séparer un à un les membres d'un corps, c'est non seulement procéder à la réification de l'homme qui devient simple matière manipulable, lui retirant ainsi son humanité, mais c'est également sectionner « les limites physiques et culturelles du corps humain »⁷⁸ et porter alors atteinte à la mémoire, aux traditions et aux discours d'un pays qui, finalement, ne s'appartient pas et ne s'est sans doute jamais appartenu⁷⁹. En coupant les limites physiques du corps humain, on soustrait à la société ses limites culturelles. Cette violence arbitraire contribue ainsi à la création d'une culture mutilée et évidée.

Au Congo, les individus sont donc réduits à de simples ressources exploitables et exploitées par ceux qui se sont emparés du pouvoir au service de la mondialisation. Deux exemples, tirés de *Congo Inc.*, peuvent encore participer à illustrer notre propos. Le cas de Shasha la Jactance d'abord, qui une fois par semaine vend son corps au Casque bleu lituanien : « Elle était dotée d'un tempérament de lynx et Waldemar Mirnas n'avait de cesse de la plier à son bon vouloir » (*CI*, p. 224). Durant ces soirées passées à deux, l'homme attend d'elle qu'elle lui prépare un repas, uniquement vêtue d'un tablier blanc de soubrette, marquant la soumission et la réification totale de celle qui s'appelait autrefois Charlène et qui a dû se faire une place « avec bec et ongles » (*CI*, p. 225) parmi les shégués du Grand Marché. Le second exemple est celui du Chinois Zhang Xia, abandonné à Kinshasa par son patron, M. Liu Kai : « Zhang Xia ne le savait peut-être pas mais certains considéraient sa personne comme un simple bien. Pas un bien de consommation, évidemment, mais il pouvait passer pour un bien de production, aisément » (*CI*, p. 64). Victime parmi d'autres de la course à l'influence et aux richesses, le jeune homme issu de la province du Sichuan tire un constat sans appel : « La mondialisation, c'est merdique » (*CI*, p. 73).

3.4 L'institutionnalisation du chaos

Au Congo, les flux de pouvoir sont ainsi capturés par des puissances étatiques (Gonzague Tshilombo, l'armée d'État et les policiers, par exemple) ou non-étatiques (les agents d'organisations internationales, les multinationales, les seigneurs de guerre et autres groupes armés indépendants). Les puissants n'ont à rendre de compte à personne et font ainsi régner l'arbitraire et la loi du plus fort sur le territoire. Cette situation qui peut sembler locale s'inscrit en réalité dans un contexte plus global de domination du Nord sur le Sud,

⁷⁸ DE BOECK Filip et PLISSART Marie-Françoise, *op. cit.*, p. 127.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 118.

impliquant un mélange d'enjeux nationaux et internationaux divers. À Kinshasa, le chaos s'institutionnalise.

Le syntagme « institutionnalisation du chaos » qui réfère à la vie kinoise et congolaise nous intéresse dans la mesure où le rapprochement des deux composantes du syntagme fait presque office d'oxymore. Dire que le chaos s'institutionnalise revient à mettre, paradoxalement, le chaos dans des cadres, ou plutôt à ériger le chaos comme cadre permanent de l'organisation de la société. L'arbitraire s'élève en structure et l'ordre et le désordre s'imbriquent désormais l'un dans l'autre, indistinctement. Dès lors, le chaos règne en maître, et le chaos se nourrit du chaos. Chaque idéologie, chaque parole, chaque action est susceptible d'être récupérée par le chaos pour alimenter le réseau de puissance et d'arbitraire qui domine le contexte ambiant de la société congolaise. Trois exemples parmi les plus évidents dans les romans d'In Koli Jean Bofane illustrent cette situation d'une société en proie à un chaos qui se nourrit de lui-même.

Le premier exemple est celui qui concerne la Faim dans *Mathématiques congolaises*. Si celle-ci détruit les corps et fait des ravages dans la population, il n'empêche qu'elle fait tourner une machinerie chaotique qui grandit grâce aux opportunités offertes par la précarité :

Chaque jour, la Faim additionnait des points. [...] Afin de préserver les comptes du président de la République et d'équilibrer la balance de paiements du Fonds monétaire international, les Kinois s'étaient organisés pour gérer l'insatiabilité du monstre à double mâchoire. [...] Le Fonds monétaire international applaudit devant tant de combativité. Il se félicita de la condition physique du Kinois, de son sens de l'adaptation, mais surtout, de sa faculté à encaisser les crochets de la bête à l'estomac. (*MC*, p. 27)

La Faim entraîne la lutte désespérée pour la subsistance et, par conséquent, la création d'une économie informelle du troc, de l'échange et du marché noir sans laquelle le pays ne pourrait pas survivre. À son tour, la Faim s'institutionnalise, d'autant plus qu'« on disait que des images d'elles se vendaient très cher à l'étranger » (*MC*, p. 26).

Le cas de la démocratie permet aussi d'envisager cet état de fait. Alors que la communauté internationale exige du Congo une transition démocratique, la démocratie est utilisée comme un masque sous couvert duquel les intentions malhonnêtes se dissimulent. En République du Congo, on *joue* au jeu de la démocratie quand en réalité, l'arbitraire et le chaos demeurent. Grâce au nom de démocratie, tous les coups sont permis. Les hommes politiques se l'approprient, la manipulent et la salissent à leur guise pour servir des intérêts

purement personnels qui ne travaillent nullement à une transition démocratique transparente :

La pauvre, depuis l'évolution politique dans le pays, avait en effet été prise pour maîtresse par de nombreux individus tels que lui. Sans chercher à être séduits, ils l'avaient accaparée à l'aide de bagout, d'audace et d'une bonne dose de cynisme. Par leur train de vie outrancier, ces personnages la faisaient passer pour vénale. En dépit de sa grande beauté, ils la souillaient, la nuit, à plusieurs, dans des réunions secrètes. La démocratie, ainsi humiliée, était dans de sales draps. (*MC*, p. 15)

Enfin, la mondialisation rend également possible l'illustration de ce phénomène d'institutionnalisation du chaos dans la société congolaise. De par ses exigences de productivité et d'enrichissement, de par ses modalités de construction d'un réseau qui se voudrait global, de par l'ingérence des pays riches dans les pays en développement qu'elle couvre, de par les relations hiérarchiques et inégales qu'elle entraîne et de par les désirs de convoitise qu'elle éveille, elle accentue et participe activement au chaos qui règne en maître sur le pays. Dans les récits de Jean Bofane, l'idéologie de la mondialisation débridée asservit les peuples, les enferme dans un rôle purement utilitaire et exclut les plus pauvres, qui s'enlisent encore un peu plus chaque jour dans la précarité et la course à la survie.

Le chaos reprend les discours, les idéologies, les situations, il les légitime, les tourne et les retourne à son avantage et de ce fait, semble être toujours dans un processus qui l'institutionnalise. L'arbitraire devient une règle et le chaos s'édifie alors en vie quotidienne. L'oxymore originelle s'érige en prison qui prolifère et déborde sans cesse, ne laissant que très peu de chance à ceux qu'elle retient entre ses filets de s'échapper. Les paroles de Chiara Argento dans *Congo Inc.* sont, à ce propos, particulièrement frappantes : « Il y a beaucoup trop d'intérêts au Congo, Célio. Tout le monde veut s'y remplir les poches. Les rébellions ne servent qu'à cela, tous nos rapports le prouvent. Nos casques bleus font comme tout le monde, c'est aussi simple » (*CI*, p. 231).

Chapitre 4. Un monde en perte de sens

4.1 La mort du sorcier et du léopard

Comment comprendre une situation politique dans laquelle le chaos s'institutionnalise en lieu et place de l'État et où la mégapole Kinshasa devient le terrain de jeu et de chasse des puissants sans foi ni loi qui manipulent le peuple à leur guise pour servir des intérêts obscurs ? Il faut, nous semble-t-il, intégrer notre analyse d'une société congolaise traversée par des flux de pouvoir, réifiée et chaotique, dans la perspective plus

générale d'un monde sorti de son Histoire, dominé et raconté dans des mots qui ne sont pas les siens. Un univers en perte de sens, de certitudes et de valeurs. Afin d'appréhender au mieux ce phénomène de perte et de manque qu'expérimente le pays et que concentre sa capitale, il s'agit de déterminer plus précisément le blocage premier dont découle le dérèglement qui empêche le Congo de se reconnecter avec sa réalité propre. En effet, dans les romans de Jean Bofane, les choses semblent ne plus fonctionner comme elles le devraient en raison du rapport difficile qu'entretient actuellement le pays avec non seulement la tradition, mais aussi la modernité. Ceci peut s'observer au travers de deux épisodes symptomatiques, celui de la mort du sorcier Mbuta Luidi dans *Mathématiques congolaises* et celui de l'attaque du léopard Nkoi Mobali par un groupe de phacochères dans *Congo Inc.* Ces deux épisodes clés nous permettront de prendre la mesure exacte du déséquilibre qui secoue la capitale congolaise.

Dans *Mathématiques congolaises*, l'adjudant Bamba Togbia, lassé d'être muté de garnison en garnison et de remplir des tâches obscures qu'il a de plus en plus de mal à assumer, désire obtenir un poste routinier au sein de l'armée. Il décide de se rendre chez le sorcier Mbuta Luidi, ce qu'il justifie de la manière suivante : « Pour mettre en échec certaines créatures de l'au-delà, il était parfois nécessaire de recourir à des médiateurs, seuls capables de dénouer des écheveaux devenus trop complexes » (*MC*, p. 70). La croyance dans le pouvoir d'un médiateur sorcier capable de faire le pont entre les mondes, celui des vivants et celui des morts, afin d'impacter le monde des vivants, fait partie intégrante de l'organisation des sociétés traditionnelles africaines. Pourtant, les choses ne se passent pas comme prévu : « Les ancêtres sont en colère, psalmodia Mbuta Luidi. Surtout l'un d'eux. Il a eu à connaître un problème grave. Comme un coincement » (*MC*, p. 75). Finalement, l'intervention malvenue de Landu, qui substitue à l'objet appartenant à un être cher, nécessaire pour le sacrifice, la brosse à dents du sorcier, court-circuite explicitement le processus magique. Lorsque Bamba retourne chez le sorcier, c'est la « dépouille dérisoire de Mbuta Luidi » (*MC*, p. 139) qu'il découvre. Les voisins lui dévoilent la malédiction prononcée par le sorcier avant de mourir contre celui qui lui a donné la brosse à dents : « [...] si cette personne s'avisait de s'endormir la nuit, ne fût-ce qu'une seule fois, ne fût-ce qu'une seule seconde, il s'endormirait pour toujours » (*MC*, p. 138). À partir de là commence une véritable descente aux Enfers pour Bamba qui ne dort plus la nuit et travaille le jour. L'adjudant ne ferme ainsi plus les yeux une fois le soleil couché et peine à les garder ouverts durant la journée. Peu à peu, le sommeil l'assaille aux moments les plus imprévisibles, et sa capacité à distinguer les choses qui l'entourent en pleine lumière

s'amenuise : « Pour l'instant en tout cas, sa principale préoccupation était de rester éveillé. Sa vue lui jouait des tours. Tout à coup, elle se brouillait ou alors subitement devenait floue. [...] Il ne supportait plus l'éclat du soleil » (*MC*, p. 207). Les frontières entre le jour et la nuit deviennent floues, elles circulent et se meuvent, et Bamba commence à avoir des hallucinations. Finalement, il meurt d'épuisement, une nuit alors qu'il est poursuivi par les hommes de Tshilombo. La malédiction, ironiquement, s'est accomplie.

Dans *Congo Inc.*, alors que le manque anormal de gibier dans la forêt pousse Vieux Lomama à parcourir de plus grandes distances pour trouver de quoi subsister, il découvre le corps sans vie du léopard Nkoi Mobali, « le seigneur des lieux, celui qui faisait la loi à des kilomètres à la ronde » (*CI*, pp. 201-202). Le monarque qui régnait sur les terres des Ekonda a succombé à une attaque de phacochères, animaux irascibles qui ne vivent habituellement pas dans cette zone de la forêt. Si, en temps normal, « la nature savait comment réguler son propre fonctionnement » (*CI*, p. 202), la mort du léopard témoigne d'un dérèglement profond dû à la présence du pylône de télécommunication installé au cœur des terres ancestrales par les agents de la modernité et de la mondialisation. Pour Vieux Lomama, la disparition de Nkoi Mobali représente une atteinte à l'équilibre du monde qui rapproche pas à pas l'humanité de l'Apocalypse : « Ça paraîtrait sans importance mais c'était peut-être aussi les signes des prémices d'un événement tel que la fin du monde, ou quelque chose qui y ressemblerait quand même un peu » (*CI*, p. 206).

Ces deux événements rendent explicitement compte d'un monde dérégulé où le déséquilibre provient d'un blocage dans les relations au temps, c'est-à-dire à la mémoire, à la coutume et au futur, et dans les relations à l'espace, à savoir ce qui provient d'ici et ce qui arrive d'ailleurs. Dans le premier cas, le recours à la tradition par le biais d'un féticheur est escamoté par l'intervention naïve du jeune Landu. Bamba, pour éviter que les dernières paroles du sorcier ne s'accomplissent, se prive de sommeil et finit par mourir d'épuisement. Avec ironie et distance, ce qui est mis en scène, c'est l'impossible recours à la tradition ainsi que la mise en abyme d'un dysfonctionnement généralisé dans lequel, notamment, le jour devient brumeux et la nuit se peuple de somnambules. En effet, la coutume, ainsi que Xavier Garnier le précise, est ce qui donne du sens au chaos. Elle représente « l'ensemble des habitudes transmises par lesquelles le corps social habite le monde. Ces coutumes n'ont de sens qu'en fonction de la réponse qu'elles apportent aux poussées déstructurantes du réel d'une part, et du type d'individuation qu'elles génèrent d'autre part »⁸⁰. Or, dans la

⁸⁰ GARNIER Xavier, *Le roman swahili, op. cit.*, p. 45.

mégapole de Kinshasa, il semble que le retour aux traditions se fasse sous un mode qui est problématique, ce qui s'explique notamment par le fait que le pays, modelé par l'extérieur, rassemble de manière superficielle plus de quatre cents ethnies : « Il est vrai que, dans un pays abritant plus de quatre cents ethnies, tout le monde représentait finalement une minorité [...] » (*CI*, p. 129). Dans le second cas, la modernité qui s'introduit dans la forêt sous la forme du pylône est le déclencheur d'une perturbation qui frappe l'écosystème et, avec lui, tout un mode de vie coutumier qui semblait s'être plus ou moins préservé jusque-là. La forêt est en effet le lieu de la tradition et abrite sous ses arbres un équilibre naturel, des cultures et modes de vie ancestraux que l'antenne-relais met en danger, d'où la colère de Vieux Lomama à l'encontre d'Isookanga : « Et maintenant, tu passes des heures enfermé seul dans ta case, plusieurs fois par semaine, à regarder des ombres sur un écran. [...] Ceux qui parlent de modernité veulent nous éliminer, Isookanga, mon fils » (*CI*, p. 15). Ainsi, le bouleversement occasionné par l'implantation du pylône, symbole de la modernité et, par ce biais, de la mondialisation⁸¹, prend des accents de fin du monde. Par ailleurs, en même temps que l'installation du pylône déséquilibre l'ordre des choses, la forêt est également saisie et réifiée par le regard de Kiro Bizimungu, qui ne perçoit cet espace qu'en tant qu'il abrite des richesses inestimables en son sol. D'espace vivant, la forêt devient l'objet de la mondialisation.

Ces deux épisodes ne sont pas les seuls, dans les romans de Bofane, à mettre en perspective les impossibles que représentent la tradition et la modernité dans le Congo contemporain. Évoquons par exemple les moqueries dont fait régulièrement l'objet Vieux Isemanga dans *Mathématiques congolaises*, notamment lorsqu'il défend le retour aux lois ancestrales : « Chez nous, pour construire notre propre modèle politique, nous devrions nous référer plus à nos racines, aux lois et aux principes qui gouvernaient nos sociétés avant l'arrivée de l'homme blanc » (*MC*, pp. 84-85). Une fois son argumentation terminée, son public, sceptique au départ, se rit de lui. Ou encore, la description faussement admirative de l'intérieur de la maison de Bamba, qui cette fois raille l'illusion de la modernité congolaise : « Il disposait de tout le confort moderne : téléviseur dix-sept pouces, ventilateur pivotant à quatre vitesses avec lumières clignotantes incorporées, horloge électrique avec carillon, en direct de Shanghai, et congélateur, un clone de Whirlpool [...] »

⁸¹ L'antenne permet en effet l'entrée de la forêt dans le réseau de communication mondial. Ainsi, Isookanga, ayant volé l'ordinateur portable de l'africaniste Aude Martin, entre en contact avec le monde grâce à l'antenne : « il y eut un dé clic et le monde s'ouvrit à lui d'une façon qu'il n'aurait jamais imaginée [...] » (*CI*, p. 32).

(MC, p. 48). Mais la mort du sorcier et celle du léopard permettent de relier de manière évidente une société bloquée dans ses rapports à la tradition et à la modernité, au passé et au futur, à ce qui provient d'ici et ce qui se fait entendre de là-bas, et les dérèglements que cette même société connaît dans son quotidien. Pour répondre « aux poussées déstructurantes du réel », selon les mots de Xavier Garnier, ni la coutume, dénaturée et appauvrie, ni la modernité, illusion riche en promesses mais inaccessible pour la majorité de la population, d'autant plus que celle-ci est asservie la mondialisation, ne semblent pouvoir servir de point d'appui pour le Congo.

4.2 Mascarade kinoise

Avant la rencontre entre l'Occident et l'Afrique subsaharienne, les sociétés africaines qui vivaient sur les terres prenaient forme grâce à la coutume, qui était une structure de sens complète à laquelle les peuples pouvaient se référer pour lire et vivre le monde. Les sociétés étaient constituées d'une multitude de signifiants, chacun relié à une série de signifiés ; la relation était en général communément admise, et permettait aux individus de naviguer dans le monde grâce à ces structures de sens. Avec la colonisation, ce fonds traditionnel connaît une dévalorisation qui l'évide petit à petit. Si certains éléments coutumiers continuent d'exister, il devient difficile d'en apercevoir le sens, comme si les signifiants avaient perdu le lien qui les unissaient aux signifiés. À cela s'ajoute le fait que les Occidentaux, dans leur souci d'éduquer les colonisés, entreprennent de calquer des structures modernes qui proviennent des métropoles. Sur les structures africaines traditionnelles sont donc plaquées des structures qui ont émergé en Occident et qui y font sens, mais qui se révèlent être des structures superficielles, superstrats non reliés à la réalité africaine présente à l'origine.

À partir de ce blocage premier, l'univers kinois décrit par l'écrivain semble se disloquer et perdre pied. Bofane met cela en scène notamment par le biais des deux exemples explicités ci-dessus : sur quels repères fonder la société congolaise, si ce n'est la coutume ou la modernité ? À Kinshasa, les rues et les personnages revêtent un caractère ambigu, les événements se teintent d'ambivalence et les frontières deviennent difficiles à définir. La ville semble faire face à un phénomène d'évidement pour ne finalement subsister que par sa surface. Elle se fait alors mirage⁸² :

⁸² Le mirage kinois revient aussi dans la description de l'humanité grouillante qui peuple le Maquis, le hangar dans lequel vit Célio : « En effet, des handicapés qui mendiaient au centre-ville, des orphelins, les

Le mirage des immeubles ultramodernes, les innombrables véhicules, l'opulence apparemment à portée de main avaient agi sur eux comme un charme et, tous les matins, des files interminables, comme des armées de fourmis, venaient rendre hommage à cette reine insatiable et cruelle qui se nourrissait chaque jour de leurs rêves et de leurs espoirs. (MC, p. 105)

Kinshasa, ville-mirage, devient le lieu où la relation binaire qui autrefois unissait le signifiant et le signifié et qui activait la possibilité pour les sociétés africaines d'interpréter l'univers paraît avoir été rompue, abandonnant les personnages dans le chaos et l'arbitraire. Pour Achille Mbembe, « le conflit surgit du fait que la postcolonie étant une pluralité chaotique, il est pratiquement impossible d'enfermer signes, images et traces dans la fixité et l'inertie »⁸³. Le signifiant perd de vue le signifié auquel il était associé pour surchauffer et proliférer en tous sens, profondément instable. Pour le dire autrement, le signifiant n'existe qu'en tant que surface, image flottante déconnectée, évidée de sa ou ses signification(s) première(s) évidente(s). Le problème ne vient toutefois pas d'un manque de signification, mais d'un excès : si le signifiant perd sa relation stable et communément admise au signifié, il peut alors déborder et englober de nouveaux signifiés, toujours de manière éphémère.

Au travers de cette dislocation de la relation associant signifiant et signifié, c'est toute la question de la possibilité de représenter le réel qui se pose : « Les liens et sentiers de transfert habituels entre signifiant et signifié ou entre prédicat et sujet ont implosé ou sont subvertis »⁸⁴. La rupture première entre le signifiant et le signifié et la prolifération du signifiant entraîne la désarticulation de la relation entre le signe et son référent, entre l'image et la réalité. Cela engendre deux conséquences. La première est que le lien entre l'image et le réel perd à son tour de son évidence et le signe devient surface ambivalente, instable, étrange. La ville et sa population connaissent alors une « crise généralisée, qui se situe dans la capacité de la capitale congolaise de donner du sens aux choses, observer et interpréter le signe en tant que *signe* »⁸⁵. Comme le souligne Filip De Boeck, le monde se dote alors d'un caractère *mystique* : « Il est de plus en plus fréquent de qualifier des gens ou des situations de *mystiques*, c'est-à-dire difficiles à situer, à interpréter, et à leur donner du sens »⁸⁶. La seconde conséquence, corollaire de la perte d'évidence de la relation entre

parias du mirage urbain, s'étaient regroupés là avec femmes, enfants et énergie du désespoir » (MC, p. 23).

⁸³ MBEMBE Achille, *De la postcolonie, op. cit.*, p. 148.

⁸⁴ DE BOECK Filip et PLISSART Marie-Françoise, *op. cit.*, p. 59.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 58.

⁸⁶ *Ibid.*

le signe et le monde, est que l'image, la surface, devient alors première par rapport à la réalité. Le surplus de signifiant entraîne une prolifération de l'image qui acquiert valeur en soi et autonomie. L'image peut alors vouloir renvoyer à tout et son contraire.

Ceci représente l'un des principaux motifs du premier roman de l'auteur, qui installe les questions de l'image et de la représentation au centre du dispositif du bureau Information et Plans :

Tshilombo appréciait de vivre cette période de transition. [...] Il était non seulement l'expert en écran de fumée, mais aussi le spécialiste en « comment poser une poutre dans l'œil du voisin sans faire tomber la paille qui s'y trouve déjà », des qualités inestimables en matière d'intoxication et de désinformation, car telle était sa véritable tâche, ainsi que celle du bureau Information et Plans. [...] Tout était transitoire : le gouvernement, les institutions, les consciences. Il fallait donc en profiter. (*MC*, pp. 63-64)

Dans un monde où l'image prend le pas sur la réalité, le bureau exploite les possibilités offertes par la brèche qui désarticule la relation entre le signifiant et le signifié et qui entraîne la liquidation de l'opposition entre le vrai et le faux. Cette entreprise est particulièrement visible lorsque Tshilombo, qui souhaite se débarrasser de l'opportuniste Makanda Rachidi, entreprend de le piéger en l'accusant de tentative de coup d'État. Pour ce faire, il reconstruit la réalité à partir d'images et d'ombres assemblées grâce à un ordinateur pour faire croire à un message provenant de Makanda lui-même dans lequel celui-ci annoncerait ses intentions de déstabiliser le pays :

Célio observait les images sur l'écran et se dit que, bientôt, Makanda Rachidi n'aurait pas plus de consistance que celles que l'on était en train de retoucher devant lui. [...] Accentuant les ombres, jouant avec celles-ci, les animant autour de Makanda numérisé, pour faire croire à une intense activité qui ressemblait furieusement aux préparatifs d'un coup d'État. L'image imprécise, couplée au son approximatif, avait encore de beaux jours devant elle pour mentir aux peuples. (*MC*, p. 255)

La postcolonie se place ainsi sous le signe du simulacre⁸⁷, de l'illusion ou du mirage, régimes d'apparences qui prétendent être la réalité. À Kinshasa, il se révèle désormais difficile de distinguer le vrai du faux car l'image, souvent trompeuse, devient vérité. La ville se convertit en un espace urbain où le paraître, la surface, le « faire croire » et le « faire semblant »⁸⁸ se font premiers par rapport à une réalité qui devient incertaine, désormais impossible à atteindre parce que coupée de sa relation d'évidence avec le signe. Kinshasa

⁸⁷ MBEMBE Achille, *De la postcolonie*, op. cit., p. 149.

⁸⁸ DE BOECK Filip et PLESSART Marie-Françoise, op. cit., p. 54.

se transforme en ville-spectacle, théâtre immense dans lequel des millions de Kinois, chaque jour, participent à la mise en scène de la vie quotidienne.

Dans *Mathématiques congolaises* et *Congo Inc.*, les personnages sont ainsi régulièrement qualifiés d'« acteurs » jouant le jeu d'une immense mascarade dans le décor de la mégapole. Bien entendu, dans *Mathématiques congolaises*, la mise en scène est rendue explicite à plusieurs reprises par le biais de l'intervention du bureau Information et Plans dans la vie de la ville. Le premier chapitre du roman, qui relate le massacre de Limete dans lequel Baestro trouve la mort, est envahi par le champ sémantique du théâtre et de l'illusion. Les participants choisis par le gouvernement sont de « récalcitrantes marionnettes » (*MC*, p. 16), des « figurines articulées » (*MC*, p. 16), des « pantins programmables » (*MC*, p. 17) qui figurent dans cette « mascarade » (*MC*, p. 12), ce « leurre » (*MC*, p. 13) politique retransmis à la télévision « pour donner l'illusion que tout était comme avant » (*MC*, p. 12). Plus loin dans le roman, alors que Célio commence à s'adapter à son nouveau statut, il est dit de lui qu'il « commençait à endosser son nouveau personnage » (*MC*, p. 104). Lorsque la ville se soulève et que des affrontements avec les soldats ont lieu, la scène est décrite comme une pièce de théâtre sur le point de débiter : « Les rôles étaient distribués pour commencer la tragédie. [...] La pièce avait été répétée à maintes reprises, les comédiens étaient prêts, mais on hésitait encore à entamer le premier acte » (*MC*, p. 219). Et alors que Tshilombo entame son opération contre Makanda Rachidi, Célio observe : « Tshilombo avait écrit sa pièce et il allait prendre soin de la délivrer jusqu'au dernier acte, jusqu'à la dernière réplique. Il avait prévu des rebondissements nombreux et passionnants » (*MC*, p. 284). Le constat est le même dans *Congo Inc.*, notamment lorsque le narrateur décrit la scène du Grand Marché une fois la nuit tombée :

L'obscurité était tombée comme un rideau. Les tables avaient été débarrassées et une autre scène, d'une pièce différente, se préparait en attendant que l'éclairage devienne adéquat. [...] Le décor comportait des meubles délabrés, des volets clos, les ombres de tas d'immondices qui s'étaient étalées sous les odeurs de putréfaction. Les acteurs étaient des hommes mûrs, les actrices, des enfants à peine pubères, et c'étaient elles, fâcheusement, qui interprétaient les premiers rôles, en dehors des feux de la rampe. (*MC*, pp. 88-89)

La ville devient le lieu par excellence du paraître, de l'illusion et des apparences qui ont raison de la réalité⁸⁹. La ville s'affiche, s'exhibe, se met en scène, comme le montre l'attention portée à l'aspect esthétique du corps par les Kinois. Le corps, le même qui est frappé directement par le pouvoir et par la Faim, devient à son tour une image, un écran.

⁸⁹ DE BOECK Filip et PLISSART Marie-Françoise, *op. cit.*, p. 59.

En effet, les romans de Bofane accordent une importance réelle à la description des corps vêtus avec style et élégance, bien que la moquerie ne soit jamais très loin⁹⁰. Les corps féminins sont particulièrement remarqués : les pagnes, les coiffures, le roulement des hanches font souvent partie de l'attention portée aux personnages de femme. De jour, mais particulièrement de nuit, les habitants de Kinshasa prennent soin de leur corps et de l'image qu'ils renvoient car, paradoxalement, bien que les signes soient trompeurs, les yeux ne cessent pourtant jamais de scruter dans l'ombre. Ainsi, Célio remarque que « si l'habit ne fait pas le moine, les belles plumes font tout de même de beaux oiseaux. Depuis qu'il côtoyait le pouvoir, on portait sur lui un tout autre regard » (*MC*, p. 115). Grâce à son nouveau travail, Célio peut se vêtir autrement, ce qui lui vaut l'admiration de ses amis du ligablo. Ce souci du paraître culmine avec le mouvement de la Sape, la Société des ambienceurs et des personnes élégantes : « Les jeunes gens rivalisaient d'élégance dans des vêtements inspirés des grands couturiers. [...] Le chanteur Papa Wemba, le *kuru*, avait dicté sa loi une fois pour toutes. La sape était de rigueur » (*MC*, p. 137). Dans *Congo Inc.*, l'église de la Multiplication divine créée par le révérend Monkaya rassemble toutes les conditions pour en faire l'une des scènes principales de Kinshasa. Les fidèles portent leurs plus belles parures pour assister aux apparitions fantasmagoriques du prêtre qui prêche revêtu de costumes Armani ou Hugo Boss. L'homme en question, surnommé Monk grâce à sa ressemblance au musicien Thelonious Monk, « possédait l'imagination et le sens scénique nécessaires pour exalter le cœur de ses brebis [...] » (*CI*, p. 145). C'est sur des rythmes endiablés, accompagné de choristes en transe que le prêtre fait danser ses fidèles au cours de services extravagants et hauts en couleur. De façon tout à fait significative, l'église est en réalité une ancienne boîte de nuit désaffectée rénovée par le prêtre. Le lieu de culte se meut alors en un théâtre qui résonne des sons, des pas de danse et des éclats du monde de la nuit, du spectacle et de l'excès.

4.3 La dimension onirique de Kinshasa

À Kinshasa, ville du paraître et de l'illusion, les limites entre le jour et la nuit deviennent troubles. La journée, le soleil éblouit les Kinois, aveugles spectateurs d'une pièce dont ils sont également les acteurs : « À l'horizon, tout au bout du boulevard, la réverbération du soleil faisait danser les formes comme tressaute

⁹⁰ Dans *Congo Inc.*, Christian Louboutin devient ainsi un « grand styliste camerounais » (*CI*, p. 209) au cours d'une messe endiablée donnée par un pasteur vénal.

l'électroencéphalogramme d'un schizophrène en plein délire. Toutes les surfaces réfléchissantes semblaient dégouliner de mercure. Célio avait mal aux yeux [...] » (MC, p. 33). Le même trouble de la vision et la même difficulté à garder les yeux ouverts au soleil assaillent l'adjudant Bamba, que la malédiction transforme en somnambule éveillé. Les occurrences d'un soleil qui frappe bien trop fort sont d'ailleurs très nombreuses dans les romans de Bofane : la journée, il est difficile de distinguer le spectacle du monde. La lumière vive devient alors ombre et la rencontre entre les deux provoque l'éblouissement, c'est-à-dire « un trouble, une perturbation mentale et affective, qui induit des transports, provoque des transes, suscite des illuminations, occasionne des hallucinations, cause des émerveillements »⁹¹.

En même temps que le soleil éblouit et empêche de distinguer clairement les formes de jour, la nuit est quant à elle peuplée de silhouettes et d'ombres incertaines qu'une faible lumière permet toujours d'entrapercevoir de manière fugace. À Kinshasa, l'agitation qui caractérise le centre en journée laisse place « à d'intenses activités nocturnes, ponctuées par la lueur des lampes à pétrole [...] » (MC, p. 46). À ce titre, la première nuit que Isookanga passe au Grand Marché à Kinshasa illustre parfaitement notre propos. Inquiété dans un premier temps par les ombres qui l'entourent dans la nuit, il entre ensuite dans une sorte de léthargie et cesse d'essayer de comprendre l'activité qui se déroule dans les ténèbres :

Isookanga ne dort d'abord que d'un œil car des ombres continuaient à circuler. Une activité louche se déroulait dans les ruelles balayées de façon intermittente par les faisceaux des phares des rares véhicules qui circulaient encore. L'électricité dans toute cette partie de la ville était coupée pour cause de délestage. [...] La nuit, le marché devenait le théâtre de marchandages sordides autour d'une denrée unique et très convoitée mais négociable uniquement en termes cachés. Lentement, la torpeur s'empara d'Isookanga. Au bout d'un moment, il ne tenta plus de déchiffrer les mouvements des silhouettes qu'il devinait au loin. (CI, p. 52)

Dans la capitale congolaise, l'ombre et la lumière se mêlent et confèrent à Kinshasa sa dimension onirique. Les formes se brouillent, les individus perdent peu à peu de leur consistance et de leur épaisseur. Le lien avec la réalité, qui depuis longtemps a perdu son caractère évident, se fait de plus en plus ténu : plus que l'image, ce sont maintenant les ombres qui prennent désormais le pas sur le réel. C'est une mégapole peuplée d'acteurs et de spectateurs, mais aussi de silhouettes informes et étranges, incompréhensibles et mystiques pour les yeux scrutateurs, que raconte In Koli Jean Bofane dans ses deux romans.

⁹¹ TONDA Joseph, *L'impérialisme postcolonial, op. cit.*, p. 44.

La dimension onirique de Kinshasa témoigne ainsi de l'intrusion du nocturne dans le diurne et réciproquement. Mais à l'occasion, les silhouettes du monde kinois se font parfois fantômes, et deviennent alors les témoins de l'interchangeabilité d'une autre frontière dans la vie congolaise : celle qui sépare le monde des vivants et le monde des morts. En effet, la mort est omniprésente dans les romans de Jean Bofane. Arbitraire, elle peut frapper à tout instant et les habitants de Kinshasa vivent constamment avec l'ombre de la mort qui les poursuit à toute heure du jour et de la nuit, étrange poids qui pèse sur leurs épaules ou vide incommensurable dans leurs estomacs. Plus que des vivants, les Kinois sont des survivants : « Kinshasa, écrasée par le soleil et la poussière, vaquait à sa survie » (*MC*, p. 14). Les enfants des rues sont quant à eux « na kati ya système ya lifelo », « dans le système de l'enfer » (*CI*, p. 84), à savoir qu'ils brûlent à l'infini sans se consumer. Dans la cruelle loi de la jungle kinoise, ils sont les plus exposés à l'impartialité de la mort : « Ils vivaient au jour le jour, s'accrochaient à la vie et au bitume avec les griffes, avec les dents » (*CI*, p. 84). Kinshasa se peuple ainsi de vivants à moitié morts, rongés par la faim ou victimes des flux de pouvoir qui traversent la ville. Dans *Mathématiques congolaises*, Gaucher, sur le point d'être assassiné par Bamba, ne fait déjà plus partie du monde des vivants : « Gaucher n'avait pas bougé, il était prostré à genoux dans l'obscurité, déjà ailleurs » (*MC*, p. 61). La capitale devient ville mortifère, ville cimetière ou ville morte : « À la moindre occasion, c'était journée ville morte, manifestations, heurts avec les forces de l'ordre » (*MC*, pp. 206-207). Chaque jour, le peuple s'emploie à trouver sa pitance avec l'énergie du désespoir. Et si la scène urbaine est dominée par les prédateurs qui se situent au sommet de la chaîne alimentaire, ceux-ci sont à tout moment susceptibles de se transformer en charognards dans cette ville peuplée de presque morts.

Les morts, quant à eux, semblent revenir à la vie : ils envahissent le monde des vivants et hantent le quotidien de ces derniers. Ainsi, dans *Mathématiques congolaises*, les voix des personnes tuées par Bamba le taraudent quotidiennement. Les fantômes de son passé reviennent à la vie et leur souffrance rend insupportable la vue de Gaucher qu'il est sur le point d'exécuter : « La voix du jeune homme se mêlait dans son esprit à d'autres voix entendues ailleurs, bien longtemps auparavant » (*MC*, p. 60). Gaucher sera sauvé *in extremis* de la mort, rejoignant les rangs des millions de morts-vivants qui peuplent le pays. Toujours dans le premier roman de Bofane, le personnage principal, Célio, est aussi hanté par ses morts : « Ces morts et ses innocents le hanteraient encore un bon bout de temps » (*MC*, p. 285). Ainsi, les mondes des morts et des vivants s'entremêlent, se séparent et se rejoignent, se contaminent pour inscrire à la ville de Kinshasa une allure fantomatique,

étrange : « l'espace urbain est ainsi pénétré par le monde nocturne de l'ombre qui conquiert de plus en plus la réalité quotidienne de la modernité africaine »⁹².

4.4 L'ambiguïté des identités

Au travers de ses romans, Jean Bofane dessine l'image d'une ville touchée par la dislocation de la relation entre le signifiant et le signifié qui entraîne « l'interchangeabilité des frontières entre le jour et la nuit, le vivant et le non-vivant, le public et le privé ou encore l'ordre et le désordre »⁹³ ; cette ville s'enfonce dès lors dans les méandres des apparences et perd progressivement de sa consistance pour devenir profondément instable. L'étrange, le doute et l'incertitude marquent de leur empreinte la vie de tous les jours :

Dans ce processus où êtres humains, animaux et plantes sont entraînés dans un enchaînement de métamorphoses, endossent des formes tantôt obscures, tantôt claires, louent leurs membres et leur corps et se les font restituer, souvent à un prix fort, échangent leurs traits, se déguisent et font trembler leur silhouettes [*sic*], la géographie de l'existence elle-même vacille et perd toute stabilité et tout compartimentage. [...] Sans vraiment s'effacer, les divisions circulent, et tout, y compris les morts, se dote de vie, passant d'une catégorie à l'autre, dans une sorte de présence escarpée, débordante, en bloc avec les ténèbres de l'éclipse.⁹⁴

Dans ces conditions, les individus, également soumis au régime des apparences, se parent d'un voile d'étrangeté. L'identité se fait ambivalente, mystérieuse, voire *mystique* dans un monde où les dichotomies originellement porteuses de sens circulent et se confondent et où chacun, pour survivre, vit au jour le jour. L'exemple le plus parlant est celui du personnage principal de *Congo Inc.*, Isookanga. Enfant de père inconnu et d'une mère Ekonda ayant un goût prononcé pour les hommes grands, le jeune homme dépasse en taille tous les membres de son village. Élevé par son oncle et promis au rôle de chef coutumier, il n'est pourtant pas un individu comme les autres aux yeux de ses pairs : « Constamment, on lui rappelait qu'il n'était qu'un demi-Ekonda, qu'il n'était en somme que le demi-Pygmée qu'on montre du doigt » (*CI*, p. 21). À Kinshasa, la situation s'inverse. À son arrivée, il usurpe l'identité de son ami Bwale pour être accueilli par la famille de celui-ci, mais en raison de sa taille de Pygmée, son imposture est révélée au grand jour. Partout où il se rend, son apparence provoque l'étonnement et, parfois, un brin d'inquiétude.

⁹² DE BOECK Filip, « La ville de Kinshasa, une architecture du verbe », dans *Esprit*, n° 12, 2006, p. 98, [en ligne] <https://www.cairn.info/revue-esprit-2006-12-page-79.htm>.

⁹³ DE BOECK Filip et PLISSART Marie-Françoise, *op. cit.*, p. 159.

⁹⁴ MBEMBE Achille, *De la postcolonie*, *op. cit.*, p. 261.

Dans la ville, son visage d'homme adulte contraste avec son corps à peine plus grand que celui d'un enfant, ce qui en fait un être ambigu et difficile à cerner, comme le prouve la réaction du colonel Mosisa avec qui Isookanga négocie lors de la révolte des shégués : « Il avait cru voir un petit bonhomme s'avancer et, maintenant, qu'avait-il en face de lui ? Un gars doté du visage d'un adulte dont l'âge tournerait aux alentours de vingt-cinq ans, au bas mot. C'était quoi, cette diablerie ? » (CI, p. 108). Par ailleurs, Isookanga, personnage issu de la périphérie et pourtant originaire des tribus ancestrales africaines, utilise un langage qui ne manque pas de provoquer aussi la confusion chez ses interlocuteurs. En effet, le jeune homme venu à Kinshasa pour mondialiser concentre dans ses propos une série de mots-clés tournant autour du thème de la mondialisation. Ces mots, pris ensemble ou individuellement, veulent tout dire et ne rien dire à la fois : « Oui, Vieux. Être dans le mainstream, toucher à la haute technologie, communiquer avec le monde : être dans l'échange quoi » (CI, p. 157). L'ambiguïté du personnage ne serait pas complète si le portrait général d'Isookanga ainsi brossé, l'ironie et la distance moqueuse du narrateur ne sautait pas aux yeux. Le lecteur ne peut que s'interroger sur le statut à donner au jeune Pygmée, « mondialisateur » naïf autoproclamé qui s'allie pour un temps avec Kiro Bizimungu, seigneur de guerre.

Dans *Mathématiques congolaises*, Célio entretient la même ambiguïté quant au statut qu'il conviendrait de lui attribuer de par son accointance avec le pouvoir. Dans cette configuration, tout comme dans le cas d'Isookanga, la distinction entre les victimes et les bourreaux se complexifie à mesure que Célio est entraîné par son envie de se faire un nom et qu'il participe activement aux manigances de Tshilombo⁹⁵. Personnage de la marge, féru de mathématiques, il utilise aussi une langue incompréhensible pour ses congénères dont la réaction à ses paroles est soit sceptique, soit moqueuse.

Il n'y a pas que l'identité des deux personnages principaux qui est ambiguë. Dans *Mathématiques congolaises*, Vieux Isemanga est qualifié à plusieurs reprises de « mystique », que l'auteur traduit par « bizarre, suspect », par les clients du ligablo à qui il raconte ses histoires. Symboliquement, Vieux Isemanga est le porte-parole d'une tradition qui se perd dans la mégapole. Les hommes de pouvoir aussi se révèlent difficiles à appréhender, d'autant plus que dans certains cas ils se signalent par une *absence* de signe : « Chacun avait reconnu, au véhicule sans plaques et à l'allure de ses passagers, des militaires en civil » (MC, p. 7). Chez Bofane, les hommes de pouvoir sont projetés dans la

⁹⁵ BRAGARD Véronique, *op. cit.* p. 73.

sphère de l'occulte et du nocturne de par leurs manigances et leurs complots. C'est le cas de Tshilombo, qui est d'autant plus menaçant que sa tâche au sein du gouvernement est mystérieuse : « Qui dit information, et qui ne dit pas radio ou télévision, parle forcément de quelque chose d'inquiétant » (*MC*, p. 194). Dans la sphère intime toutefois, au moment de partager le lit avec une femme, les puissants sont ironiquement frappés d'impuissance, d'une manière ou d'une autre. Ainsi, dans *Mathématiques congolaises*, Tshilombo est méprisé par sa femme Odia, lassée de ses tromperies et qui ne lui fait désormais du charme que pour lui soutirer les avantages que sa position lui offre. Makanda Rachidi est ridiculisé par le narrateur qui se moque de ses exploits avec une jeune fille qu'il a payée : « Il venait d'accomplir l'acte sexuel en un temps record et il espérait qu'elle mettrait cela sur le compte de son psychisme, accaparé par les choses de la Nation comme il sied à tout homme politique digne de ce nom » (*MC*, p. 199). Enfin, dans *Congo Inc.*, Kiro Bizimungu, personnage terrifiant s'il en est à l'extérieur, se révèle inapte à posséder Adeïto, la jeune fille qu'il a enlevée au Kivu : « La rigidité ne se concentrait pas là où il fallait » (*CI*, p. 81).

4.5 De la postcolonie

Notre analyse de l'univers que met en place Jean Bofane dans ses romans nous amène à penser la situation congolaise comme faisant partie d'un tout fort cohérent qui renvoie à ce que Achille Mbembe a nommé la postcolonie. Dans ces conditions, la postcolonie ne désigne pas une période *post*-coloniale, c'est-à-dire un temps qui viendrait après les indépendances, mais bel et bien un régime particulier que définit Achille Mbembe dans son ouvrage *De la postcolonie* :

Mais plus que cela, la postcolonie est une pluralité chaotique, pourvue d'une cohérence interne, de systèmes de signes bien à elle, de manières propres de fabriquer des simulacres ou de reconstruire des stéréotypes, d'un art spécifique de la démesure, de façons particulières d'exproprier le sujet de ses identités.⁹⁶

Le monde postcolonial est un monde qui entretient des relations problématiques avec ce qui est ici et ce qui vient de là-bas, ainsi qu'avec son Histoire et avec le futur, et dont le présent est marqué par l'entrée dans le régime des apparences et de la violence brute. Kinshasa, dans les romans de Bofane, devient le lieu où les signifiants surchauffent au point que le monde congolais se vide de toute consistance pour ouvrir sur un univers de

⁹⁶ MBEMBE Achille, *De la postcolonie*, *op. cit.*, p. 140.

simulacres. La postcolonie est en effet pourvue d'un « systèmes de signes bien à elle » mais ces signes ont la consistance de mirages, et le malaise ressenti par les habitants de Kinshasa se traduit par la difficulté à comprendre et à interpréter les signes qui les entourent. Le monde devient inquiétant et le chaos qui s'institutionnalise, encore et toujours, maintient cet état de fait. Le régime des images, qui donne sa cohérence à la postcolonie, emprisonne la ville dans sa surface et l'enlève à elle-même.

Chapitre 5. Kinshasa comme non-lieu

« Vous êtes dans la mondialisation, vous aussi ? » (*CI*, p. 73). Cette question, posée par Isookanga à Zhang Xia, témoigne de l'optimisme du jeune homme vis-à-vis de la mondialisation. Pour autant, la question interpelle le lecteur : être « dans » la mondialisation, cela implique-t-il une participation active, en tant que sujet, à la mise en réseau du monde, ou bien l'intégration passive au sein d'un processus global que l'individu ne maîtrise pas et qui le dépossède de son agentivité ?⁹⁷ La réponse de Zhang Xia donne le ton : « Oui, hélas. La mondialisation, c'est merdique pour moi » (*CI*, pp. 73-74). Ainsi, l'engouement d'Isookanga est contrasté par la réponse du jeune homme originaire du Sichuan, et cette dialectique entre une mondialisation positive et un pessimisme anti-mondialisation se concentre dans la question du Pygmée grâce à l'ambiguïté de la formulation. Pour autant, le lecteur, au fil des pages, entrevoit l'ironie qu'il y a à mettre dans la bouche d'un personnage qui arrive à Kinshasa avec l'objectif de « mondialiser » une question ambivalente qui laisse entendre la réification du sujet congolais au sein d'un système qui l'asservit.

Les deux premiers romans d'In Koli Jean Bofane se placent, nous pouvons le déduire de la lecture qui précède, sous cet horizon d'un Congo qui n'existe que dans son rapport à l'Occident, toujours « par rapport à », en périphérie. La représentation qu'il offre de ce Congo en marge du monde est celle d'un pays et d'une capitale qui, privés des coutumes et confrontés à l'impossible promesse de la modernité, se vide de sa consistance pour entrer dans le régime des images. La mégapole congolaise est en proie à un chaos qui s'institutionnalise. L'auteur adopte une position intéressante toutefois, puisque pour créer cette configuration littéraire de la mégapole congolaise, il reprend, comme expliqué dans l'introduction à cette deuxième partie de notre travail, les composantes attendues de récits

⁹⁷ WEST-PAVLOV Russel, *op. cit.*, p. 105.

dont l'histoire se déroulerait au Congo. Mieux, il rend également explicites aux yeux du lecteur les nombreux stéréotypes qui constituent l'imaginaire « noir » de l'Occident et qui emprisonnent le continent africain dans un carcan. Ainsi, dans *Mathématiques congolaises*, le premier chapitre déjà renvoie à un cliché : « Une fois de plus, le mythe du glandeur tropical était mis à mal. L'équation sous cette latitude était simple et sans pitié. Tu ne te bouges pas, tu ne manges pas, tes enfants non plus, leur professeur encore moins » (MC, p. 12). Immédiatement, l'image de l'individu paresseux est déconstruite par le narrateur, bien que le contexte du ligablo où les jeunes se prélassent et jouent au jeu de dames tranche quelque peu ironiquement avec l'extrait. Par la suite, l'entreprise d'enlèvement du Français Henrik Varlet constitue une nouvelle occasion de convoquer les stéréotypes. Cette fois, c'est l'Afrique cruelle qui est appelée à la lecture dans un retournement cynique où le Congolais joue consciemment de cette image : « Après tout, l'Afrique, ce n'est pas seulement de beaux paysages et un peuple chaleureux, il existe d'autres réalités aussi » (MC, pp. 181-182). Même les clichés qui entourent les Occidentaux sont mobilisés, notamment lorsque Makanda Rachidi paie une étudiante pour deux heures de plaisir : « [...] la séance n'avait duré qu'un peu plus de dix minutes, comme dans les romans des Blancs » (MC, p. 200). Mais derrière cette référence à une prétendue norme occidentale, c'est l'image de l'Africain sensuel et performant qui ressort ici. Dans *Congo Inc.*, l'africaniste Aude Martin se fait la voix de tous les clichés qui peuvent entourer le pays, suscitant la colère d'Isookanga qui la punira lors d'une nuit passée ensemble à l'hôtel de l'anthropologue au cours de laquelle chaque « secousse dans son ventre sensible » résonne « comme les résolutions de l'ONU, comme une réédition de *Tintin au Congo*, comme le discours à Dakar d'un président français mal informé, comme la propagation de propos racistes dans la twittosphère » (CI, p. 196). Dans l'épisode où Waldemar Mirnas rencontre Kiro Bizimungu au restaurant, il est dit de la clientèle qu'elle se compose de Congolais et d'Occidentaux qui sont « pour la plupart spécialisés dans la culture, l'humanitaire ou la résolution des conflits – des matières qui, semble-t-il, n'étaient pas pratiquées comme il fallait par les populations autochtones » (CI, p. 180). Enfin, c'est au travers de Waldemar Mirnas que le stéréotype de l'Africain sensuel est convoqué à nouveau : il choisit Shasha la Jactance l'esprit rempli « des clichés présents dans l'inconscient collectif d'une grande partie de la planète quant à la docilité de l'homme et de la femme africain » (CI, p. 224). Et Mirnas n'est pas le seul, puisqu'ils « venaient à elles en 4x4 estampillé UN, avec la liste qu'ils avaient dressée de leurs fantasmes séculaires [...] » (CI, p. 226).

Ainsi, c'est une capitale congolaise peuplée de silhouettes et traversée d'images stéréotypées provenant d'un imaginaire extérieur que Jean Bofane présente dans *Mathématiques congolaises* et *Congo Inc.* Le titre même du second roman, *Congo Incorporated*, rappelle que le Congo ne s'appartient pas, toujours dominé par un regard extérieur. Le pays est, en ce sens, un non-lieu, c'est-à-dire un lieu qui n'est pas anthropologique, au même titre que les colonies étaient également des non-lieux. Dans un même temps, le fait de convoquer explicitement ces clichés qui font partie de l'imaginaire occidental dans des romans destinés à être lus majoritairement par des Occidentaux, et de combiner cela au ton ironique du narrateur, crée dans un même mouvement un *quelque chose d'autre*. L'auteur semble jouer avec les horizons d'attente du lecteur, il les tourne et les retourne par le biais d'un jeu de construction et de déconstruction constant grâce au ton ironique et moqueur qui imprègne les deux romans. En effet, l'ironie se révèle être un outil clé dans ce jeu dialectique puisqu'elle est « un opérateur axiologique à travers lequel la complexité interne à l'interprétation s'expose, un opérateur grâce auquel les deux sens actuel et virtuel interagissent et continuent à dialoguer »⁹⁸. En d'autres termes, l'ironie sollicite et amène à penser les différents aspects d'une situation en instaurant une dialectique complexe de confirmation et d'infirmité, de construction et de déconstruction, le tout dans un seul et même mouvement. Elle permet d'éviter « la mise en place d'une simple réversion symétrique »⁹⁹ et est ainsi « le trope par excellence d'un monde qui a échappé à une logique idéologique binaire »¹⁰⁰. Le jeu de l'ironie instaure le roman en tant que genre non monologique et fonctionne, de par son mouvement incessant, comme une manière d'ouvrir la voie à ce quelque chose d'autre. Dès lors se dessine derrière le non-lieu congolais une vitalité et un horizon qui dépasse *l'horizon des attentes* pour s'inscrire dans *l'horizon des possibles*.

⁹⁸ GEFEN Alexandre, « Compassion et réflexivité : les enjeux éthiques de l'ironie romanesque contemporaine », dans *Hégémonie de l'ironie ?*, *Fabula/Les colloques*, actes du colloque d'Aix en Provence (8-9 novembre 2007) publiés en ligne, [en ligne] <https://www.fabula.org/colloques/document1030.php>.

⁹⁹ *Ibid.*

¹⁰⁰ *Ibid.*

Partie 3 : Fuir dans le monde

Mathématiques congolaises et *Congo Inc.* sont des romans imprégnés par les images de l'Afrique et par les lieux communs qui lui sont généralement associés. Jean Bofane manipule consciemment ces stéréotypes en les configurant au sein d'un jeu dialectique grâce à une ironie qui imprime son mouvement aux romans. Ce mouvement ne prend pas de direction précise : il ne produit pas de signification arrêtée, pour la simple raison qu'il ne s'arrête pas. Incessant, continu, il est dès lors intarissable. Intarissable au sens où il ne s'épuise jamais, intarissable aussi parce qu'il déverse un flot de données, d'images qu'il confirme et annule en même temps. Par conséquent, essayer de découvrir un sens, une direction derrière le mouvement serait contre-productif. Chez In Koli Jean Bofane, le mouvement est « fuite dans le monde ».

Avec la dimension ludique du traitement des stéréotypes ainsi que leur inscription au sein de la représentation d'une société chaotique, c'est la question de l'identité et de la place du Congo dans le monde qui émerge. Intégré dans un réseau mondial qui établit la domination universelle des grandes puissances économiques, le Congo est relégué dans la périphérie du monde. Le pays domestiqué et assujéti par les discours historiques et actuels est le testament de l'époque coloniale : la mondialisation ne peut se faire sans lui mais ne se fera pas *avec* lui. Pourtant, les romans de Bofane ne sont pas désespérés. S'il écrit et décrit une ville en proie avec ses démons, qui paraît perdre de sa consistance dans un devenir-fantomatique, ses récits font également entendre autre chose. En jouant avec les représentations, en invoquant les signes du pouvoir pour les retourner et les détourner, l'auteur laisse filtrer une énergie jusque-là insoupçonnée qui happe lecteur, le questionne et le pousse à prêter attention. Nous retrouvons ici le mouvement, qui laisse entendre que les choses ne sont pas aussi simples qu'il y paraît. Si « la ville est animée par les reflets de ces représentations imposées »¹⁰¹, celles dans lesquelles berce le lecteur occidental, ce n'est pourtant pas une image stable et rassurante de Kinshasa qui éclot des romans de Bofane. Sous sa plume, l'image familière – pour le lecteur occidental – de la mégapole se brouille et les certitudes que celui-ci peut entretenir à son sujet s'estompent. Kinshasa, fourmilière géante longtemps victime du poids des structures et des formes venues de l'extérieur, grouille, s'agite, reprend les discours pour jouer avec eux, les transformer, leur résister par tous les moyens, pour finalement les trouser et émerger, toujours en mouvement. Kinshasa,

¹⁰¹ DE BOECK Filip et PLISSART Marie-Françoise, *op. cit.*, p. 18.

révoltée, refuse de se figer et déborde les cadres en traçant des lignes de fuite qui l'instaurent dans un devenir-sujet. La ville lutte ainsi contre son devenir-fantomatique, s'émancipe et s'inscrit au monde en fuyant, toujours, *dans* le monde. Les romans de Bofane, interrogeant le vivre ensemble, se font alors profondément politiques.

Chapitre 6. Lignes de fuite

6.1 La littérature mineure

Afin de mieux comprendre comment Kinshasa, au travers de la littérature, se dit et s'instaure dans une dialectique constante d'émancipation/d'affirmation de soi et d'inscription au monde, il faut avant toute chose s'intéresser au concept de littérature mineure, mis au point par Gilles Deleuze et Félix Guattari dans l'ouvrage *Kafka. Pour une littérature mineure*¹⁰². Dans un souci de clarté, nous exposerons d'abord les questionnements et les prises de position qui ont orienté le travail des auteurs, car elles permettent de mettre en place des éléments indispensables pour une fine compréhension de l'entreprise des deux auteurs. Dans un second temps, une fois ces préalables posés, nous expliciterons les tenants et aboutissants du concept de littérature mineure.

Pour comprendre la démarche entreprise par Deleuze et Guattari dans ledit ouvrage, il faut partir de la question qui entoure les relations entre la philosophie et la littérature. Pendant longtemps, ces deux disciplines ont entretenu des rapports problématiques.¹⁰³ Soit la philosophie seule possédait la capacité d'être le lieu de production d'un savoir, d'une connaissance, d'une vérité, et la littérature était mise de côté, soit la littérature prenait le relais de la philosophie et devenait le support d'un savoir qu'il s'agissait de débusquer à tout prix au sein de l'œuvre littéraire. Avec *Kafka. Pour une littérature mineure*, Deleuze et Guattari déplacent la question des relations entre philosophie et littérature pour développer une philosophie littéraire au départ des œuvres de Kafka. L'objectif de leur démarche n'est pas de considérer la littérature comme simple outil de transposition d'une pensée préexistante, ce qui reviendrait alors à étudier l'œuvre de Kafka pour essayer d'en dégager un savoir précis, mais bien d'envisager la littérature comme ayant une valeur en soi, indépendamment de la philosophie. Mieux encore, la littérature, en tant qu'elle possède cette valeur proprement littéraire, est un « formidable dispositif à faire penser »¹⁰⁴ et est

¹⁰² DELEUZE Gilles et GUATTARI Félix, *Kafka. Pour une littérature mineure*, Paris, Minuit, 1975 (Critique).

¹⁰³ OST Isabelle, *Théories de la littérature II*, cours dispensé à Bruxelles, Université Saint-Louis, 2015-2016.

¹⁰⁴ MACHEREY Pierre, *Philosopher avec la littérature. Exercices de philosophie littéraire*, Paris, Hermann, 2013, p. 25 (Fictions pensantes).

désormais capable de nourrir la philosophie.¹⁰⁵ Les auteurs se positionnent ainsi contre une démarche herméneutique de la littérature qui consisterait à tenter de découvrir une vérité cachée entre les lignes du texte, forçant la littérature à accoucher d'un savoir extérieur qu'elle ne désire pas : la littérature possède des qualités qui lui sont propres et en cela, elle n'est pas simple support d'une vérité extrinsèque.

Par ailleurs, Deleuze et Guattari prennent aussi le contre-pied du structuralisme et d'une certaine psychanalyse qui, sous l'influence de Lacan, entre dans un paradigme structuraliste. Cette pratique structuraliste de la psychanalyse consistait à apposer systématiquement sur le discours du patient la question de la relation au père et à la mère. Le patient était alors soumis à une structure triangulaire fermée – le Sujet, le père et la mère – et son discours n'était généralement interprété qu'en fonction du triangle œdipien. C'est d'ailleurs de cette manière que beaucoup de critiques ont lu l'œuvre de Kafka. Deleuze et Guattari désirent cependant s'éloigner d'une telle lecture structuraliste et délivrer le texte du système clos, formel dans lequel le structuralisme l'a enfermé.¹⁰⁶ Ainsi, dans *Kafka. Pour une littérature mineure*, les auteurs expliquent leur démarche de la manière suivante :

Nous n'essayons pas de trouver des archétypes, qui seraient l'imaginaire de Kafka, sa dynamique ou son bestiaire [...]. Nous ne cherchons pas davantage des associations dites libres [...]. Nous ne cherchons pas non plus à interpréter, et à dire que ceci veut dire cela. Mais surtout, nous cherchons encore moins une structure, avec des oppositions formelles et du signifiant tout fait.¹⁰⁷

Deleuze et Guattari veulent ainsi éviter à tout prix l'écueil qui consiste à rechercher dans la littérature un Signifiant premier, une vérité à laquelle se connecterait l'ensemble du discours littéraire et qui se révélerait grâce à l'interprétation des oppositions formelles du texte. Dans la structure, tout est signifiant. Pour eux, l'enjeu de la littérature est ailleurs : en étant ce « formidable dispositif à faire penser », la littérature se libère des enclaves du Sens unique totalitaire qui la déterminerait entièrement et travaille directement le réel. En effet, selon les deux écrivains, l'œuvre littéraire possède un pouvoir, une prise immédiate *dans* le monde. En développant une philosophie littéraire, ils insistent ainsi sur la dimension productive et critique de la littérature : celle-ci possède toujours en elle-même le potentiel de produire des effets dans le monde au sein duquel nous vivons.

¹⁰⁵ OST Isabelle, *Théories de la littérature II*, op. cit.

¹⁰⁶ *Ibid.*

¹⁰⁷ DELEUZE Gilles et GUATTARI Félix, op. cit., pp. 13-14.

Ces préalables ainsi posés, il s'agit maintenant de comprendre plus avant les conditions nécessaires à la littérature pour que celle-ci puisse effectivement produire des effets dans le monde. Deleuze et Guattari nomment cette littérature capable d'impacter le réel « littérature mineure ». Ils commencent par affirmer ce que la littérature mineure n'est pas : elle n'est ni la littérature d'une langue mineure¹⁰⁸, provenant d'un groupe minoritaire identifié et constitué en opposition à un groupe et à une langue dits « majoritaires », ni celle qui exploiterait des genres mineurs au sein du champ littéraire. La littérature mineure est « plutôt celle qu'une minorité fait dans une langue majeure »¹⁰⁹. Ils proposent alors trois caractéristiques pour définir ce mode mineur de la littérature : « les trois caractères de la littérature mineure sont la déterritorialisation de la langue, le branchement de l'individuel sur l'immédiat-politique, l'agencement collectif d'énonciation »¹¹⁰.

La première caractéristique de la littérature mineure envisage la langue comme affectée d'un coefficient de déterritorialisation important. Il ne s'agit donc pas, rappelons-le, d'écrire dans une langue considérée comme étant mineure, mais de « minorer » son usage d'une langue même majeure : « être *dans* sa propre langue comme un étranger »¹¹¹. Selon Deleuze et Guattari, l'usage ordinaire que nous faisons de la langue est un usage extensif ou représentatif¹¹² : à un signifiant correspond une chose désignée, et la langue représente ainsi le monde. L'usage représentatif de la langue coïncide alors avec la « fonction reterritorisante du langage »¹¹³. Le bruit, de matière pure, s'articule et se territorialise finalement dans le mot par le biais du sens que lui octroie un sujet d'énonciation, reliant ainsi le mot à la chose désignée. La langue devient alors « instrument du Sens »¹¹⁴. Pour Deleuze et Guattari, il est nécessaire de rompre ce lien entre le son, le mot et le sens, et par-là même de briser la fonction représentative du langage en le déterritorisant, c'est-à-dire en introduisant un décalage qui intervient dans le code linguistique et qui semble ainsi faire chavirer l'expression. Il s'agit de bousculer la structure langagière commune et de faire entendre quelque chose d'indéfini et d'informe dans le langage en le faisant « vibrer »¹¹⁵ : « La chose et les autres choses ne sont plus que des intensités parcourues par les sons ou les mots déterritorisés suivant leur ligne de fuite »¹¹⁶.

¹⁰⁸ DELEUZE Gilles et GUATTARI Félix, *op. cit.*, p. 29.

¹⁰⁹ *Ibid.*

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 33.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 48.

¹¹² *Ibid.*, p. 37.

¹¹³ *Ibid.*

¹¹⁴ *Ibid.*

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 41.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 40.

Il faut pousser la langue jusque dans ses limites, jusque dans ses extrêmes, lui faire oublier toute relation au Sens et lui imprimer un mouvement et une tension constante qui la feront devenir cri lorsque la logique est poussée jusqu'au bout. « On la poussera jusqu'à une déterritorialisation qui ne sera plus compensée par la culture ou par le mythe, qui sera une déterritorialisation absolue, même si elle est lente, collante, coagulée. Emporter lentement, progressivement, la langue dans le désert »¹¹⁷. Déterritorialiser la langue, c'est introduire une rupture, une béance qui met en crise et déforme la représentation. C'est insuffler du mouvement dans les structures formelles habituelles et faire dériver la langue, de la forme fixe et contraignante jusqu'au son non articulé. C'est, finalement, transformer la langue, la métamorphoser pour y faire entendre quelque chose de mouvant et de non figuratif.

Le second principe qui caractérise la littérature mineure est que tout y est politique. Nous étudierons ce second principe en lien direct avec le troisième et dernier caractère de la littérature mineure, à savoir que tout y prend une valeur collective, les deux étant intrinsèquement liés. Deleuze et Guattari s'appuient pour ce faire sur le constat que « les talents n'abondent pas dans une littérature mineure »¹¹⁸. Cette absence de grand auteur, de « maître », situe la littérature mineure à l'opposé d'une littérature instituée, ce qu'ils nomment la « grande » littérature¹¹⁹. Or, dans ces grandes littératures, l'affaire individuelle, intime, est totalement séparée du milieu social. Le grand écrivain s'inscrit dans un champ littéraire autonome constitué et peut par conséquent tracer les limites d'une sphère qui relève exclusivement de l'intime : « L'avantage de la vie en société est de permettre de se tailler un territoire individuel que l'on pourra occuper dans une relative sécurité ; c'est ce que font les écrivains lorsqu'ils construisent une œuvre »¹²⁰. L'auteur qui s'inscrit dans un champ littéraire reconnu par les institutions et, plus largement, par des instances gouvernementales, s'insère dans des structures au sein desquelles les questions publiques et privées sont strictement séparées. Il peut donc développer une littérature intimiste et individuelle, déconnectée du politique. Pour Deleuze et Guattari, toutefois, la littérature mineure n'est pas une littérature intimiste, tout simplement parce qu'il n'y a pas de séparation entre la sphère intime et la sphère sociale : « Son espace exigü fait que chaque affaire individuelle est immédiatement branchée sur le politique. L'affaire individuelle

¹¹⁷ DELEUZE Gilles et GUATTARI Félix, *op. cit.*, p. 48.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 31.

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 30.

¹²⁰ GARNIER Xavier, « Les littératures francophones sont-elles mineures, déterritorialisées ou rhizomatiques ? Réflexions sur quelques concepts deleuziens », dans BONNET Véronique (éd.), « Frontières de la francophonie ; francophonie sans frontières », *Itinéraires et contacts de cultures*, vol. 30, 2002, p. 100.

devient donc d'autant plus nécessaire, indispensable, grossie au microscope, qu'une tout autre histoire s'agite en elle »¹²¹. La littérature mineure ne s'inscrit pas dans un champ littéraire, elle ne connaît pas de maître.

Afin de mieux comprendre pourquoi tout est politique et prend une valeur collective dans la littérature mineure, il nous faut maintenant nous intéresser à la question du désir chez Deleuze et Guattari. Dans *Kafka. Pour une littérature mineure*, les deux auteurs se positionnent contre les interprétations des critiques qui voyaient dans les relations de Kafka au père la reproduction du triangle œdipien, et postulent à l'inverse l'innocence du père¹²². En effet, selon Deleuze et Guattari, le désir est immanent¹²³. Le désir est partout, il englobe et connecte et relie chaque chose, chaque être. Il fluctue à tout endroit et à tout moment. Il est le principe de l'informe et du non constitué. Derrière le mouvement illimité, le moteur, c'est le désir, qui ouvre le champ de l'horizon des possibles.¹²⁴ L'innocence du père qu'avancent Deleuze et Guattari dans leur ouvrage consiste à dire que si le père opprime le désir du fils, c'est parce que son propre désir est également soumis par les machines bureaucratiques, économiques, étatiques, etc. Il est celui qui n'a pas trouvé de chemin pour exprimer son désir et il « n'appelle le fils à se soumettre que parce qu'il s'est lui-même soumis à un ordre dominant dans une situation apparemment sans issue »¹²⁵. Les structures enferment le désir. Elles l'immobilisent et lui donnent une forme et un sens. Elles l'empêchent d'être mouvant et créateur. C'est pourquoi Deleuze et Guattari s'opposent à l'analyse structuraliste d'une certaine psychanalyse qui enferme le désir dans une structure triangulaire significative et ignore ainsi le caractère immanent, producteur et politique du désir. Tout l'enjeu est donc de laisser filtrer ce désir dans les structures, de trouver une issue : « Le problème n'est pas celui de la liberté, mais celui d'une issue »¹²⁶. Le désir n'est donc pas l'apanage d'une quelconque sphère intime puisque celui-ci est présent partout. La littérature mineure est précisément cette littérature du désir, et c'est en cela qu'elle est politique et collective. Elle trace des lignes de fuite créatrices, des lignes de désir, et « entraîne avec elle toute la politique, toute l'économie, toute la bureaucratie et la juridiction : elle les suce, comme le vampire, pour leur faire rendre des sons encore inconnus qui sont du proche avenir – fascisme, stalinisme, américanisme, *les puissances*

¹²¹ DELEUZE Gilles et GUATTARI Félix, *op. cit.*, p. 30.

¹²² *Ibid.*, p. 18.

¹²³ *Ibid.*, p. 79.

¹²⁴ OST, Isabelle, *Théories de la littérature II*, *op. cit.*

¹²⁵ DELEUZE Gilles et GUATTARI Félix, *op. cit.*, p. 19.

¹²⁶ *Ibid.*

diaboliques qui frappent à la porte »¹²⁷. Elle réintroduit du mouvement, de l'intensité, et nous fait entrer dans le régime du devenir et de la métamorphose illimitée.

L'écrivain mineur n'est donc jamais l'auteur d'une littérature intime, mais bel et bien d'une littérature politique et collective : « Ce que l'écrivain tout seul dit constitue déjà une action commune, et ce qu'il dit ou fait est nécessairement politique, même si les autres ne sont pas d'accord »¹²⁸. La littérature mineure, ayant rapport avec le désir immanent, tisse ainsi une « solidarité active »¹²⁹ et rassemble les êtres et les choses au sein d'une communauté, d'un peuple toujours à *venir*. L'écrivain n'est alors en aucun cas le porte-parole d'un groupe existant qui serait marginalisé. Il ne représente pas une minorité ethnique, religieuse ou nationale. Comme le précise Xavier Garnier, si ces écrivains porte-drapeaux existent, ils s'inscrivent alors dans le champ de la littérature majeure¹³⁰. L'écrivain de la littérature mineure, au contraire, n'entend pas écrire au nom d'un peuple déjà constitué et ne désire pas plus s'exprimer à la place d'une collectivité quelle qu'elle soit, lui dérobant alors sa voix et l'emprisonnant au sein d'un discours. L'écrivain mineur écrit *depuis* le peuple et *pour* le peuple, débordant les frontières précédemment établies afin « d'exprimer une autre communauté potentielle, de forger les moyens d'une autre conscience et d'une autre sensibilité »¹³¹.

Ces trois aspects ainsi déployés précisent finalement ce que les auteurs entendent par « littérature mineure » : « Autant dire que “mineur” ne qualifie plus certaines littératures, mais les conditions révolutionnaires de toute littérature au sein de celle qu'on appelle grande (ou établie) »¹³². Peu importe le contexte dans lequel naît un écrivain, peu importe sa langue maternelle, celui-ci doit toujours entrer dans sa langue, même majeure, « comme un Ouzbek écrit en russe »¹³³ et ainsi « minorer » la littérature, c'est-à-dire lui restituer sa dimension révolutionnaire. Nous retrouvons ici la question des effets de la littérature abordée précédemment. La littérature est ainsi émancipatrice, critique, politique. Mais pour produire ces effets, elle doit se départir de toute fonction représentative. Si la littérature n'est que pure image du réel, si elle se borne à représenter ce qui existe déjà, elle perd alors son caractère révolutionnaire. Si elle s'en remet uniquement aux formes qui

¹²⁷ DELEUZE Gilles et GUATTARI Félix, *op. cit.*, p. 74.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 31.

¹²⁹ *Ibid.*

¹³⁰ GARNIER Xavier, « Les littératures francophones sont-elles mineures, déterritorialisées ou rhizomatiques ? Réflexions sur quelques concepts deleuziens », *op. cit.*, p. 101.

¹³¹ DELEUZE Gilles et GUATTARI Félix, *op. cit.*, p. 32.

¹³² *Ibid.*, p. 33.

¹³³ *Ibid.*

structurent le monde existant, elle devient alors incapable de laisser entendre un autre chose de l'ordre du devenir, de la transformation permanente et illimitée. C'est pourquoi l'écriture littéraire nécessite toujours de dégager des lignes de fuite créatrices qui permettent de sortir de la pure représentation : « Nous ne trouvons notre règle que lorsque se glisse une petite ligne hétérogène en rupture »¹³⁴. Ces lignes de fuite constituent l'issue que le père de Kafka ne parvenait pas à trouver. Elles sont le désir qui filtre et qui suit un tracé qui n'a pas de direction ; elles déséquilibrent l'équilibre, remettent en cause toutes les instances, déstabilisent les structures en tant que systèmes clos signifiants. Ces lignes de fuite ne représentent toutefois pas une fuite hors du monde, de la même manière que l'écrivain mineur ne se réfugie pas hors de la sphère sociale : « [...] la fuite ne consiste pas à fuir le monde, à se réfugier dans la tour, le fantasme ou l'impression : la fuite peut "seule le maintenir sur la pointe de ses pieds, et *la pointe de ses pieds (peut) seule le maintenir au monde*" »¹³⁵. L'émancipation, pour Deleuze et Guattari, ne consiste donc pas à viser la liberté absolue mais à trouver des issues : fuir *dans* le monde et ainsi le transformer, fuir dans le désir. Et surtout, ne jamais s'arrêter, fuir de manière illimitée, transformer constamment le monde et écrire « pour une communauté dont les conditions ne sont pas encore données »¹³⁶. La littérature se dote d'un élan vital, émancipateur et l'écrivain est « un auteur politique, devin du monde futur »¹³⁷.

6.2 Chemins initiatiques

Le concept de littérature mineure tel que développé par Deleuze et Guattari constitue un outil clé dans notre analyse en ce qu'il nous permet de penser la subversion et l'émancipation dans les romans d'In Koli Jean Bofane. Le monde postcolonial décrit par l'auteur de *Mathématiques congolaises* et *Congo Inc.* est un monde constamment travaillé et déterminé par son rapport aux grandes puissances économiques. Comment réinjecter de la vie dans un pays devenu algorithme, prisonnier du chaos qui se nourrit du chaos ? Comment permettre au Congo de retrouver non pas le Sens mais *du* sens et de se reconnecter avec sa réalité, avec son identité ? Par ailleurs, de quelle identité est-il question exactement ? En d'autres termes, comment, par la littérature, le Congo peut-il s'émanciper et s'affirmer ? Il nous semble que le chemin parcouru par les deux protagonistes principaux

¹³⁴ DELEUZE Gilles et GUATTARI Félix, *op. cit.*, p. 13.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 130.

¹³⁶ *Ibid.*

¹³⁷ *Ibid.*, p. 75.

peut nous mettre sur la voie d'un début de réponse. En effet, Célio et Isookanga suivent tous deux ce qui peut rappeler à plusieurs égards un parcours initiatique.

Dans *Mathématiques congolaises*, Célio est un personnage marqué par la violence postcoloniale sous toutes ses formes. Enfant, il perd sa famille lors d'une attaque de son village par des rebelles : cet événement lui inflige une cassure brutale. Très jeune, il est *déjà* un survivant. Il est ensuite recueilli dans un orphelinat où il rencontre le père Lolos, qui le prend sous son aile. Ce dernier prend soin de lui, le guide et le conseille aux moments opportuns. À Kinshasa, Célio ne possède rien d'autre que son livre de mathématiques et sa détermination. Mais devenir quelqu'un dans la grande ville n'est pas chose aisée. Célio et ses compagnons du Maquis sont à la marge de la marge, invisibles : « Célio n'était qu'un orphelin. Un laissé-pour-compte depuis la prime jeunesse, craché par la société, comme un noyau impropre à la consommation » (*MC*, p. 241). Il vit alors de la débrouille en attendant de saisir une opportunité qui le projettera dans le monde : « Évidemment, en cherchant bien, il aurait pu se dégoter un travail de gratte-papier dans une entreprise ou un ministère quelconque [...]. Célio préférait sa liberté même si celle-ci ne nourrissait pas vraiment son homme » (*MC*, p. 151). Sa chance semble finalement tourner lorsque Tshilombo remarque ce personnage à la culture surprenante et au langage étrange et décide de l'engager au bureau Information et Plans. Célio est prêt à tout pour sortir de la misère et gravir les échelons. Il entre alors dans les mailles d'un système corrompu qui lui permettra de quitter le Maquis et lui fournira le confort et la stabilité. En échange de quoi, il contribue à l'institutionnalisation de la faim et de la violence. La machine postcoloniale s'offre un nouveau rouage pour fonctionner d'autant plus efficacement.

Son nouvel emploi fait de lui l'un des architectes de la société du simulacre. Célio se confirme petit à petit dans son rôle d'« esquiveur », que l'auteur traduit par « sorte d'escroc » (*MC*, p. 88). Pour entrer dans les hautes sphères du pouvoir, il recouvre d'habits de luxe son corps de survivant, celui-là même qui a fui les combats enfant et qui a connu la faim dans les rues de Kinshasa :

En sondant son regard et en humant son parfum, ils pouvaient se rendre compte que la fortune, enfin, avait fait son entrée triomphale dans la vie de Célio Matemona, plus connu sous le surnom de "Célio Mathématik". Que les nouvelles chaussures et le costume de coupe italienne qu'il arborait n'étaient que les prémices de quelque chose de bien plus grand. Et qu'importe le gabarit de sa chance actuelle ! N'ayant rien à perdre, Célio n'avait que des gains à engranger. (*MC*, p. 87)

Ce revêtement du corps accompagne le sacrifice de la conscience. Car Célio, poussé par son ambition, met de côté les questions éthiques : « Il avait une fois pour toutes mis un couvercle sur beaucoup de ses convictions et s'en accommodait parfaitement. La meilleure façon de lutter contre la pauvreté était encore de faire de l'argent. Pour l'instant, il en avait accumulé pas mal » (*MC*, p. 210). Comme l'esquiveur, Célio se débarrasse de tous ses scrupules pour exploiter une situation à son profit et parvenir à ses fins. Tel un prestidigitateur, il utilise des leurres pour influencer et convaincre le peuple de Kinshasa. Il accomplit ainsi tout ce que le bureau Information et Plans exige de lui et s'implique plus avant dans des affaires sordides, poussé par l'appât du gain. Ironiquement, la logique et la rationalité mathématique sont ici mises au service de la création d'illusions, permettant de faire accepter tout et son contraire au public visé par les manipulations des puissants¹³⁸.

Si les amis du ligablo s'enthousiasment devant le destin de Célio, le père Lolos quant à lui tente de raisonner à plusieurs reprises son protégé : « Ne crois pas que tu en ressortiras intact de cette expérience, Célio. J'espère seulement que tu pourras te préserver » (*MC*, p. 152). Seul le prêtre renvoie Célio à ses excès et à ses contradictions. Lui seulement le confronte et dénonce le mensonge et la violence d'un pouvoir qui annihile tout sur son passage. Et c'est finalement le père Lolos qui est à l'origine de la découverte du subterfuge qui a conduit au massacre de Limite et à la mort de Baestro. Célio comprend qu'il coopère avec les assassins de son ami et prend alors conscience des conséquences de ses choix et de ses actes : « Il avait pensé à tort que l'argent allait mettre une sourdine sur sa conscience. Avec cette affaire de Baestro qui se compliquait, la sourdine ne fonctionnait plus du tout. [...] Aurait-il perdu de vue qu'à la cour du royaume des salauds, l'esquiveur n'y était que le fou ? » (*MC*, p. 240). Célio, petit à petit, délaisse le rôle qu'il s'était contraint à jouer et retrouve l'humain caché derrière le masque. Il démissionne et retourne, impuissant, à sa vie d'avant.

La lucidité a permis à Célio de quitter le bureau Information et Plans et de retrouver la personne qu'il était. Il en faut toutefois plus pour s'émanciper pleinement. C'est finalement la frustration et le sentiment d'injustice provoqué par la vision de l'intolérable qui le pousseront à agir. La faim, la misère, la mort et les inégalités criantes le sortent de la léthargie dans laquelle il s'était embourbé. Célio décide de prendre les choses en main, et c'est en s'inspirant des paroles de Vieux Isemanga qu'il trouvera comment piéger le géant Tshilombo :

¹³⁸ BRAGARD Véronique, *op. cit.*, p. 71.

Le vieux avait raison, pensait pourtant Célio. Les raisonnements les plus simples étaient souvent les meilleurs. Lui, il avait toujours voulu faire dans le sophistiqué, recourir à des théorèmes et à des conjectures. Et pour quel résultat ? Il était parfois nécessaire de recourir aux idées basiques. Un plus un est égal à deux. Deux plus un égale trois. Voilà l'axiome par lequel le petit animal accomplissait son objectif » (*MC*, p. 295)

Célio, créateur d'images au service des puissants, retourne finalement son génie mathématique contre le système et se venge de Tshilombo en publiant des extraits du journal de Bamba dans la presse et en laissant à la foule et à la rumeur le soin de tirer les conclusions nécessaires. Si Célio est effectivement un esquivé, il ne l'est qu'au sens où celui-ci « n'esquive, en fait, rien du tout. Au contraire, il est celui qui, par tous les moyens, transcende les obstacles, recule les frontières de l'impossible, méprise les plafonds de verre » (*MC*, p. 88). Ce n'est que de l'intérieur du système, en retournant les règles du jeu contre ceux qui les avaient édictées, que Célio ébranle les structures dominantes.

Cependant, le roman ne se termine pas sur une fin fermée. L'épilogue annonce les élections nationales tant attendues et Célio est sur le point de se présenter, supporté par « les déshérités du “Maquis”, les handicapés, les *sheges*¹³⁹ » et les « désœuvrés de Barumbu et de Lingwala » (*MC*, p. 316). L'espoir teinte les derniers mots du roman. Par la ruse, en prêtant attention aux histoires de Vieux Isemanga et en lui reconnaissant sa sagesse, Célio marque des points contre l'arbitraire du pouvoir et prend activement part à la transition démocratique du pays. Cependant, le futur du Congo reste incertain. Les morts continueront de hanter Célio. Et si le piège s'est effectivement refermé sur Tshilombo, ce dernier s'est vu octroyer dans un premier temps un poste d'ambassadeur dans un pays de l'ancienne Union soviétique par le président, avant de vendre l'ambassade et d'obtenir l'asile politique aux Pays-Bas. La corruption, les complicités et les arrangements nationaux et internationaux continuent, à ce jour, de faire la loi au Congo.

Isookanga, le héros de *Congo Inc.*, connaît également un trajet qui le mène à une prise de conscience et à une affirmation de soi. En effet, au début du roman, alors qu'il est destiné à être le chef des Ekonda, le jeune homme ne rêve que d'une chose : quitter la forêt et vivre le rêve de la mondialisation à Kinshasa. À ses yeux, la forêt ne possède aucune valeur. Elle est le lieu de l'obscurantisme et des croyances obsolètes. L'implantation du

¹³⁹ L'auteur écrit « shege » dans *Mathématiques congolaises* et « shégués » dans *Congo Inc.* Nous avons choisi de conserver les deux orthographes du mot dépendamment du roman dont il est question dans notre analyse.

pylône de télécommunication sur les terres ancestrales est selon lui une avancée positive mais encore insuffisante sur la voie de la modernisation :

Il avait tenté de convaincre son interlocutrice qu'il fallait absolument désenclaver la forêt en posant des pylônes de télécommunication partout, afin que chacun puisse être connecté au reste du monde. Ouvrir des autoroutes de l'information, certes, mais pas seulement, il fallait aussi ouvrir des autoroutes tout court, pour que les biens de consommation, qui abondaient ailleurs, puissent profiter à tous. (*CI*, p. 28)

Dans l'esprit du jeune Ekonda, la mondialisation et la modernité sont promesses de progrès et d'enrichissement pour le Congo. L'ordinateur qu'il dérobe à Aude Martin le maintient dans ses fantasmes : *Raging Trade* lui ouvre pour la première fois les portes du monde en le connectant à d'autres joueurs en ligne issus de partout sur le globe. Le jeu procède à une configuration ludique de la mondialisation qui mêle plaisir de jouer et illusion de l'accès à une vie facile à portée de main, tout en mettant en abyme, cela va sans dire, les mécaniques réelles de la mondialisation. Isookanga, gonflé d'idéaux mondialisateurs, quitte la forêt sans regret ni au revoir et arrive à Kinshasa, poussé par l'ambition.

Dans la capitale, les choses sont toutefois loin de se passer comme prévu. Isookanga constate rapidement la misère qui règne et le doute germe dans son esprit, alors qu'il partage pour la première fois les étals du Grand Marché en guise de lits de fortune avec les enfants des rues : « Isookanga ouvrit les yeux, puis s'étira. Il lui fallut quelques secondes pour réaliser où il se trouvait. Se réveiller en plein air, au cœur d'une ville, serait-ce l'une des données d'un modèle mondialisé ? » (*CI*, pp. 67-68). Et lorsqu'il assiste au spectacle nocturne des jeunes filles qui déambulent dans les rues de la capitale, le doute se transforme en une légère inquiétude : « Isookanga commençait à constater ce qui se déroulait autour de lui et s'en inquiéta. Le principe des échanges libéralisés échappait au jeune Pygmée » (*CI*, p. 89).

Ces premiers indices ne parviennent toutefois pas à bout de la naïveté et de l'envie d'Isookanga, qui se lance finalement dans le commerce et le marketing avec son « homme d'affaires chinois » (*CI*, p. 90), Zhang Xia. Ensemble, ils mettent au point l'Eau Pire Suisse, une eau qui donnerait aux gens qui la boiraient l'impression « d'entendre chanter une rivière dans les forêts ombragées de l'Équateur, mais un Équateur, imaginait Isookanga, purifié de ses amibes, de ses virus Ebola, de sa fièvre typhoïde, parce que posé au pied des Alpes suisses [...] » (*CI*, p. 95). La forêt acquiert finalement une valeur, mais une valeur avant tout exotique qui participe à faire vendre le produit imaginé par les deux comparses.

Isookanga ne compte pas s'arrêter là : sa rencontre avec Kiro Bizimungu, dit Kobra Zulu, l'amène à envisager sa forêt natale comme un vivier de richesses souterraines dont il faut tirer avantage à tout prix. À ce stade, le Congo se confond désormais avec la carte interactive qui répertorie les ressources minières du pays contenue sur le CR-ROM de Zhang Xia.

Obsédé par sa quête de la modernité et du profit, Isookanga reste sourd aux avertissements de son ami chinois. Celui-ci l'avertit pourtant du danger que représente la fréquentation d'un personnage tel que Kobra Zulu : « Isoo, je crois que tu te fais des idées sur ce type. Moi, je ne le sens pas. C'est un seigneur de guerre. Je les connais bien. C'est en Chine qu'on les a vus opérer pour la première fois » (*CI*, p. 222). Sa mise en garde entre en résonance avec les paroles de Vieux Lomama, arrivé à Kinshasa après la mort de Nkoi Mobali : « Quelque chose se passe dans l'écosystème, Isookanga. Des paramètres sont en train de changer de façon radicale. Si la survie d'une force de la nature comme Nkoi Mobali n'est pas assurée, je ne donne pas cher de la peau des Ekonda, mon fils » (*CI*, p. 249). C'est finalement son arrestation et le renvoi de Zhang Xia dans son pays qui lui ouvriront les yeux : la loi impitoyable de la mondialisation entraîne l'exploitation de l'homme par son semblable et le pousse à s'entre-déchirer. Or, « ce n'était pas ainsi que le jeune Ekonda concevait la mondialisation. On ne pouvait pas mettre les gens sous dumping à ce point-là, ils finissaient forcément par vouloir se venger » (*CI*, p. 288). Son aventure à la capitale lui aura été bénéfique : elle lui aura permis de prendre conscience, lui aussi, d'un intolérable. Et lorsqu'il retrouve Vieux Lomama à Kinshasa, c'est avec soulagement qu'il retrouve finalement une partie de lui-même. Il peut alors rentrer au village pour accomplir sa destinée de chef Ekonda. Comme dans *Mathématiques congolaises*, la fin reste ouverte. Nous pouvons imaginer toutefois que de retour au village, Isookanga saura allier tradition et modernité. Car pour lui, participer à la mondialisation est une nécessité : « Mais, mon oncle on ne peut pas continuer à vivre dans la périphérie du monde, nous devons intégrer le globe, sinon sûrement nous ne tarderons pas à disparaître complètement des écrans radars » (*CI*, p. 249). Mais cette inclusion dans le réseau mondial se fera dans le respect de la forêt et de ses richesses, ainsi que selon des idéaux humanistes : « C'est dans la logique des choses : lorsque la balance des paiements se révèle problématique, il devient impérieux d'équilibrer les comptes en faisant passer, par pertes et profits, l'humain d'abord » (*CI*, p. 289).

L'histoire de Célio et d'Isookanga démontre que dans le système chaotique dont ils sont prisonniers, les personnages des romans de Bofane ne sont pas laissés sans ressources.

Le chemin parcouru par les deux protagonistes principaux est celui d'individus réifiés, subalternes et marginaux qui parviennent peu à peu à la conscience de soi et à l'affirmation d'une agentivité qui leur avait été dérobée jusque-là. Dans son article « L'autodétermination dans les romans d'In Koli Jean Bofane. Droit de réponse à la violence postcoloniale », Isabelle Chariatte attribue aux personnages de l'auteur une qualité d'autodétermination qui montre que « l'individu à qui on a conféré un statut de subalterne est en mesure de s'en libérer et de devenir un acteur à part entière qui prend sa place dans la société »¹⁴⁰. En effet, Célio et Isookanga, face à l'intolérable, prennent leur destin en main et agissent dans la direction d'une transformation de la société congolaise et mondiale. Ce faisant, ils récupèrent leur dignité et leur qualité d'être humain à part entière. D'objets, ils deviennent les sujets de leur existence. Tous deux sont d'ailleurs caractérisés par leur énergie et leur ambition : poussés par leur désir, ils tracent des lignes de fuite à l'intérieur même d'un système mortifère et injectent ainsi de la vie et du mouvement dans les structures chaotiques. Célio se venge ainsi de Tshilombo, et si *Congo Inc.* garde sous silence la destinée d'Isookanga, son parcours laisse à penser qu'il travaillera désormais au changement en veillant à placer l'humain au centre des préoccupations. En guise de contre-exemple, les personnages puissants tels que Tshilombo, Makanda ou Kiro Bizimungu sont tous, comme dit précédemment dans notre analyse, incapables d'être performants sexuellement pour des raisons diverses. Poussés par l'unique désir de pouvoir, ils s'intègrent pleinement dans la structure corrompue et défailante, nourrissant le chaos et le système injuste et oppresseur. Ce désir de puissance se révèle donc être stérile et improductif, tant dans la sphère sociale que dans la sphère intime, les deux domaines n'ayant en réalité aucune raison d'être distingués puisque tout est politique. Pour autant, le monde ne change pas du tout au tout : si les personnages s'émancipent et s'affirment, ce n'est que grâce à un mouvement de lutte continue. Ce n'est que dans ce mouvement, en traçant de façon illimitée des lignes de fuite, que l'homme laisse place au désir, troue les limites et fend les structures, faisant ainsi entrevoir un quelque chose d'autre de l'ordre du devenir. Le combat est mouvement vital infini, et la nécessité de maintenir le mouvement semble être indiquée par les fins ouvertes des romans de Bofane.

¹⁴⁰ CHARIATTE Isabelle, « L'autodétermination dans les romans d'In Koli Jean Bofane. Droit de réponse à la violence postcoloniale », dans LE QUELLEC COTTIER Christine et WYSS Irena (éd.), « Voir et lire l'Afrique contemporaine. Repenser les identités et les appartenances culturelles », *Études de lettres*, n° 305, 2017, p. 68.

En effet, le Congo reste prisonnier de la violence postcoloniale et des rapports de dominance qui régissent ses relations avec la communauté internationale. Le destin des personnages féminins de *Congo Inc.* illustre de manière particulièrement frappante la difficulté que représente la lutte pour l'émancipation, l'affirmation de soi et le renouveau¹⁴¹. La première protagoniste en question est Shasha la Jactance, figure forte du roman. Victime, elle aussi, des massacres perpétrés par les milices des seigneurs de guerre, elle fuit la violence armée avec ses frères et devient enfant des rues à Kinshasa. Débrouillarde et déterminée, elle est toutefois contrainte de se prostituer pour survivre et devient la chose de Waldemar Mirnas. Mais « à force de se voir mettre nue et à genoux, une haine implacable avait vu le jour dans le cœur de Shasha. Elle avait son compte de tragédies et d'humiliations » (*CI*, p. 224). La fin du roman montre Shasha préparant un plat pour le casque bleu et y ajoutant des poils de buffle coupés finement qui provoquent une mort douloureuse après « des mois passés à cracher son sang » (*CI*, p. 288). Significativement, elle répète son nom à Isookanga tout en cuisinant le plat empoisonné : « Mais tu connais mon nom, Vieux Isoo, c'est Shasha la Jactance Kolo Eyoma », ce que l'auteur traduit par « maîtresse de la bagarre » (*CI*, p. 288). Elle s'affirme ainsi en prenant en main son destin et en combattant son oppresseur à un niveau individuel, mais la ligne de fuite ainsi tracée est nécessairement collective. Le second personnage féminin qui nous intéresse est Adeïto, la jeune femme enlevée par Kiro Bizimungu au cours d'un de ses raids meurtriers dans l'est du Congo. Surveillée à toute heure par des gardes du corps pour éviter qu'elle ne s'échappe, Adeïto est passive et emmurée dans le silence. Ses uniques moments de sortie consistent à se rendre à l'église de la Multiplication divine. Elle se libère finalement du joug de l'ancien seigneur de guerre alors qu'ils fuient de nuit en 4x4 la sentence des Nations Unies, qui ont décidé de faire arrêter et juger Kiro Bizimungu. Profitant de l'occasion offerte par un pneu crevé pour se précipiter hors du véhicule, elle court vers la population en appelant à l'aide et en criant au voleur et au violeur : « Le mot "viol", qu'elle avait prononcé, avait depuis longtemps marqué la conscience des Congolais au fer rouge et ils ne le supportaient plus » (*CI*, p. 275). La foule se prépare alors à rendre justice en soumettant Kiro Bizimungu, tremblant de peur, au « supplice du collier » (*CI*, p. 276). La violence retournée ainsi contre l'agresseur réhabilite Adeïto et lui rend sa dignité d'être humain, elle qui n'était alors qu'une poupée de chiffon mise à la disposition d'un homme cruel et violent. La scène de

¹⁴¹ Le sort de Shasha la Jactance et d'Adeïto est également étudié sous l'angle de l'autodétermination par Isabelle Chariatte. Voir CHARIATTE Isabelle, *op. cit.*, pp. 69-73.

libération d'Adeïto permet aussi au peuple de recouvrer une part d'agentivité puisque la mise à mort de l'opresseur se fait de manière collective. Pour autant, le chemin vers l'émancipation et l'affirmation de soi reste encore long pour les deux femmes : Shasha la Jactance reste une enfant des rues et devra probablement encore se prostituer pour survivre. Quant à Adeïto, après s'être libérée de Kiro Bizimungu, elle semble tomber dans les filets du révérend Monkaya. Mais les lignes de fuite tracées par les jeunes femmes peuvent les avoir entraînées dans le mouvement, même si cela mène à la violence. La conclusion de *Congo Inc.* semble aller dans ce sens :

Dans un environnement vicié par les ondes mortifères de l'uranium, du cobalt, du colombo-tantalite, que peut-on attendre de la part d'individus passés à la centrifugeuse, évoluant dans le contexte d'un réacteur nucléaire dernière génération ? L'irradiation permanente ne ramène pas l'innocence, elle conduit à la rage. Et tant pis pour les âmes sensibles si le lieu de la concentration et de la fission est Kinshasa, laboratoire du futur et, incidemment, capitale de la nébuleuse, *Congo Inc.* (CI, p. 289)

Kinshasa est une ville où le pouvoir centralisé existe mais ne peut rien. Les puissances traversent la ville sous forme de flux et sont accaparées par les individus qui contribuent à la perpétuation de l'individualisme et nourrissent ainsi un système inégal et mortifère. Le chaos est dans un constant processus d'institutionnalisation et, paradoxe s'il en est, se structure librement pour former une prison malléable, qui s'adapte. Pourtant, le désir des puissants se révèle stérile alors que les lignes de fuite tracées par Célio, Iookanga, Shasha la Jactance et Adeïto impriment un mouvement vital qui court-circuite, bien qu'à petite échelle et de manière plus ou moins ponctuelle, les flux chaotiques du pouvoir *au sein même* de celui-ci. Tout l'enjeu pour ces personnages marginaux, ces invisibles produits et réifiés par le pouvoir, sera de poursuivre les chemins de l'émancipation en prolongeant les lignes de fuite créatrices.

6.3 Corps désarticulés

Le chemin parcouru par les protagonistes principaux et féminins dans les romans de Bofane n'est pas le seul élément qui témoigne de la lutte menée par les Congolais pour s'émanciper. Nous l'avons dit, pour Deleuze et Guattari, le désir est un principe immanent auquel les structures donnent une forme fixe et stable. Il s'agit pour eux de parvenir à laisser filtrer des lignes de désir, ces « petites lignes hétérogènes » qui transforment les structures en y réinjectant un mouvement vital. Dans ces conditions, il n'existe pas de sphère intime

car tout est mouvement politique et collectif. Le corps des Congolais est ainsi touché directement par le pouvoir.

Toutefois, cela implique également que les corps, affamés et sacrifiés aux apparences, sont capables de tracer, eux aussi, des lignes de fuite. Dans *Mathématiques congolaises* et *Congo Inc.*, la musique et la danse tiennent une place particulière. Les corps qui se déhanchent et se laissent aller sur les sons envoûtants et entraînants des morceaux de Wenge Musica et Werrason, le Roi de la Forêt, ou de Papa Wemba, submergent, emportent et électrisent la vie à Kinshasa. La vie nocturne déploie une énergie affolante qui peine à être contenue. Une première illustration de ces corps qui dansent se trouve dans *Congo Inc.*, lorsque Isookanga passe la soirée dans un bar avec Aude Martin et lui montre quelques mouvements : « Isookanga, selon la chorégraphie des Batwa, les pieds bien plantés dans le sol, bougeait par micro-mouvements mais on sentait une énergie phénoménale se propager » (*CI*, p. 192). La danse effectuée par le jeune Pygmée est une danse qui décompose les gestes en « micro-mouvements », provoquant la libération d'une charge d'énergie importante, énergie qui caractérisait déjà l'Ekonda auparavant. Ce sur quoi nous aimerions appuyer dans cet extrait, c'est la désarticulation du corps qui libère cette énergie. Dans la chorégraphie des Batwa, les bras, les jambes, la tête semblent se désunir et se disperser pour ne plus former un tout corporel défini. Le corps est défiguré, déstructuré, perd sa forme initiale et se transforme. Il n'est alors plus simplement le corps-objet maltraité par les puissants : dans les romans de Bofane, le corps ainsi mis en scène s'affirme en tant que corps qui *désire*. Matière vivante, il peut alors devenir un lieu de contestation qui trace des lignes de fuite dans le monde. Cet aspect est plus visible encore lors de l'épisode de la révolution des shégués. La mort du jeune Omari, tué par un policier, est à cette occasion l'étincelle qui met le feu aux poudres : en entendant la rumeur, tous les déshérités de la ville accourent pour pleurer l'ancien enfant-soldat et crier leur colère contre le pouvoir. « Ils pullulaient, comme des rats dans les égouts de New-York, Paris ou Mumbai, issus de différentes épidémies de pestes générées par l'État, telles que la pauvreté, l'exclusion, la mal-gouvernance, la guerre » (*CI*, pp. 101-102). Sur place, les enfants saccagent tout, mais surtout, ils chantent et ils dansent en prenant des postures de guerriers, « les tendons au bord de la rupture » (*CI*, p. 102) :

Les enfants gesticulaient et dansaient en mouvement désordonnés, balançant les bras et les jambes dans toutes les directions, les visages agressifs ou au contraire hilares, la bouche grande ouverte, pour mettre en lumière la dérision de ce monde. Les tables et toutes les surfaces pouvant produire du bruit furent battues en guise d'accompagnement,

selon un rythme sourd et persistant semblable à des tambours de guerres d'aujourd'hui.
(*CI*, p. 113)

La révolution se fait au travers de la danse et des mouvements désarticulés qui disloquent les corps jusqu'à les entraîner « au bord de la rupture ». Une folie générale se dégage de cette scène : elle montre un monde où la frustration atteint son apogée et où les soumis s'insurgent contre une société dans laquelle les enfants sont des soldats ou des prostituées et où les êtres sont réduits à des pantins sans vie. Les corps des révoltés prennent ainsi la tête de la protestation et subvertissent les formes, celles des corps et celles du pouvoir, laissant s'échapper de puissantes lignes d'énergie et de désir.

Dans *Mathématiques congolaises*, la danse occupe aussi, bien que plus subtilement, une place subversive. Une fois la nuit tombée, après une journée à vaquer à leur survie, les habitants du Maquis se rassemblent autour d'un feu et se laissent aller à rêver :

Une musique lancinante enrobait le silence. Des silhouettes assises frappaient des mains en cadence. Une guitare au son creux accompagnait un chant plein de nostalgie. Un être paraplégique, posé sur ses quatre membres comme un cheval ombrageux, effectuait une danse aux mouvements désarticulés selon une symétrie propre. Un autre, un cul-de-jatte, celui-là, actionnait son torse, pareil à un balancier pris de folie. La chanson se poursuivait, la transe fermait les yeux des femmes qui entonnaient des contre-chants pleins de sensibilité. (*MC*, pp. 100-101)

Les mouvements désarticulés accompagnés par les chants font entrer les personnages dans une transe qui met l'Ici en relation avec un Ailleurs. Le corps désirant qui abandonne les masques et se disloque peu à peu dans des gestes arrêtés est producteur : il introduit un quelque chose d'autre dans le quotidien difficile de Célio et de ses amis et relance la possibilité d'un devenir. Le corps disloqué est donc le signe du corps désirant qui subvertit les formes et trace des lignes de fuite dans la capitale congolaise dominée par les apparences. Il démontre que tout, même le corps auquel on attribue généralement un statut intime, fait partie intégrante du monde social et politique. Il s'oppose au corps démembré, qui instaure le corps en tant que principe réifié, déchire l'identité et entraîne la mort. Le corps désarticulé, au contraire, transforme le corps, laisse filtrer le désir, et en cela, est foncièrement créateur.

6.4 Foules invisibles

À Kinshasa, le corps qui désire s'intègre au sein d'un corps collectif : la foule. Les romans de Bofane mettent en scène une mégapole dans laquelle une humanité foisonnante grouille, avide de se faire une place dans la grande ville. Portés par leurs rêves et leurs envies, les hommes et les femmes de Kinshasa doivent toutefois lutter jour après jour afin de trouver de quoi apaiser le monstre à deux têtes qui leur dévore les entrailles : « On était en début d'après-midi et les bords de la route étaient bondés de monde. Une foule nombreuse et disparate, soulevant la poussière d'une démarche décidée, s'égosillant dans des gesticulations grandiloquentes, ahanant sous des bâts hétéroclites, poursuivait ses rêves inaccessibles et quotidiens » (*MC*, pp. 13-14).

Survivre nécessite de savoir se montrer ingénieux. C'est ainsi que cette population subalterne envahit chaque matin les rues bondées et embouteillées de la Gombe et retourne chaque soir dans les quartiers périphériques, soulagée ou le vendre creux. Les Kinois vivent de la débrouille, zigzaguant entre les obstacles qui se dressent devant eux et empruntant des chemins sinueux pour trouver de quoi se nourrir. Parmi cette foule se démènent des shayeurs, ces vendeurs à la sauvette qui proposent cigarettes, eau et cravates, des esquivants, des changeurs de monnaie, « des mères-commerçantes, des émigrants ruraux, des péripatéticiennes mongo du clan Mongando, des coiffeurs-stylistes, des aspirants professeurs de droit et de mathématiques, des vendeurs de talisman, des mineurs en fugue, des intellectuels démobilisés [...] » (*CI*, p. 36). Et finalement, « l'humanité qui galère » (*CI*, p. 37), car le chaos qui s'institutionnalise se nourrit toujours de cette seconde économie de la débrouille.

Mais la multitude est un personnage qui peut se révéler dangereux, comme le remarque Célio : « La foule. Elle pouvait être dangereuse quand elle s'y mettait. Surtout lorsque la politique était en jeu » (*MC*, p. 224). Le statut subalterne qui revient à cette humanité la condamne à disparaître dans la ville qui s'érode mais, invisible, elle trace pourtant des lignes de fuite imperceptibles au premier abord jusqu'à finalement menacer de submerger les puissants sous la pression du nombre. C'est ainsi que dans les quartiers périphériques, le parcours des individus semble échapper à tout contrôle du pouvoir. Ces populations se regroupent dans les sous-quartiers tels que Masina « la populeuse » (*MC*, p. 62) ou encore Binza-Ozone, dont la description nous intéresse en ce qu'elle caractérise la géographie incontrôlée de ces sous-quartiers : « Les habitations, à cet endroit, étaient évidemment anarchiques, ne figurant sur aucun plan d'urbanisme. L'exode rural

avait fait pousser des quartiers entiers de ce genre » (*MC*, p. 70). Ces quartiers de Kinshasa, peuplés des produits humains du régime postcolonial, ne connaissent pas de boulevards, d'avenues ni de routes. Ils s'élaborent selon ce que Patrice Nganang, romancier, poète et essayiste camerounais, a appelé la « poétique du mapan ». Dans son article « La poétique du mapan. Thèses sur l'écriture africaine à l'heure de la globalisation »¹⁴², Nganang caractérise le mapan comme étant un chemin de sous-quartier qui ne mène nulle part : « C'est qu'il est ligne d'esquive, le mapan, un tracé de fuite, une bifurcation et une descente dans l'insoupçonnée dimension de notre existence folle »¹⁴³. En cela, le mapan s'oppose à la route, ce tracé qui quadrille l'espace et qui mène d'un point directement à un autre. Au contraire, le mapan s'élance, imprévisible et précaire. Futé, il serpente entre les maisons, sinue entre les bâtiments, fugace et labyrinthique lorsqu'il « soupçonne très justement que dans la longée d'une histoire écrite à force de routes et de ports, de développement et de civilisation, de mise en valeur des terres et de mise au pas des hommes, c'est-à-dire sous la dictée d'une histoire de chefs et de sous-chefs, éclate la tempête de feu »¹⁴⁴. À Kinshasa, où les opprimés restent sur le bord des routes empruntées par les prédateurs, où les quartiers dans lesquels ils résident relèvent d'une infrastructure de la ruine, il est le tracé des invisibles qui se fait ruse et menace : il renvoie à un espace dans la ville qui ne peut être cartographié. La maîtrise totale du territoire urbain se révèle être une illusion, contrairement à ce qu'affirme Tshilombo : « Il suffit d'aller sur le Net pour trouver les cartes détaillées de nos grandes villes dressées par la CIA, sans oublier les satellites qui nous scrutent en permanence » (*MC*, p. 171). Ni les puissants du pays, ni les grandes puissances économiques ne peuvent contenir ces lignes de fuite tracées par la multitude. La poétique du mapan transgresse et permet aux foules de s'affirmer : « [...] inscrite dans l'ombre des maisons, elle fait chemin à des hommes et à des femmes sans ombre ; perdue dans l'incertain elle est dans sa longueur même le pays de l'insécurité ; de toute évidence elle est le *champ d'action des multitudes qui dans les artères de la ville avancent invisibles* »¹⁴⁵.

Dans *Mathématiques congolaises* et dans *Congo Inc.*, la foule devient à plusieurs reprises un acteur de premier plan. Dans *Congo Inc.*, elle s'illustre lors de la révolution des shégués ou au travers de la mise à mort de Kiro Bizimungu. Dans *Mathématiques*

¹⁴² NGANANG Patrice, « La poétique du mapan. Thèses sur l'écriture africaine à l'heure de la globalisation », dans MADÉBÉ Georice Berthin, MBONDOBARI Sylvère et RENOMBO Steeve Robert (éd.), *Les chemins de la critique africaine*, Paris, L'Harmattan, 2012, pp. 251-259 (Critiques Littéraires).

¹⁴³ *Ibid.*, p. 251.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 252.

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 254. Nous soulignons.

congolaises, nous la retrouvons, impitoyable, lors de manifestations violentes. Dans cet épisode, ce qui apparaît dans un premier temps comme une mise en scène familière dans laquelle chacun connaît son rôle, les manifestants d'un côté, les militaires de l'autre, éclate en mille morceaux. Sous l'impulsion de la Conscience politique, qui mène la vie dure à la Faim, les Kinois affrontent les soldats au corps à corps, se sachant en surnombre et n'ayant rien à perdre. Dans un même temps, le décor de la scène s'assombrit, signe à nouveau que la distinction entre la sphère publique et la sphère intime n'existe pas : tout est politique. Il ressort des romans de Bofane une confiance certaine en la population kinoise, traduite dans les paroles que Célio adresse au père Lolos :

L'homme dans la même situation est condamné à trouver des solutions. Je compte sur l'intelligence des gens. Je ne suis pas sûr qu'il s'agisse d'intelligence, d'ailleurs, c'est plus que cela. Je crois plutôt à l'ingéniosité de ce peuple, à son imagination [...]. Ces heurts sont destinés à montrer au pouvoir en place que, désormais, le peuple participe au débat et qu'il faudra compter sur lui. (*MC*, p. 214)

6.5 Les hétérotopies du désir

L'étude du milieu politique ambiant dans lequel les personnages, les corps, et la foule ne cessent de tracer des lignes de fuite nous permet de comprendre comment le peuple kinoise réifié entre dans une lutte constante qui lui permet de recouvrer sa dignité et de s'affirmer en tant que sujet. Il nous faut maintenant compléter cette analyse de l'émancipation des individus grâce au concept d'hétérotopie développé par Michel Foucault dans sa conférence « Des espaces autres »¹⁴⁶. Dans cette conférence, Foucault définit les hétérotopies en opposition aux utopies, qui sont des « emplacements sans lieu réel » qui entretiennent avec une société donnée un « rapport général d'analogie directe ou inversée »¹⁴⁷. L'hétérotopie au contraire, est un lieu autre effectivement réalisé, sorte de contre-emplacement localisable dans l'espace :

Il y a également [...] des lieux réels, des lieux effectifs, des lieux qui sont dessinés dans l'institution même de la société, et qui sont des sortes de contre-emplacements, sortes d'utopies effectivement réalisées dans lesquelles tous les autres emplacements réels que l'on peut trouver à l'intérieur de la culture sont à la fois représentés, contestés et inversés, des sortes de lieux qui sont hors de tous les lieux [...].¹⁴⁸

¹⁴⁶ FOUCAULT Michel, « Des espaces autres », dans *Empan*, n° 54, 2004, pp. 12-19, [en ligne] <https://www.cairn.info/revue-empan-2004-2-page-12.htm>. À l'origine, il s'agit d'une conférence prononcée le 14 mars 1967 au Cercle d'études architecturales à Paris.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 14.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 15.

Ces espaces ont la particularité d'être des lieux « absolument autres »¹⁴⁹ qui, tout en étant en étroite relation avec tous les lieux du quotidien, qu'ils contiennent et juxtaposent, « figurent un rapport décalé et perturbateur à tous les autres lieux de l'espace vécu et traversé »¹⁵⁰. Les hétérotopies sont donc des lieux de contestation de l'espace dans lequel nous vivons. À la différence des utopies, qui n'existent pas dans le réel, les hétérotopies sont des utopies réelles qui « utopisent » les emplacements vécus quotidiennement en les dédoublant et en les déformant¹⁵¹. En introduisant de l'hétérogénéité dans ces espaces ordinaires, les hétérotopies permettent ainsi la reconstitution, la régénération progressive de ces espaces.

En traçant des lignes de fuite, en laissant filtrer le désir créateur, les personnages des romans de Bofane « hétérotopisent » l'espace dans lequel ils vivent. Sous l'impulsion des corps qui désirent, l'Ailleurs s'introduit dans l'Ici et l'espace devient autre, permettant alors un effet en retour sur cet Ici qui s'en retrouve modifié, transformé. Kinshasa, jusqu'alors figée dans son chaos mortifère, s'actualise, se transforme, se modifie au rythme des corps et des individus qui s'émancipent et entrent en mouvement. En introduisant cette ligne d'hétérogénéité dans le quotidien, les acteurs urbains dédoublent, contestent et déforment ainsi la ville, ses images venues de l'extérieur et ses réalités. Kinshasa se construit et se déconstruit sans arrêt, devenant son propre sujet.

Cette hétérotopisation de la ville qui se transforme sous l'impulsion du désir implique que l'espace urbain s'imagine et se crée dépendamment des gens qui y vivent. Dès lors, comme l'écrit très justement Xavier Garnier, « l'idée même de forme d'une ville n'est alors pertinente que si l'on envisage celle-ci comme la retombée du bouillonnement informe qui fait la ville »¹⁵². La ville mouvante ne saurait en effet être contenue dans des infrastructures urbaines pas plus que dans des discours fixes et établis. Les corps et les individus *font* la ville. Dans ces conditions, le non-lieu kinois, cet espace stéréotypé peuplé des silhouettes de ses habitants, redevient un lieu profondément anthropologique, déterminé par les relations et les actions d'une communauté *à venir*, c'est-à-dire une communauté qui se construit et se déconstruit continuellement grâce aux lignes de fuite qu'elle ne cesse de tracer dans le réel.

¹⁴⁹ FOUCAULT Michel, *op. cit.*

¹⁵⁰ SABOT Philippe, « Langage, société, corps. Utopies et hétérotopies chez Michel Foucault », dans *Materiali Foucaultiani*, vol. 1, n° 1, 2012, p. 26, [en ligne] <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00746742/document>.

¹⁵¹ *Ibid.*

¹⁵² GARNIER Xavier, « Écrire les villes africaines postcoloniales », *op. cit.*, p. 22.

Ainsi, dans ses romans, In Koli Jean Bofane ne remplace pas l'image stéréotypée et réductrice de la capitale congolaise par une autre image de Kinshasa. Son entreprise littéraire ne consiste pas à raconter la ville dans une tentative vaine d'opposer aux préjugés et aux représentations une image qui se voudrait être l'image « réelle » de la mégapole. Si tel était le cas, l'auteur remplacerait une image unique et simplificatrice par une autre, enracinant et territorialisant définitivement la ville et lui niant son caractère multiple. Kinshasa serait alors condamnée à s'éteindre éternellement dans les limites mortifères de la forme fixe. Au contraire, sous la plume de l'auteur, la capitale congolaise se transforme en un lieu qui se construit et se déconstruit, se territorialise et se déterritorialise, *devient* sans cesse grâce à ses habitants. Kinshasa foisonne, déborde et échappe toujours. Éminemment relationnelle, elle ne peut être enfermée dans des discours extérieurs. L'écrivain montre ainsi le mouvement constant de la ville, son énergie, sa *force* que nous opposons ici à la forme qui territorialise.

Ce faisant, il ne réattribue pas de valeurs précises à une société que nous avons précédemment décrite comme étant en perte de sens, mais présente une lutte et un mouvement de tous les jours d'une ville comme « lieu où est en train de se forger une nouvelle humanité »¹⁵³. Il évite alors l'écueil essentialiste qui consisterait à attribuer à la capitale et à ses habitants des qualités intrinsèques qui les détermineraient à tous les niveaux. Cela signifie également qu'il ne se positionne pas en tant que porte-parole d'une communauté établie qui désirerait se majorer. In Koli Jean Bofane écrit non pas au nom du peuple mais pour le peuple car, comme l'écrivent Deleuze et Guattari, « la littérature est l'affaire du peuple »¹⁵⁴.

6.6 Hétérolinguisme et intertextualité

Si au sein de ses récits, les individus s'émancipent et s'affirment dans la lutte constante, Jean Bofane témoigne également de sa volonté d'ébranler les structures pour construire de nouveaux agencements au travers de la déterritorialisation de la langue française qu'il opère dans ses romans. En effet, l'auteur entremêle les langues et les niveaux de langue, s'amuse des prononciations et joue avec les variétés, teintant ainsi ses romans d'hétérolinguisme, c'est-à-dire d'une « pluralité langagière » marquée aussi bien

¹⁵³ GARNIER Xavier, « Écrire les villes africaines postcoloniales », *op. cit.*, p. 23.

¹⁵⁴ DELEUZE Gilles et GUATTARI Félix, *op. cit.*, p. 32.

par la présence d'idiomes étrangers que de registres différents de la langue première¹⁵⁵. Ce faisant, il emmène la langue française, la langue du colon, « dans le désert ». Son écriture devient alors, elle aussi, le lieu d'une humanité toujours en train de s'inventer.

Le premier élément qui atteste de cette déterritorialisation de la langue française est l'utilisation, dans ses deux romans, de langues locales africaines. Le kinyarwanda, le lingala, le swahili ou encore le lomongo sont convoqués régulièrement dans les dialogues et cohabitent avec le français dans des tournures de phrase qui s'apparentent à l'oralité, comme dans cet extrait issu de *Mathématiques congolaises* : « Petit, *nasepeli lokola namoni yo boye. Mwana mobali basekaka ye te, soki akufi naïno te*. Qui aurait cru qu'un jour on te verrait comme ça, sapé comme un ministre, avec de grandes responsabilités ? »¹⁵⁶ (*MC*, p. 165), traduit par « Petit, je suis content de te voir ainsi. On ne rit pas d'un jeune homme s'il n'est pas encore mort ». Les exemples sont nombreux dans *Congo Inc.* également. Pour n'en citer qu'un, l'épisode dans lequel Isookanga et Aude Martin sont interrompus par leurs voisins de chambre d'hôtel, interpellés par le bruit, contient des dialogues majoritairement écrits en langue locale : « Qu'est-ce que tu lui as fait, toi ? Dis, basalaka mwasi, boye te ! » (*CI*, p. 197), ce qui signifie « Dis, on ne traite pas une femme de la sorte ! ». Mais les langues africaines ne sont pas uniquement utilisées au sein des dialogues, puisque l'auteur retranscrit à diverses occasions des paroles de chansons populaires ou de chants de guerre, par exemple lors du massacre de Limete ou de la révolution des shégués. Des proverbes et expressions apparaissent également régulièrement dans la narration et dans les dialogues (« Mayi eninganaka pamba te ! » (*CI*, p. 283), « L'eau ne bouge pas sans raison ») ainsi que des mots désignant des réalités propres au Congo, tels que « kambala » (*MC*, p. 192), qui est un bois précieux, « lotoko » (*CI*, p. 240), qui renvoie à un alcool de manioc et de maïs, ou encore « nganda », qui apparaît à de nombreuses reprises et qui désigne un bar clandestin.

L'auteur joue également avec la langue française lorsqu'il utilise des mots et des expressions en français tout en les mobilisant selon leur acceptation congolaise. C'est le cas de « blessés de guerre » (*CI*, p. 128), des billets très usés, « coopérer » (*CI*, p. 38), faire des affaires, « monde arabe » (*CI*, p. 51), monde de kamikazes ou un « Tintin » (*CI*, p. 147), une personne sans consistance. Par ailleurs, il introduit aussi ces acceptations locales de

¹⁵⁵ MOURA, Jean-Marc, *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, 2^e éd., Paris, PUF, 2007, p. 85 (Quadrigue).

¹⁵⁶ Dans *Mathématiques congolaises*, les passages en langues locales sont écrits en italique, ce qui n'est pas le cas dans *Congo Inc.*

mots français dans un contexte plus populaire et oral, comme lorsque Marie Liboma, jeune prostituée, rassure Isookanga quant à l'activité nocturne de Shasha la Jactance et des autres filles du Grand Marché : « Ne tire pas cette tête, Vieux Isoo, tu crois que ce Blanc fait peur à la Jactance ? Elle va te le retourner comme rien. Bon ! Moi, je gaze, je vais rôder, ajouta-t-elle, [...] » (*CI*, p. 89). Et lorsque ce n'est pas l'usage du mot français qui change, l'auteur s'amuse en reprenant des contractions de mots (« dans une ville où régnait le lar' comme Kinshasa » (*CI*, p. 284), « lar' » étant la contraction de « l'argent ») ou des prononciations typiquement africaines (« eau pure » qui devient « eau pire » dans *Congo Inc.*). La langue française elle-même connaît également de nombreuses variations, allant du registre soutenu au style plus oral et familier, comme dans cet exemple tiré de *Congo Inc.* : « C'est logiquement un enfant qui aurait dû venir négocier, pas un type venu d'on ne sait où, qui le narguait avec un sale bout de tonkar, et cela dans la ville où il était colonel full : c'était lésant ! » (*CI*, p. 109). Ici, l'oralité et le registre plus familier se marquent notamment par l'usage du verlan « tonkar » et par la tonalité exclamative de la phrase.

In Koli Jean Bofane situe ainsi ses récits dans le Congo contemporain et teinte la langue française de parlers locaux tout en manipulant avec dextérité les niveaux de langue. Cette entreprise ne traduit toutefois pas, rappelons-le, une quelconque volonté de repli sur la culture africaine. Si localisme il y avait, l'auteur se situerait dans la droite ligne des écrivains qui aspirent à légitimer une population donnée marginalisée, ce qui n'est pas son cas. Au contraire, l'introduction des langues locales participe à la déterritorialisation du français dans l'espace des possibles en subvertissant les limites d'une langue qui était jadis la langue impériale et qui, aujourd'hui encore, reste un parler relativement rigide qui se rapporte à un espace dominant politiquement, économiquement et culturellement. Ce faisant, il défait les structures et annule peu à peu les frontières culturelles et linguistiques, pour opposer au binarisme traditionnel de nouvelles configurations. De plus, aux langues africaines et aux différents registres de langue utilisés, l'auteur ajoute encore d'autres idiomes : ainsi, dans *Congo Inc.*, le titre du roman et les titres de tous les chapitres sont traduits en idéogrammes chinois. L'anglais est également présent par le biais des chansons de Snoop Dogg, au travers du jargon des jeux vidéos ou encore déformé par la prononciation de Modogo, l'enfant sorcier (« Who are you » devient ainsi « Ou waïï you » (*CI*, p. 86) dans la bouche du jeune amateur de films d'horreur américains). Enfin, au « langage des technologues » qu'Isookanga rêve de maîtriser dans *Congo Inc.* répond le langage des mathématiques que Célio maîtrise depuis son enfance dans *Mathématiques congolaises*.

Par ailleurs, l'hétérolinguisme des romans se mêle à une intertextualité importante. Dans *Mathématiques congolaises*, des enfants jouent en chantant le générique de *Dragon Ball* (MC, p. 11), Célio cite *Le Prince* de Machiavel (MC, p. 45) tandis que Tshilombo écoute du Chick Corea (MC, p. 65) dans son salon dont les murs sont ornés de tableaux de Chéri Samba et de Moseka Yogo Ambake. Dans *Congo Inc.*, les romans d'Alain Mabanckou (CI, p. 190) déterminent l'ambiance qui règne dans les boîtes de nuit, Zhang Xia cite Confucius (« L'expérience est une lanterne qui n'éclaire jamais que le chemin parcouru » (CI, p. 74)) et la musique de Werrason rencontre celle de Monk et d'Alicia Keys. Les deux romans sont, comme cela a déjà été dit, évidemment marqués par le discours occidental sur l'Afrique, qui constitue également un intertexte avec lequel les livres entrent en dialogue. Bofane conjugue ainsi des catégories de pensée et des références littéraires et artistiques variées qui dépassent les frontières établies pour s'ouvrir au monde. Son lecteur, confronté à une telle diversité, ne peut alors qu'opérer un retour sur lui-même et déplacer son centre de gravité pour accueillir l'altérité. Le peuple pour lequel Jean Bofane écrit se situe ainsi dans la Relation telle que pensée par Édouard Glissant.

Chapitre 7. Être au monde

7.1 La Relation

La diversité des langues et des cultures observable dans l'esthétique romanesque de Jean Bofane repose sur ce que Édouard Glissant a nommé la « poétique de la Relation ». Véritable clé de voûte de la pensée glissantienne, la Relation s'inscrit dans la logique d'un monde foncièrement interconnecté, dans lequel chacun ne peut se définir que dans le contact permanent avec l'altérité. Au travers de la notion de Relation, c'est donc la question de l'identité des êtres que l'écrivain, poète et philosophe martiniquais, aborde.

La Relation se comprend chez Édouard Glissant comme étant l'interaction infinie des cultures qui se rencontrent, se heurtent, s'entrechoquent, s'échangent, se changent et se transforment mutuellement au sein du Chaos-Monde :

Le monde se créolise, c'est-à-dire que les cultures du monde mises en contact de manière foudroyante et absolument consciente aujourd'hui les unes avec les autres se changent en s'échangeant à travers des heurts irrémédiables, des guerres sans pitié mais aussi des avancées de conscience et d'espoir qui permettent de dire... que les humanités aujourd'hui sont en train d'abandonner quelque chose à quoi elles s'obstinaient depuis longtemps, à savoir que l'identité d'un être n'est valable et reconnaissable que si elle est exclusive de l'identité de tous les autres êtres possibles.¹⁵⁷

¹⁵⁷ GLISSANT Édouard, *Introduction à une Poétique du Divers*, Paris, Gallimard, 1996, p. 15.

De fait, la notion de Relation repose sur une distinction entre deux types d'identité que Glissant, qui emprunte à Deleuze et Guattari la notion de racine et celle de rhizome, nomme *identité-racine* et *identité-rhizome*. La racine est unique, exclusive, elle « prend tout sur elle et tue alentour »¹⁵⁸ ; à l'inverse, le rhizome est « une racine démultipliée »¹⁵⁹ qui se conçoit comme un réseau, un ensemble de connexions dans lequel il n'y a ni centre, ni hiérarchie. Imprévisible, il s'étend dans toutes les directions sur un axe horizontal et se transforme inlassablement sous l'influence des connexions qui se font et se défont. Appliquée au principe d'identité, l'image de la racine se réfère à une vision fermée, essentialiste, totalitaire, exclusive et qui exclut. Elle prône en effet l'appartenance à une communauté définie, délimitée et légitime grâce à sa filiation et à son rapport au territoire, et qui rejette le corps étranger à l'extérieur de ses frontières. L'identité-rhizome au contraire est l'identité-relation, liée « au vécu conscient et contradictoire des contacts des cultures »¹⁶⁰. Elle est mouvement, ouverture et multiplicité, et « ne conçoit aucune légitimité comme garante de son droit, mais circule dans une étendue nouvelle »¹⁶¹. Elle se construit, sans arrêt, dans la Relation.

Entrer dans la Relation signifie sortir de l'illusion de l'Un et de la fausse transparence du monde. L'attitude adoptée par des sociétés dites « enracinées » vis-à-vis des rapports qu'elles entretiennent avec l'altérité est une attitude autocentrée et conquérante. Même lorsque ces sociétés s'ouvrent à la différence, elles ne le font souvent qu'au travers de l'érection de modèles et de barèmes propres qu'elles répandent en tant qu'uniques paradigmes valables pour rendre le monde intelligible. « Comprendre » retrouve alors sa racine étymologique *cum-prehendere*, « prendre avec », et le geste devient enfermement, voire assimilation¹⁶². La Relation, quant à elle, récuse l'idée du monde en tant qu'évidence transparente et emporte dans « l'éclatement des cultures » qui n'est ni « leur éparpillement, ni leur dilution mutuelle. Il est le signe violent de leur partage consenti, non imposé »¹⁶³. Elle est alors rencontre et échange entre des subjectivités sur un axe horizontal, non hiérarchique, et suppose l'indépendance de chacun des éléments impliqués dans l'interdépendance. C'est pourquoi Édouard Glissant insiste sur l'opacité comme corollaire de la Relation : les cultures, dans leur nombre infini, conservent leur obscurité épaisse,

¹⁵⁸ GLISSANT Édouard, *Poétique de la Relation. Poétique III*, Paris, Gallimard, 1990, p. 23 (Blanche).

¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 23.

¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 158.

¹⁶¹ *Ibid.*

¹⁶² *Ibid.*, p. 206.

¹⁶³ *Ibid.*, pp. 46-47.

c'est-à-dire ce qui fait leur particularité et qui ne peut être rendu intelligible par et pour l'extérieur. Le droit à l'opacité dans la Relation reconnaît à chaque culture, à chaque individu, sa part d'incompréhensible et soustrait chacun à la prétention des vérités absolues¹⁶⁴. La Relation se trame ainsi toujours « entre la densité du lieu et la multiplicité du divers, entre ce qui se dit ici et ce qui s'entend là-bas »¹⁶⁵, et où ce qui se dit ici contient et déjà pourtant dépasse sa propre spécificité, toujours en devenir.

La Relation contrevient donc à l'enracinement et à l'immobilisme pour se jouer dans le mouvement. Elle est la rencontre de toutes les cultures sans en être la somme exacte car les éléments qui la font se changent et s'échangent mutuellement, faisant naître de nouveaux rapports et créant des agencements inédits qui amènent les éléments à se changer à nouveau. Par conséquent, elle échappe aux modèles qui prétendent surprendre son mouvement pour la figer au sein d'une structure¹⁶⁶. La Relation est profondément imprévisible. Ouverte et étendue, elle abolit la trajectoire, les hiérarchies et remplace le totalitaire par le solitaire et le solidaire. Elle est « totalité en mouvement, dont l'ordre flue sans cesse et, dont le désordre est à jamais imaginable »¹⁶⁷.

7.2 Kinshasa, ville en devenir

La pensée d'Édouard Glissant nous permet d'effectuer les derniers pas de notre étude des romans d'*In Koli* Jean Bofane. Pour ce faire, reconsidérons les parcours initiatiques des deux protagonistes principaux. Célio, en s'inspirant des paroles sages de Vieux Isemanga, parvient à piéger Tshilombo et participe peut-être ainsi à l'accélération du processus démocratique. Isookanga quant à lui, fort de son expérience à la capitale, retourne au village où il deviendra chef, alliant la protection de tout un écosystème dont les Ekonda et leurs traditions font partie et l'inclusion dans la modernité.

Dans leur cheminement, qui n'est ni direction, ni trajectoire, Célio et Isookanga affirment peu à peu leur agentivité en même temps qu'ils bouleversent les structures établies, les transforment, et qu'ils s'ouvrent à la multiplicité et à la diversité. En effet, en traçant des lignes de fuite, tous deux introduisent de l'hétérogénéité au cœur même de la prison chaotique et s'émancipent ainsi du régime des simulacres de la postcolonie. L'issue, toujours, se situe dans le mouvement, et le désir qui filtre ne se lasse pas d'imprimer sa

¹⁶⁴ GLISSANT Édouard, *Poétique de la Relation*, *op. cit.*, p. 206.

¹⁶⁵ GLISSANT Édouard, *Traité du Tout-Monde. Poétique IV*, Paris, Gallimard, 1997, p. 182 (Blanche).

¹⁶⁶ GLISSANT Édouard, *Poétique de la Relation*, *op. cit.*, p. 187.

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 147.

folie vitale et créatrice dans les structures. Or, le désir est, rappelons-le, immanent ; placé sous le signe de l'informe, il méconnaît les frontières et englobe et relie les êtres et les choses. Lorsqu'il se glisse dans les agencements du monde, c'est donc bien en tant que principe immanent *qui emporte déjà le monde avec lui* qu'il introduit de l'hétérogène dans les structures et crée de nouveaux agencements. C'est pourquoi le parcours de Célio et Isookanga nous semble si révélateur. Tous deux tracent des lignes de fuite dans le monde et emportent avec eux ce qui relève de la mémoire, des traditions, de *l'Ici*, et ce qui relève du futur et du *Là-bas* : Célio en reliant les paroles d'Isemanga à une possible ouverture démocratique par le biais du piège tendu à Tshilombo, Isookanga en s'impliquant en tant que chef de la forêt et mondialisateur humaniste. Autrement dit, alors même qu'ils désirent, ils rétablissent le contact avec ce qui fait la spécificité de l'Ici, qui devient ainsi un bagage nécessaire, fondamental, et pourtant jamais défini ni établi car toujours dépassé, transformé par l'altérité qui elle-même se métamorphose dans la relation. L'*opacité*, c'est-à-dire la reconnaissance du droit de chacun à l'inintelligibilité, condition de l'indépendance dans l'interdépendance, se crée ainsi de par le mouvement constant qui anime chaque Ici en relation avec le Là-bas. Le tout prodigue épaisseur et profondeur à des individus qui, d'objets prisonniers de la surface, deviennent sujets tout à la fois qu'ils s'élancent dans le monde.

Il s'agit donc bien d'une identité-rhizome qui émerge des romans de Bofane, une identité ouverte qui se connecte aux autres branchements et se modifie sans relâche. Bofane met en scène des personnages qui désirent et qui, par leur désir, ce principe immanent qui emporte avec lui le monde, s'émancipent, se construisent, se changent, individuellement *et donc* collectivement, et s'inscrivent dans le monde. Célio, Isookanga, Gaucher, Vieux Isemanga, Shasha la Jactance et Vieux Lomama : tous hétérotopisent l'espace qui devient hétérotopie du désir, entremêlant l'Ici et le Là-Bas, Kinshasa, et au travers de Kinshasa, le Congo, et le globe. L'image de la capitale dessinée par l'auteur ne peut alors qu'être insaisissable et fuyante, car la ville se meut au fil des échappées de ses habitants. Des habitants qui fuient, toujours plus avant, dans le monde. Xavier Garnier ne pourrait pas alors mieux dire lorsqu'il affirme que si l'Afrique paraît être le lieu de tous les dangers, les écrivains africains francophones, en mettant en place une micropolitique dans leurs romans, nous disent que le continent est en réalité « le lieu où s'invente une politique à venir qui aura retrouvé le sens des corps et du monde »¹⁶⁸.

¹⁶⁸ GARNIER Xavier, « Corps et politique dans les littératures d'Afrique », *op. cit.*, p. 20.

Conclusion

Notre réflexion s'est construite au départ de deux intuitions de lecture. La première touchait aux représentations que l'Occident possède à propos du Congo et renvoyait à la question de l'identité de ce pays anciennement colonisé. La seconde était un sentiment encore indéfini qui reposait sur des effets de lecture : l'image de Kinshasa que dessine Jean Bofane est une image qui déborde de vie, rendant la capitale congolaise à la fois si proche et pourtant impossible à décrire, à appréhender. Nous avons alors voulu nous intéresser à l'engagement chez cet auteur belgo-congolais, afin de découvrir ce qui faisait sa spécificité.

Dans un premier temps, l'analyse des relations historiques et actuelles entre l'Occident et l'Afrique subsaharienne nous a permis de revenir sur la création du mythe africain et sur la manière dont l'Occident, pour se construire, a opéré une lecture de l'espace africain basée sur un imaginaire typiquement occidental. La reconnaissance de ce mythe africain, carcan d'images et de représentations qui dépossède le continent de sa voix propre, rend compte des nombreux questionnements identitaires qui ont préoccupé pendant longtemps les écrivains africains francophones. Pourtant, la récente génération semble s'éloigner des revendications de leurs prédécesseurs. Ces auteurs désirent en effet être reconnus en tant qu'écrivains avant tout et non plus en tant que représentants d'une communauté périphérique. La critique a alors perçu un désengagement de la part des enfants de la postcolonie.

Dans un second temps, nous avons analysé la manière dont Jean Bofane utilise explicitement les stéréotypes qui touchent au Congo et à l'Afrique subsaharienne, en les remplaçant au sein d'une configuration littéraire dans laquelle le Congo, sorti de son Histoire, expérimente un blocage premier qui entraîne le dérèglement de toute la société. Kinshasa devient alors un non-lieu prisonnier de la surface et des apparences, dans lequel les individus sont les jouets des puissances locales et internationales. Nous avons également mis en avant l'effacement des distinctions, et particulièrement la dissolution de celle qui séparait la sphère privée et la sphère publique.

Enfin, dans la dernière partie de ce travail, nous avons analysé les conditions de l'émancipation grâce au concept de littérature mineure. Les personnages, les corps, la foule tracent des lignes de fuite dans le système afin de bouleverser les structures établies et transformer le paysage congolais. Les individus en mouvement trouvent les apparences et retrouvent ainsi une agentivité et une visibilité perdues auparavant. En laissant échapper le désir immanent, ils entrent dans la Relation. Le peuple congolais est alors au monde,

opaque et toujours en mouvement, fuyant toujours la fixité et l'immobilisme mortifère pour se transformer, constamment, dans le contact avec le Là-bas.

Les concepts de littérature mineure et de Relation nous aident à penser les termes de l'engagement de In Koli Jean Bofane. La littérature mineure est une littérature révolutionnaire, en ce sens qu'elle ne renoue jamais avec l'unité du Signifiant : elle récuse les hiérarchies, les structures et les frontières pour y opposer le mouvement et l'épanouissement rhizomatique. C'est une littérature du désir qui filtre, dans laquelle tout est nécessairement politique et collectif. Les romans de Jean Bofane correspondent à ce mode révolutionnaire de la littérature jusque dans l'écriture : en mélangeant les langues et les registres, il déterritorialise en effet la langue française et bouscule les normes langagières pour mettre en monde une langue nouvelle, une langue mouvante, une langue-monde. L'ironie prégnante imprime également son mouvement au texte ; l'auteur joue avec les stéréotypes et les déjoue, happant son lecteur occidental dans un tourbillon qui construit et déconstruit les représentations sans jamais s'immobiliser.

Les romans de Bofane s'émancipent ainsi de la dictature du Sens. Il n'écrit pas pour une communauté donnée, mais pour une communauté qui lutte et se transforme dans le monde – en un mot, qui devient. Ce faisant, il écrit depuis le peuple et, loin de s'autoproclamer porte-parole de celui-ci, lui rend sa voix et sa dignité. Les personnages et les corps qui tracent des lignes de fuite ne suivent pas de trajectoire définie. Ils sont en mouvement, simplement. Les fins ouvertes de *Mathématiques congolaises* et de *Congo Inc.* vont en ce sens : tout peut arriver, l'essentiel est que le mouvement ne s'arrête jamais. Ainsi, à cette société congolaise dépossédée d'elle-même, Jean Bofane ne réattribue pas de valeur ni de repères prédéfinis ; Kinshasa se fait mouvante, instable, débordante, imprévisible et opaque.

Son engagement se démarque alors profondément de celui de la négritude. À l'africanité, Jean Bofane préfère une identité plurielle, mouvante, en relation avec l'altérité : une identité-rhizome. Son engagement adopte un visage multiple et ouvert, sans aucune idéologie à défendre ni direction à promouvoir. C'est un engagement purement littéraire qui vaut par le simple fait que la littérature *est* au monde et prend son envol pour elle-même. Désenclavée, la littérature devient alors créatrice, productrice d'effets : elle interroge le vivre ensemble et fait « bouger les lignes »¹⁶⁹. L'engagement littéraire de Jean Bofane n'est

169 BOFANE, In Koli Jean, entretien avec GEORGE Francine, « In Koli Jean Bofane, prix des Cinq continents de la Francophonie », dans *Bat'carré*, s.d., [en ligne]

alors plus un engagement *contre*, qui se revendique dans le combat sur un axe vertical, mais est un engagement *pour*, un engagement présent sur un axe désormais horizontal. Pour, enfin, replacer le Congo au centre de la carte, dans un monde qui ne se conçoit plus selon une dynamique de centre et de périphérie, mais qui, au contraire, met en réseau la multiplicité des centres.

<http://batcarre.com/rencontres/reportage/2015/10/15/rencontre.in-koli-jean-bofane-prix-des-cinq-continents-de-la-francophonie,314.html>.

Bibliographie

Corpus d'étude

BOFANE In Koli Jean, *Mathématiques congolaises*, Arles, Actes Sud, 2008 (Babel).

BOFANE In Koli Jean, *Congo Inc. Le testament de Bismarck*, Arles, Actes Sud, 2014 (Babel)

Corpus théorique

Autour des romans de In Koli Jean Bofane

BRAGARD Véronique, « Out of Darkness ? Bofane's afropean ndombolo tricktser resistance in *Mathématiques congolaises* », dans *Essays in French Literature and Culture*, vol. 52, n° 1, 2015, pp. 63-78.

BREZAULT Éloïse, « Mondialisation et « afrocontemporanéité » dans *Congo Inc.* ou comment repenser la mémoire coloniale et la modernité ? », dans BREZAULT Éloïse (éd.), « Les enjeux de la mémoire dans la littérature et les arts contemporains de la République démocratique du Congo », *Francofonia*, n° 76, 2019, pp. 67-82.

CHARIATTE Isabelle, « L'autodétermination dans les romans d'In Koli Jean Bofane. Droit de réponse à la violence postcoloniale », dans LE QUELLEC COTTIER Christine et WYSS Irena (éd.), « Voir et lire l'Afrique contemporaine. Repenser les identités et les appartenances culturelles », *Études de lettres*, n° 305, 2017, p. 57-81.

WEST-PAVLOV Russel, « Participatory cultures and biopolitics in the Global South in In Koli Jean Bofane's *Congo Inc.* », dans *Research in african litteratures*, vol. 48, n° 4, 2017, pp. 105-121, [en ligne] <https://muse.jhu.edu/article/690424/pdf>.

Autour de la littérature africaine francophone contemporaine

CLAVARON Yves, « Politique et roman postcolonial : le désenchantement des indépendances chez V. S. Naipaul (*The Mimic Men*) et A. Kourouma (*Les Soleils des indépendances*) », dans DURAND-LE GUERN Isabelle et GALLERON Ioana (éd.), *Roman et politique. Que peut la littérature ?*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011, 365p. (Interférences), [en ligne] <https://books.openedition.org/pur/39271>.

GARNIER Xavier, « Corps et politique dans les littératures d’Afrique », dans BESSIÈRE Jean (éd.), *Littératures francophones et politiques*, Paris, Karthala, 2009, pp. 9-21 (Lettres du Sud).

GARNIER Xavier, *Le roman swahili. La notion de « littérature mineure » à l’épreuve*, Paris, Karthala, 2006, 248p. (Lettres du Sud).

GARNIER Xavier, « Évolution actuelle des littératures africaines », dans *Cahiers de l’Association internationale des études françaises*, n° 59, 2007, pp. 97-108, [en ligne] https://www.persee.fr/docAsPDF/caief_0571-5865_2007_num_59_1_1641.pdf.

HUSTI-LABOYE Carmen, *L’individu dans la littérature africaine contemporaine. L’ontologie faible de la postmodernité*, Thèse pour obtenir le grade de docteur de l’Université de Limoges en littérature française, présentée le 14 décembre 2007, sous la direction de Michel Beniamino, [en ligne] <file:///C:/Users/Marie-Emilie/Downloads/2007LIMO2012.pdf>.

KABUYA Ramcy, *Les nouvelles écritures de violence en littérature africaine francophone. Les enjeux d’une mutation depuis 1980*, Thèse pour obtenir le grade de docteur de l’Université de Lorraine en littérature générale et comparée, présentée le 28 juin 2014, sous la direction de Dominique Ranaivoson et Huit Mulongo, [en ligne] http://docnum.univ-lorraine.fr/public/DDOC_T_2014_0175_KABUYA_NGOIE.pdf.

MAGNIER Julien, *Pour une littérature de l’interdépendance. Littérature et renouvellements politiques en Afrique noire, à partir de Mongo Beti*, Thèse pour obtenir le grade de docteur de l’Université de la Sorbonne Nouvelle – Paris III en littérature générale et comparée, présentée le 23 novembre 2009, sous la direction de Jean Bessière, [en ligne] <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00947690/document>.

NYELA Désiré, « La littérature africaine ou les paradoxes d’une métalittérature », dans FRANCIS Cecilia et VIAU Robert, *Trajectoires et dérives de la littérature-monde. Poétiques de la relation et du divers dans les espaces francophones*, Amsterdam / New-York, Rodopi, 2013, pp. 216-236 (Francopolyphonies).

WABERI Abdourahman, « Les enfants de la postcolonie. Esquisse d’une nouvelle génération d’écrivains francophones d’Afrique noire », dans *Notre librairie*, n° 135, 1998, pp. 8-15.

Autour de la ville et de l'espace africain

DE BOECK Filip, « La ville de Kinshasa, une architecture du verbe », dans *Esprit*, n° 12, 2006, pp. 79-105, [en ligne] <https://www.cairn.info/revue-esprit-2006-12-page-79.htm>.

DE BOECK Filip et PLISSART Marie-Françoise, *Kinshasa. Récits de la ville invisible*, Bruxelles, La renaissance du livre, 2005, 285p.

GARNIER Xavier, « Écrire les villes africaines postcoloniales », dans *Versants : revue suisse des littératures romanes*, n° 60, 2013, pp. 13-26, [en ligne] <https://www.e-periodica.ch/digbib/view?pid=ver-001:2013:60::532#17>.

WESTPHAL Bertrand, « Quelques considérations pour une géocritique de l'espace africain », dans ALBERT Christiane, *Littératures africaines et territoires*, Paris, Karthala, 2011, pp. 45-55 (Lettres du Sud), [en ligne] <https://www.cairn.info/litteratures-africaines-et-territoires--9782811105129-page-45.htm>.

Autour du regard occidental sur l'Autre

KANE Momar Désiré, *Io l'Africaine. L'Afrique et ses représentations : de la périphérie du monde au cœur de l'imaginaire occidental*, Paris, L'Harmattan, 2009, 306p. (L'Afrique au cœur des lettres).

LE BIHAN Yann, « L'ambivalence du regard colonial porté sur les femmes d'Afrique noire » dans *Cahiers d'études africaines*, n° 183, 2006, p. 513-537, [en ligne] <https://www.jstor.org/stable/pdf/4393604.pdf>.

SAID Edward, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, 3^e éd., Paris, Seuil, 2005, 592p. (Points Essais).

VERSCHAVE François-Xavier, *Noir Chirac*, Paris, Arènes, 2002, 307p. (Documents).

Autour de la colonisation, de la mondialisation et de la postcolonie

BAKO-ARIFARI Nassirou, « Décentralisation et rapport global-local : formes du politiques, intermédiation et mode de représentation locale (Atelier 1) », dans *Bulletin de l'APAD*, n° 16, 1998, pp. 1-6, [en ligne] <https://journals.openedition.org/apad/541>.

BOUQUET Christian, « La mondialisation est-elle le stade suprême de la colonisation ? Le transfert des modèles mondialisés dans les pays pauvres », dans *Cahiers d'Outre-Mer*, n° 238, 2007, pp. 185-202, [en ligne] <https://journals.openedition.org/com/2363#quotation>.

FANON Frantz, *Les damnés de la terre*, Paris, Gallimard, 1991, 384p. (Folio actuel, 25).

MBEMBE Achille, *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*, Paris, Karthala, 2000, 275p. (Les Afriques).

MBEMBE Achille, « Necropolitics », dans *Public Culture*, vol. 15, n° 1, 2003, pp. 11-40, [en ligne] https://warwick.ac.uk/fac/arts/english/currentstudents/postgraduate/masters/module_s/postcol_theory/mbembe_22necropolitics22.pdf.

TONDA Joseph, *L'impérialisme postcolonial. Critique de la société des éblouissements*, Paris, Karthala, 2015, 272p. (Les Afriques).

Autour de la théorie littéraire et de la poétique

- Cours magistral

OST Isabelle, *Théories de la littérature II*, cours dispensé à Bruxelles, Université Saint-Louis, 2015-2016.

- Théorie postcoloniale

MOURA, Jean-Marc, *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, 2^e éd., Paris, PUF, 2007, 185p. (Quadrige).

- Lieux et espaces

AUGÉ Marc, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1992, 160p. (La librairie du XXI^e siècle).

FOUCAULT Michel, « Des espaces autres », dans *Empan*, n^o 54, 2004, pp. 12-19, [en ligne] <https://www.cairn.info/revue-empan-2004-2-page-12.htm>.

SABOT Philippe, « Langage, société, corps. Utopies et hétérotopies chez Michel Foucault », dans *Materiali Foucaultiani*, vol. 1, n^o 1, 2012, pp. 17-35, [en ligne] <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00746742/document>.

- Littérature et écriture africaine

NGANANG Patrice, *Manifeste d'une nouvelle littérature africaine. Pour une écriture préemptive*, Paris, Homnisphères, 2007, 311p. (Latitudes Noires).

NGANANG Patrice, « La poétique du mapan. Thèses sur l'écriture africaine à l'heure de la globalisation », dans MADÉBÉ Georice Berthin, MBONDOBARI Sylvère et RENOMBO Steeve Robert (éd.), *Les chemins de la critique africaine*, Paris, L'Harmattan, 2012, pp. 251-259 (Critiques Littéraires).

- Philosophie et littérature

DELEUZE Gilles et GUATTARI Félix, *Kafka. Pour une littérature mineure*, Paris, Minuit, 1975, 157p. (Critique).

GARNIER Xavier, « Les littératures francophones sont-elles mineures, déterritorialisées ou rhizomatiques ? Réflexions sur quelques concepts deleuziens », dans BONNET Véronique (éd.), « Frontières de la francophonie ; francophonie sans frontières », *Itinéraires et contacts de cultures*, vol. 30, 2002, pp. 97-102.

MACHEREY Pierre, *Philosopher avec la littérature. Exercices de philosophie littéraire*, Paris, Hermann, 2013, 396p. (Fictions pensantes).

- Roman à thèse

SULEIMAN Susan Rubin, *Le roman à thèse ou l'autorité fictive*, Paris, PUF, 1983, 320p. (Écriture).

- L'ironie

GEFEN Alexandre, « Compassion et réflexivité : les enjeux éthiques de l'ironie romanesque contemporaine », dans *Hégémonie de l'ironie ?*, *Fabula/Les colloques*, actes du colloque d'Aix en Provence (8-9 novembre 2007) publiés en ligne, [en ligne] <https://www.fabula.org/colloques/document1030.php>.

- La Relation

GLISSANT Édouard, *Introduction à une Poétique du Divers*, Paris, Gallimard, 1996, 160p.

GLISSANT Édouard, *Poétique de la Relation. Poétique III*, Paris, Gallimard, 1990, 248p. (Blanche).

GLISSANT Édouard, *Traité du Tout-Monde. Poétique IV*, Paris, Gallimard, 1997, 268p. (Blanche).

Roman

CONRAD Joseph, *Au cœur des ténèbres*, éd. avec dossier, Paris, Flammarion, 2017, p. 101 (GF, 1583).

Entretien et interventions d'écrivains

BOFANE, In Koli Jean, entretien avec GEORGE Francine, « In Koli Jean Bofane, prix des Cinq continents de la Francophonie », dans *Bat'carré*, s.d., [en ligne] <http://batcarre.com/rencontres/reportage/2015/10/15/rencontre,in-koli-jean-bofane-prix-des-cinq-continents-de-la-francophonie,314.html>.

BOFANE In Koli Jean, entretien avec CHANDA Tirthankar, « In Koli Jean Bofane : le Congo l'habite aussi », s.d., [en ligne] <http://www.rfi.fr/afrique/20180923-rencontre-dejeuner-jean-bofane-exile-congo-belle-Casa-Bruxelles>.

CÉSAIRE, cité par SENGHOR dans « Problématique de la négritude », repris par VAILLANT, Janet G., *Vie de Léopold Sédar Senghor. Noir, français et africain*, Paris, Karthala, 2006, 446p.

EFOUI Kossi, cité par DOUIN Jean-Luc, « Écrivains d'Afrique en liberté », dans *Le Monde*, 22 mars 2002, [en ligne] https://www.lemonde.fr/archives/article/2002/03/22/ecrivains-d-afrique-en-liberte_4211457_1819218.html.

EFOUI Kossi, entretien avec TERVONEN Taina, « La Polka au pays de la rumba », dans *Africultures*, septembre 1998, [en ligne] <http://africultures.com/la-polka-au-pays-de-la-rumba-555/>.

EFOUI Kossi, entretien avec GUÉGUEN Josiane, « Kossi Efoui », dans *Afrology*, s.d., [en ligne] <http://www.afrology.com/?p=8356>.

GLISSANT Edouard, entretien avec LIBONG Héric et MONGO-MBOUSSA Boniface, « Un peuple invisible pour sauver le monde réel », dans *Africultures*, s.d., [en ligne] <http://africultures.com/un-peuple-invisible-pour-sauver-le-monde-reel-1071/>.

MABANCKOU Alain, « Le chant de l’oiseau migrateur », dans LE BRIS Michel et ROUAUD Jean (éd.), *Pour une littérature-monde*, Paris, Gallimard, 2007, 344p.

MABANCKOU Alain, « Réponse d’Alain Mabanckou à Jean-Luc Raharimanana », dans *Africultures*, 23 janvier 2004, [en ligne] <http://africultures.com/reponse-dalain-mabanckou-a-jean-luc-raharimanana-3263/>.

Dictionnaire en ligne

Dictionnaire de français Larousse, [en ligne], <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/concept/17875>.

UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN
Faculté de philosophie, arts et lettres

Place Blaise Pascal, 1 bte L3.03.11, 1348 Louvain-la-Neuve, Belgique | www.uclouvain.be/fial